

Journal documentaire

de Philippe Billé. Année 2007

Lundi 1 janvier 2007. Résumé des épisodes précédents.

L'auteur a cinquante ans. Il est commis dans un élevage de livres, où il bosse quatre jours la semaine. Ses maîtres le paient chaque mois, 888 euros. A défaut d'une belle somme, c'est un joli nombre, se dit-il.

L'auteur s'inquiète de sa santé. Elle ne lui inspire pas confiance, non plus que son héritier. Il se prive, il se discipline, il fait ce qu'il peut pour se raffermir.

L'auteur a des propriétés, qu'il lui faut aller surveiller. Un désert dans le Périgord, et dans la Charente un jardin, agrémenté d'une maison. Ces biens lui donnent-ils plus de joies que d'ennuis, voilà qui est incertain. Est-ce lui, qui les possède, ou bien eux, qui le tiennent?

L'auteur prend chaque jour, ou presque, des nouvelles de la république. En général il est déçu, mais au moins ça le divertit.

De temps en temps, l'auteur lit un livre, ou une page. Après quoi, souvent, il éprouve le besoin de donner son avis, c'est plus fort que lui.

L'auteur a quelques ami(e)s, qui ne l'ont pas encore trahi. Il les compte parfois sur ses doigts, leur sait gré de le supporter.

L'auteur a quand même des manières, il présente ses vœux aux lecteurs qui lui restent.

Mercredi 3 janvier 2007. Ma meilleure révélation de lecture de ces derniers mois est sans aucun doute *Le collectionneur de collections*, de Henri Cueco (Seuil, Point-Virgule, 1995, déjà évoqué dans cette chronique le 3 décembre dernier). Rarement un volume aussi mince m'aura donné autant de joies, chaque page est prodigue en grâces de style, en idées inattendues, en finesses d'observation, en aveux sympathiques. Henri Cueco, peintre corrézien d'origine espagnole, né en 1929, est par ailleurs connu pour sa participation à une émission d'humour sur France-Culture. Ce livre est une introspection, un autoportrait en collectionneur. L'auteur divise l'humanité «en deux catégories : les jeteurs et les gardeurs». Il fait bien sûr partie de ces derniers. Car s'il est en effet un collectionneur qui va se procurer des objets aux puces et ensuite les classe, il est avant tout un accumulateur qui ne jette rien («Je supporte mal qu'on jette...») (je suis sûr qu'il s'entendrait bien avec ma mère). On se fait une idée de l'ampleur du phénomène quand il indique qu'à l'occasion d'un déménagement, «dix camions sur dix-sept étaient consacrés à nos collections» (car sa femme aussi est de la partie) ou quand il relate la fois où, parti à la décharge pour y jeter un plein camion de caisses : «Avec mon frère, finalement, on a tout remis dans le camion, tout ramené à la maison, avec, en plus, tout le bazar qu'on avait récupéré sur place.» Ainsi collectionne-t-il, entre autres, les chaussures, les pierres («Pas toutes ni n'importe lesquelles. Seulement les pierres ordinaires.»), les bouts de ficelle, les pommes de terre (!), les noyaux, les éponges, les bouts de crayons, les copeaux de taille des crayons, les vignettes, les drapeaux, les chats, les maladies («mes œuvres douloureuses complètes»), etc. Cueco ne se contente pas d'accumuler et de collectionner les objets, il les dessine et les peint, le livre en montre quelques exemples. Curieusement les chapitres ne sont pas intitulés dans le corps de l'ouvrage, mais seulement dans la table des matières, ce qui est tout de même commode (le dernier chapitre étant une «Petite collection de remerciements»). Il y a çà et là des sentences énonçant des vérités générales : «Le tiroir, au fond, dans ses ombres, est plein de machins voués à l'oubli...». J'aime les justes remarques sur ce que nous appelons «silence», qui n'est jamais le silence total, juste «l'absence de bruit notable». J'aime bien le caractère de cet «anarchiste, antimilitariste, sacrilège», qui se réfère gentiment au saint curé d'Ars. La confiance de ses manies m'amuse, par exemple celle d'écrire des cartes postales en recopiant le texte lu sur certaines de sa collection (du jour où il en découvre une portant la troublante signature Henri C, il envoie ce message, de n'importe où il se trouve dans le monde : «Un amical souvenir de La Bourboule», où il n'a jamais mis les pieds).

Jeudi 4 janvier 2007. Apologie de Pascal Sevrain.

Les œuvres et la personnalité de Pascal Sevrان m'inspirent des sentiments mélangés. Le très peu que j'ai aperçu de son activité de chanteur ne m'attire pas et aurait plutôt tendance à m'insupporter. J'ai lu deux volumes de son journal personnel, dans lesquels j'ai trouvé de bonnes pages (j'ai rendu compte dans ce blog du deuxième volume le 26 août 2005 et du cinquième le 30 juillet 2006). Le mois dernier, Pascal Sevrان a provoqué un scandale pour avoir exposé dans un livre, et confirmé dans un quotidien, des vues cyniques sur la famine en Afrique : «Ils signent leurs crimes en copulant à tout va, la mort est au bout de leur bite... Faire des enfants, le seul crime impuni.» et encore «Au Niger, les hommes font neuf enfants en moyenne à leur femme... L'Afrique crève de tous les enfants qui y naissent sans que leurs parents aient les moyens de les nourrir ... Il faudrait stériliser la moitié de la planète.» Après les précédents scandales de Renaud Camus, d'Alain Finkielkraut, et d'autres qui avaient tenu des propos choquants pour l'humanisme dominant, cette nouvelle affaire de délit d'opinion ne surprend pas vraiment, on peut même s'étonner qu'elle se soit assez vite apaisée. Mais j'ai trouvé que Pascal Sevrان a été injustement attaqué, et qu'il aurait dû avoir le droit d'exposer ses idées sans être aussitôt menacé de sanctions, et sommé de s'excuser platement. J'ai remarqué que souvent les cris d'orfraie humanistes restent vagues et n'expliquent pas précisément en quoi les propos tenus semblent intolérables. A ce sujet je distinguerai le fond et la forme. Dans la forme, les idées ont été exprimées rudement, avec au moins un mot grossier. Mais il y aurait quelque hypocrisie à ce que la société se déclare heurtée d'un simple gros mot, quand pérorent dans les médias une organisation caritative dont les acteurs se désignent très vulgairement comme les «Enfoirés», ou une ligue féministe tout aussi vulgairement nommée «Ni putes, ni soumises». A mon avis, ce n'est donc pas vraiment la forme qui a choqué dans les propos de Pascal Sevrان, mais leur teneur pleine de bon sens. Car il est évident que la super-fécondité crée la misère, ou au moins l'entretient et empêche d'en sortir.

Vendredi 5 janvier 2007. Papeterie.

Avant de porter le papier à la déchette, je l'entasse pendant des jours, des semaines, je l'agglutine au fil du temps dans une forme ou dans une autre. C'est un carton de bière, une grande enveloppe ou un journal plié, qui peu à peu recueille la papeterie rebutée, les tickets, prospectus, photocopies, cartons. Au fur et à mesure, cet amas composite se fait plus épais, plus lourd, plus compact. C'est un bloc de matière domestique, transitoire, une sculpture à sa façon. Et quand elle est fin prête, je vais la bazarder.

Samedi 6 janvier 2007. Les éditions Chandeigne, à Paris, ont publié fin décembre un livre intitulé *Le naufrage du Santiago sur les «Bancs de la Juive» (Bassas da India, 1585)*, auquel j'ai participé essentiellement par la traduction du document principal. Je recopie ci-dessous le texte composé par l'éditeur pour la couverture, et qui présente bien le sujet : *«Au milieu du canal de Mozambique, par 21° 27' S et 39° 42' E, gît un haut-fond qui terrifia des générations de marins. Les Bassas da India, autrefois appelés Baixos da Judia (les «Bancs de la Juive») et depuis 1897 possession française, forment un atoll de coraux fragiles et tranchants, de 30 km de circonférence et qui disparaît à marée haute. Cimetière de centaines [ces «centaines» me laissent perplexe] de navires et de leurs équipages, il fut le théâtre de l'un des plus effroyables naufrages de l'histoire tragico-maritime : celui de la nef portugaise Santiago, survenu la nuit du 19 août 1585. Les témoignages des rares survivants sont hallucinants. Ils nous décrivent des hommes ensanglantés implorant Dieu au milieu de nulle part, battus par des flots charriant épaves et cadavres. Seule leur d'espoir : la fuite sur des radeaux de fortune des plus forts et des plus hardis, qui croient échapper à cet enfer en gagnant, tenaillés jusqu'à la folie par la faim et la soif, les côtes de Mozambique. A terre, cependant, d'autres épreuves les attendent.»* (Les «autres épreuves» consistant dans les rapports avec les indigènes de l'Afrique). Plusieurs chroniqueurs de l'époque ont consacré quelques pages à l'histoire de ce naufrage. Mais les deux principaux récits du drame sont, d'une part, la lettre d'un survivant, le père jésuite Pedro Martins, écrite en portugais en 1586, et publiée en traductions italienne et française deux ans après; d'autre part, la relation plus complète de Manuel Godinho Cardoso, rédigée ultérieurement à partir de plusieurs témoignages, publiée d'abord au début du XVIIe siècle, puis reprise et augmentée au XVIIIe dans l'anthologie de récits de naufrages parue sous le titre général de *História*

trágico-marítima. L'ouvrage qui vient de paraître se compose essentiellement de ces deux documents. On a placé en premier la relation de Cardoso, que j'ai eu l'honneur de traduire. Et en second, dans un corps typographique moindre, la lettre de Martins, dans une traduction faite, ou refaite, par Xavier de Castro. Chacun des deux textes est précédé d'une note de présentation, conçue dans les deux cas par l'éditeur. Je précise que les notes de ma traduction ne sont pas toutes de moi, certaines sont dues partiellement ou totalement à l'éditeur. Le volume comprend en outre une préface fournie par un géographe de l'administration, ainsi qu'une bibliographie et un index. Si je parviens à me rendre assez disponible, je reviendrai prochainement sur ce sujet afin d'apporter différentes précisions et commentaires sur les récits de naufrage portugais, les raisons qui m'ont amené à traduire celui-ci après d'autres, la valeur particulière de ce texte, et des caractéristiques de la présente édition.

Dimanche 7 janvier 2007. Cinq choses peu connues à mon sujet.

Ce n'est pas d'une petite responsabilité que me charge Geof Huth en me désignant parmi les cinq de ses correspondants blogueurs à qui il passe le relais pour ce petit jeu des «*5 little known things about oneself*». Comme on peut lire dans son blog en date d'avant-hier vendredi 4, les cinq choses peu connues à son sujet, qu'il confie, sont qu'une fois il est tombé à travers un plancher, qu'il peut supporter de grandes douleurs, qu'il sait bien reconnaître les différentes formes de lierre vénéneux, qu'il est timide, et qu'il écrit parfois des poèmes dans des langues inventées. Moi aussi j'ai cru au début que ce serait là un exercice facile, avant de me rendre compte qu'il n'en était rien, et que c'était au contraire une dangereuse occasion de se discréditer. Et puis, comme la plupart des gens qui se sont assez souvent livrés dans des confidences publiques écrites, j'ai déjà largement révélé ce qu'il m'importait de faire connaître à mon sujet, le reste me paraissant soit honteux, soit parfaitement dénué d'intérêt. Donc il faut fouiller, c'est pas évident. Allez, cessons de tortiller, et allons-y gaiement.

1. Le seul sport que j'aie pratiqué en club fut le judo, pendant environ deux ans, dans mon adolescence. J'avais atteint le grade pas très élevé de la ceinture orange.

2. La première fois que j'ai embrassé une copine sur la bouche, nous étions juchés dans la chaire d'un temple protestant désert. Il faut être jeune, pour ces fredaines.

3. Je nage passablement mais je n'ai jamais su plonger. Longtemps cela m'a manqué, je me disais qu'il faudrait que j'apprenne, mais à présent, ça m'indiffère.

4. Le seul livre en italien que j'aie lu en entier est le *Come si fa una tesi di laurea*, d'Umberto Eco. C'était Attilde qui me l'avait fait connaître. Elle m'avait prêté son exemplaire, puis je m'en étais acheté un quand je l'avais reconduite chez elle dans le Frioul.

5. Quoique rarement, j'ai eu l'occasion de me rendre dans tous les pays limitrophes de la France, sauf l'Allemagne, où j'aimerais vraiment aller un jour, ne serait-ce qu'en Bavière.

Aaah, et maintenant, à qui vais-je refiler la patate chaude? Voyons parmi mes amis blogueurs, mmmm, disons peut-être Constantin Copronyme, Ibis, OrnithOrynque, Lucien Suel et Tlön?

Lundi 8 janvier 2007. La question des sectes ne me passionne pas, je n'y pense que de temps en temps, quand la médiaterie s'avise de rameuter sur le sujet. La notion de secte ne me paraît pas claire, pour moi une secte n'est qu'une religion naine, qui n'a pas grandi. Et s'il se commet en son sein ou en son nom des actes illégaux, des crimes, je ne vois pas en quoi la répression de ces actes requiert une législation particulière. La nocivité spirituelle des sectes ne me semble pas pire que celle de l'abrutissement horoscopique, du matraquage sportif, ou du harcèlement publicitaire, lesquels, eux, n'ont pas l'air de déranger les journalistes. Quant aux rudes épreuves que certaines imposent à leurs membres, je ne vois pas ce qu'elles ont de pire qu'une mutilation sexuelle irréversible comme la circoncision, pratiquée en masse par de grandes religions incontestées.

Mardi 9 janvier 2007. Depuis l'été dernier, je me fais ces réflexions. Mon père est mort quand j'avais 25 ans. C'était il y a 25 ans. J'ai maintenant vécu aussi

longtemps depuis sa disparition qu'avant. Lui-même n'avait alors que 47 ans. Depuis trois ans, je suis plus vieux qu'il n'a jamais été. J'ai quelquefois l'impression bizarre d'être devenu son aîné. Mais s'il était encore là, il aurait toujours 23 ans de plus que moi.

Mercredi 10 janvier 2007. J'éprouve une sympathie distante pour des chroniqueurs portugais de la fin du XIXe siècle comme Fialho d'Almeida ou Ramalho Ortigão. Leur goût des brièvetés me convient, mais l'accumulation de ces brièvetés a fini par constituer des sommes immenses dans lesquelles j'hésite à me plonger. Quels vigoureux blogueurs ils auraient fait. J'ai quand même passé quelques soirées, c'est déjà une entreprise, à détailler la table des matières des *Gatos* de Fialho, et celle des *Farpas* de Ramalho. Du coup je suis allé lire ce que racontait ce dernier dans la nécrologie de cinq pages qu'il a consacrée, en août 1886, au libraire-éditeur Ernesto Chardron, de Porto (*Farpas*, III, xiv). Comme cette année je travaille sur un fonds essentiellement portugais, j'ai vu cent fois, sur des couvertures, ce nom qui attirait mon attention par son profil français et son drôle d'aspect hybride, mi chardon, mi chaudron. Ramalho n'explique rien quant à l'origine de ce patronyme, mais il évoque la curieuse destinée du personnage, d'abord simple caissier dans une autre maison, puis établi à son compte, après avoir providentiellement gagné à la loterie. L'auteur juge sans complaisance l'entrepreneur, à son avis plus chanceux et prudent, que grand découvreur de talents. Mais il garde visiblement un souvenir amical du célibataire enrichi, qui eut chez lui pendant vingt ans la meilleure table de la ville.

Jeudi 11 janvier 2007. Cinq choses peu connues (suite).

Je craignais de m'être engagé dans un mauvais pas en acceptant l'invitation de Geof Huth, l'autre jour, à citer cinq choses peu connues à mon sujet, puis en y impliquant à leur tour cinq de mes relations blogiques, et finalement ça n'était pas mal, ce petit divertissement. J'ai bien senti que je cassais un peu les pieds à ces messieurs avec ma requête incongrue, mais ils ont tous eu la gentillesse de me rendre service en acceptant de me répondre, preuve que ce sont des gentilshommes avec qui je n'ai pas tort de maintenir des relations. Qui plus est, j'ai trouvé dans l'ensemble leurs confidences très dignes et très curieuses. Merci donc à Tlön, merci Constantin, merci l'Ibis, merci Lucien, et merci l'OrnithOrynque (dans l'ordre chronologique de leurs réponses). J'ai vu que certains d'entre eux se faisaient des remarques sur les points communs qu'ils se découvraient à cette occasion. De mon côté, je partage avec Tlön l'aversion pour le repassage et la préférence pour la vaisselle, avec Constantin d'avoir traduit des textes peu connus (mais lui m'épate, d'avoir jeté son dévolu sur une étude linguistique en allemand publiée à Varsovie en 1935!), avec l'Ibis d'ignorer beaucoup de grands classiques (le coup des lacunes est une mine où Lucien pioche aussi, je n'y avais pas pensé), avec Lucien la phobie de monter en avion (mais lui est plus malin que moi, il a réussi à y échapper jusqu'à présent) et avec l'OrnithO de faire parfois des actes ou des rencontres par coïncidence troublante (je songe régulièrement à tenter d'en dresser une liste). Je me découvre aussi des différences de goût, sans gravité heureusement : je n'ai pas horreur des mouchoirs en papier, comme Lucien et un de ses lecteurs, les bridgeurs et les retraités friands de concours d'orthographe ne me sont pas odieux comme à Constantin (longtemps j'ai regretté de ne pas savoir jouer au échecs, maintenant je m'en fous mais c'est le bridge qui me plairait, enfin ça n'est peut-être qu'une illusion) et j'ai l'impression que Jean Dutourd m'est plus sympathique qu'à l'OrnithO (mais c'est peut-être parce que je ne l'ai pas rencontré en personne). Tlön a réussi un coup assez fort en évoquant le fait qu'il est impossible, quand on a les doigts écartés, de replier l'auriculaire sans replier aussi à moitié l'annulaire, et je suppose qu'il est inévitable de lire son développement sans en faire soi-même aussitôt l'expérience, si bien qu'un certain nombre de personnes, ces derniers jours, ont dû faire ce signe bizarre de la main, devant leur ordi, au risque de susciter la perplexité dans leur entourage.

Vendredi 12 janvier 2007. Après ma note du 13 décembre sur Natália Correia, l'attentif Baudouin m'a fait remarquer qu'elle ne devait pas être aussi socialo qu'il m'avait semblé, en lisant chez Kikipedia qu'elle avait été membre d'un certain Parti social-démocrate portugais. Et il m'a prêté des numéros de la

revue de Dominique de Roux, *Exil*, où avaient paru des traductions de textes d'elle. Dans le numéro 1, de fin 1973, un poème ésotérique, *De la putasserie sacrée*, traduit par André Coyné. Et dans le numéro 4-5, d'avril 1975, une bonne douzaine de pages de *Une statue pour Hérode*, traduites par une certaine Maïca Escudier. C'est intéressant, mais même en français, c'est de la philo trop compliquée pour moi («La fermentation magique était donc un facteur psycho-affectif de la culture allemande qui, par la prééminence massifiante de cette culture, devait assumer le caractère goétique de la technique destructrice donnée par l'horripilante Mère des Ombres dont l'imgo négative se sublimise sur le fond de la misogynie hitlérienne», il faut suivre). Je continuerai donc de me contenter des belles maximes pédophobes que j'avais traduites le mois dernier. A part ça, il y a plein d'autres choses remarquables dans cette revue, dont un bel article d'Ernst Jünger sur «Chien et chat». J'y lis que sa chatte Manda se comportait en 1969 tout comme Foxie aujourd'hui, «La plupart du temps elle reste invisible sur une chaise glissée sous la table.» Il considère que «Pour les gens aux goûts artistiques le chat est une meilleure compagnie que le chien. Il ne dérange pas les pensées, les rêves, les imaginations.» Cela me paraît assez juste, tout comme d'autres remarques, que l'on a souvent faites, sur le chat plutôt nocturne et attaché à la maison, le chien plutôt diurne et attaché au maître. Mais Jünger établit aussi des correspondances plus imprévues, et plus discutables, associant chien, nord, activité, bière, mélancolie, et chat, sud, rêverie, vin, allégresse. A un moment, il observe que le chien est surtout le compagnon du chasseur et du pâtre. Je relève que ce sont là les deux grands domaines d'exploitation des animaux et je me demande si, du coup, le chat serait plus lié aux cultivateurs (agriculteurs ou jardiniers), dont l'activité attire les rongeurs et les oiseaux.

Lundi 15 janvier 2007. Week-end bergeracois en demi-teintes. J'ai voulu trop en faire et finalement je n'ai pas fait grand chose de satisfaisant. Le temps était pourri le plus souvent. J'avais trois pieds de buis à planter dans mon bois, mais l'air de rien le choix des endroits et la mise en place demande plus de temps que je n'en ai eu. J'ai pu vérifier ou modifier la protection de quelques jeunes arbres, ramasser un peu de bois. A un moment Baudouin est passé me voir sur place et comme j'avais mon ordi dans mon sac, j'ai eu l'idée de le mettre en marche sur la réserve d'énergie, on s'est pris en photo psychédélique, on est bleus comme des Schtroumpfs avec en fond un ciel rouge. En ville, j'ai voulu faire un acte social en me rendant à un vernissage et ça m'a plutôt fichu le tournis. Ce fut l'occasion de prendre des nouvelles de quelques personnes, mais je n'ai pratiquement rien vu de ce qui était exposé, et je ne suis même pas sûr que les exposants se soient aperçus de ma venue. Du coup ça m'a coupé dans mon élan et j'ai renoncé à un deuxième vernissage que j'avais prévu dans la foulée. A la place je suis allé courir les jardineries. J'ai hésité longtemps sur un pêcher de vigne, un abricotier, finalement je suis reparti avec une paire de chenets pas trop chers et un livre de photos sur *Les jardins d'André Gide*, soldé à mi-prix. Ce sont les jardins qu'il a eus, et ceux qu'il a hantés. Assez jolies, les photos.

Mardi 16 janvier 2007. J'ai eu l'autre jour la surprise de tomber sur un reportage télévisé au sujet d'ordures ménagères anglaises que l'on envoyait traiter dans je ne sais quel tréfonds de l'Asie. Serait-ce que l'on commence à lever un rideau ? En général, je suis étonné du contraste entre le zèle des médias pour nous seriner que nous devons pratiquer le tri sélectif (auquel je procédais volontiers dès avant que ça ne soit de mode) et leur discrétion quant à ce que devient concrètement la matière triée. Même dans mes périodes téléphagiques, je n'ai pas le souvenir d'avoir vu le moindre embryon de reportage sur ce que devient le matos une fois qu'on l'a porté à la déchette, ou que le camion est passé le ramasser. Tout ça n'est pourtant pas purement fantomatique, j'imagine, il doit bien y avoir des usines de retraitement à filmer, des techniciens à interroger, que sais-je... Ou alors y aurait-il quelque chose à cacher ?

Jeudi 18 janvier 2007. Par faute de disponibilité, peut-être d'entrain, j'abandonne au milieu du premier de ses deux volumes (1969-1976) le journal du romancier portugais Vergílio Ferreira, *Conta-corrente*, que je me contentais

pourtant de parcourir cavalièrement. Mais il ne manque pas de charme. L'auteur avait déjà passé la cinquantaine quand il en a entrepris la rédaction, son âge se ressent dans la mélancolie automnale qui inspire souvent ses réflexions. Il sent ses forces décliner ou du moins son énergie créatrice refroidie par des interrogations que l'on résumerait dans la formule «à quoi bon?» Je traduis en hâte ce fragment significatif, du lundi 24 août 1970 : «Namora est ici chez Rogério. Curieux : il pense comme moi (il était temps que nous pensions la même chose). Fatigué d'«écrire», de vivre en esclave pris dans l'engrenage de la «littérature». Il me dit : revenir au village. Il y a près de dix ans qu'il n'a pas publié un roman. La fin. Nous commençons à *survivre*. Ah, rompre avec tout, littérature, correspondance, articles pour les journaux. Ne lire que ce qui me fait envie, relire les livres que j'ai aimés. Je me prends parfois à lire les recueils du lycée ! Des choses ingénues et médiocres – et savoureuses. ... Mes yeux endoloris par l'éloignement, le plus jamais. La lumière de cet après-midi pendant que j'écris. Lumière aérienne, sur les feuilles tremblantes des peupliers, sur les troncs des pins. Fermer la porte, fermer la porte.» Ferreira marque aussi un scepticisme honorable à l'égard des marottes de l'époque, gauchisme, érotisme ou psychanalyse, et son journal est instructif à propos de ses contemporains écrivains, dont on apprend assez vite les opinions politiques et l'état de santé. Je relèverai encore cette curieuse typologie, formulée en janvier 1971 : «Il y a trois catégories d'écrivains: les bons ou très bons, les moyens et les mauvais. Quelques uns n'appartiennent à aucune de ces trois catégories.»

Vendredi 19 janvier 2007. Troubles du sommeil.

Aux environs de Noël, je rêvai que j'accomplissais une longue marche souterraine dans d'interminables sous-sols d'immeubles. Il vint un moment où la seule issue était de prendre un ascenseur, devant lequel j'arrivais. Un individu en sortit, auquel je ne pris pas garde sur le moment. J'observai la cabine de l'ascenseur. Elle était cylindrique, étroite, et compartimentée de telle sorte, que je ne pouvais me résoudre à essayer d'y entrer. L'inconnu qui en était sorti, et qui était resté à proximité, s'adressa alors à moi, comme s'il avait compris ma perplexité. Quand je le regardai, son aspect me frappa. C'était un homme entre deux âges, le cheveu ondulé mais court, la mine grave. Surtout, sa couleur incroyablement argentée m'indiquait qu'il n'était pas vraiment humain, mais que c'était un ange. Il m'expliqua comment, en faisant telle contorsion, j'arriverais à entrer dans cette cabine. Je voyais bien que cela lui paraissait simple, et qu'il n'avait pas l'air de se douter à quel point cela me semblait impossible. Et là-dessus, je m'éveillai...

A quelque temps de là, je fus à demi tiré du sommeil en pleine nuit, par un bref cri de chien me sembla-t-il. Pourquoi donc le chien aboie-t-il à cette heure, me demandai-je, aurait-il entendu quelqu'un dans le jardin ? Il me fallut plusieurs secondes pour réaliser que ce ne pouvait être mon chien, mort il y a des années (pas moins de dix-huit ans, calculai-je plus tard). J'ai bien maintenant la chatte Foxie, mais elle aboie rarement, comme on se doute. Ouh là, me dis-je, aurais-je non seulement la visite d'intrus, mais qui plus est accompagnés d'un chien ? Après encore quelques secondes je finis d'atterrir en me rappelant que de toute façon je n'étais plus à la campagne, mais rentré en ville depuis la veille. C'était sans doute le chien de mon logeur, qui avait eu un accès...

Lundi 22 janvier 2007. D'après ce que je lis chez des philatélistes, Michel Ciry serait le dessinateur (mais pas le graveur) d'au moins trois timbres-poste français, tous les trois des portraits : un Charles Gounod en 1944, un Jean-Jacques Rousseau en 1956, un saint François d'Assise en 1982 (je me souviens bien de celui-ci, qui me plaît). Six autres représentations de personnages illustres sont attribuées par-ci au même dessinateur, par-là à un certain Maurice Ciry, je ne sais ce qu'il en est au juste.

Mardi 23 janvier 2007. J'avais beaucoup aimé, voilà quelque temps, *Le collectionneur de collections*, de Henri Cueco, donc il n'est pas étonnant que j'aie aussi beaucoup aimé son *Dialogue avec mon jardinier*, que je viens de lire (paru au Seuil en 2000, et repris dans leur collection Points en 2004). L'auteur, qui vit dans une banlieue de la capitale et ne descend que de temps en temps dans sa propriété en Corrèze, s'est amusé à noter et à collectionner, ou à

accumuler jusqu'à en faire un livre, des fragments de ses conversations avec l'homme qui s'occupe de son jardin. J'ai l'impression que c'est par moments un peu trop beau pour ne pas avoir été plus ou moins retouché, mais dans l'ensemble cela paraît en effet capté sur le vif. Il y a par endroits un peu de didascalie en italique, sinon tout le texte est fait de scènes de dialogue entre les deux hommes, sur toute sorte de questions, sans l'intervention d'aucun autre personnage, sans même l'indication de leurs deux noms, cela suffit en général pour que l'on sache bien qui parle. Le jardinier est un retraité de la SNCF, qui vit en HLM, se déplace à mobylette, et s'exprime avec un mélange de bon sens et de naïveté dont je comprends qu'il ait séduit l'auteur. C'est très amusant, quoique plutôt triste sur la fin, mais triste d'une belle tristesse, si je puis dire. Parmi mes reparties préférées, je retiendrai cette remarque sur les souvenirs de voyage (car le jardinier voyage un peu, il va chaque année passer une journée à Royan et une semaine à Nice) : «... ça me revient par morceaux. Ce voyage où il s'est rien passé. On croit qu'il s'est rien passé, et puis on se souvient de petites choses.» Ou cette observation sur l'amour : «La nature te fait faire des choses que si tu te voyais les faire tu les ferais pas, tu crois pas ?»

Mercredi 24 janvier 2007. C'est un petit calvaire, bénin, certes, mais quand même bien gonflant, que doivent endurer les malchanceux comme moi dont le patronyme se termine par un «é», depuis qu'il existe des machines à écrire, ou à «traiter le texte», qui ont tendance à raser tout accent dépassant d'une lettre capitale. Mille fois, de la sorte, j'ai tourné Bille, et je sais bien que c'est le même désagrément que subissent tous les Labbé, Lavallé, Barré, etc, que compte la nation. Jusqu'alors je me contentais de supporter patiemment cette infirmité graphique, mais voilà que l'évolution des mœurs, depuis quelques années, fait de ce handicap un avantage, dans certaines circonstances. C'est très notablement le cas lorsque je subis une tentative de démarchage téléphonique, car la première question de l'emmerdeur ou de l'emmerdeuse inconnu(e) est toujours «Vous êtes bien Monsieur Bille?», par quoi je comprends aussitôt quelle sorte d'interlocuteur se présente là, et à quoi je m'empresse de répondre, au lieu du «oui» attendu, en décochant un «En quelque sorte» ou un «A peu près», qui d'emblée déconcerte l'ennemi(e).

Jeudi 25 janvier 2007. Je ne connaissais jusqu'à présent que de nom cet oratorien portugais, né d'un père français, Luís Antonio Verney. Sa grande œuvre fut un vaste programme de réforme des études au Portugal, publié anonymement en 1746 sous le titre de *Verdadeiro método de estudar*. La richesse et la précision de ses idées sur la meilleure manière d'enseigner les différentes disciplines permet de mesurer la profonde connaissance qu'il en avait lui-même, et notamment des langues classiques (latin, grec et hébreu) et modernes (français et italien). Il publia ensuite quelques manuels de latin et de philosophie, et enfin, sous pseudonyme, en 1762, un résumé bilingue, en latin et en français, de sa méthode pédagogique. La partie française de ce dernier ouvrage (*Essai sur les moyens de rétablir les sciences & les lettres en Portugal*), compte à elle seule plus de 150 pages que, l'occasion se présentant, j'ai passé récemment une soirée à feuilleter. J'étais impressionné tant par la science de l'auteur que par sa belle maîtrise du français, et amusé de temps en temps par la méchanceté piquante de ses jugements. Ainsi, sur l'orateur jésuite António Vieira, unanimement considéré (par moi-même compris) comme un des plus grands prosateurs de langue portugaise : «*Je ne prétends ... donner atteinte en rien à la piété de Vieira, ni à l'estime qu'on doit avoir pour sa personne ; mais pour ce qui est de l'éloquence, il n'en a pas la moindre idée ; et ses œuvres n'offrent qu'un amas du mauvais goût et des puérilités pitoyables du dernier siècle. On cherche l'orateur... [Verney raille ensuite le penchant de Vieira à la prophétie discutable] ... Il avance encore quelques autres rêveries semblables que, pour son honneur, il faut supposer lui être échappées par distraction, et auxquelles il n'y a que des ignorants et des gens peu versés dans ces matières qui aient pu applaudir. Vieira connaissait mieux la politique, comme il l'a fait voir dans ses lettres, qui sont imprimées, et dont quelques-unes sont bien écrites...*»

Lundi 29 janvier 2007. Je me pose la question : que devient le blog d'un mort, combien de temps lui survit-il?

Mardi 30 janvier 2007. Je remarquais hier soir, dans les premières pages d'un recueil poétique que l'on vient de m'offrir (le *Septentrion* d'Aurelia Arkotxa, j'en reparlerai), ces quelques mots : «Au fil du temps / De plus en plus pâles / Effacés», qui faisaient comme suite à la dernière page du livre que j'avais refermé la veille, où une citation disait : «Il n'échappe rien au temps... que quelques petits échos... de plus en plus sourds... de plus en plus rares...» Cette citation, de Céline je pense, conclut le récit de Claude Duneton, *Loin des forêts rouges* (Denoël, 2005). Il cite déjà Céline, plus haut dans le texte, sans dire son nom. Il ne se contente pas de le citer, il en est imprégné, il écrit à sa façon. Les imitations se voient plus ou moins, celles de Céline sautent aux yeux. Elles sont plus ou moins réussies, celle-ci fait plaisir à lire. Duneton évoque un séjour à Saint-Petersbourg, ses longues discussions avec sa logeuse, de son âge, plus toute jeune, encore bandante. Il a perdu ses illusions de jeunesse, héritées de son père, sur le communisme, elle finit d'enfoncer le clou en lui racontant ses vingt premières années de vie, dans le paradis stalinien, à cinq dans une seule pièce, avec les parents et les frangins. Tout cela est bien amené, bien fignolé, bien désabusé, on recommande.

Mercredi 31 janvier 2007. Je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps à lire tous les spams qui arrivent Dieu sait d'où et que je dois effacer chaque matin de mon ordi au boulot, mais celui-ci m'a sauté aux yeux et je dois dire, m'a fait sourire, par sa syntaxe spéciale:

«LA DECISION DE PROBLEMES.

Les problèmes ont-ils ennuyé avec l'érection?

Une production est!

Vous dépêchez vous acheter!»

Je me suis retenu de cliquer sur le lien, pour le seul plaisir d'en lire plus.

Jeudi 1 février 2007. Zoologie d'un semestre.

Animaux remarquables pendant les six premiers mois de 2006.

(Je voulais faire cette liste pendant un an et puis j'ai laissé tomber en cours de route. Je livre en l'état le fichier retrouvé en rangeant)

* *Dimanche 1er janvier. A Fournel. Au petit déjeuner tardif, Bernard me demande quel est l'oiseau posé devant la fenêtre de sa terrasse. C'est une sittelle. Un peu plus tard, même question de Dany, pour la même sittelle.*

* *Le même jour, chez les voisins britanniques de B, dont il surveille les biens en leur absence, une petite chèvre est morte. B la charge dans une brouette et va la déposer dans un coin isolé, loin de l'enclos.*

* *Mardi 10 janvier. Arrivé en haut de l'escalier, je m'aperçois qu'une bergeronnette est emprisonnée dans ce hall de la fac. Je redescends ouvrir en grand les portes vitrées. Un balayeur et une balayeuse m'approuvent et vont jusqu'à me remercier.*

* *Lundi 16 janvier. Coup de printemps, dans Talence et sur le campus, soudain ce matin, des pépiements de mésanges.*

* *Samedi 28 janvier. En allant au salon des antiquaires, dans le quartier du Lac, D me fait remarquer deux oiseaux sur un terre-plein. Je reconnais à leur bande rousse devant l'aile que c'est une espèce particulière de grives.*

Vérification faite, des grives mauvis. Je n'en avais jamais vu que dans les livres.

* *Dimanche 29 janvier. A Talence, en fin de matinée, pendant que je glande devant une porte-fenêtre, un gros-bec se pose quelques secondes sur une branche et disparaît. Je n'en avais pas vu depuis des années.*

* *Samedi 18 février. Quittant La Croix en voiture avec Patrick pour aller faire des courses, nous voyons un immense vol d'oiseaux au-dessus des champs. Je me demande si ce ne sont pas des vanneaux. Au retour, je vois bien que c'en est.*

* *Mercredi 15 mars. Dans mon bois de Sansou. Tout d'un coup je m'aperçois qu'un chevreuil est en train de brouter, à vingt mètres de la cabane. Au moment où je le dis à ma mère, il m'entend et s'enfuit. Dans l'après-midi, un vol de grue tourne en désordre, haut dans le ciel, comme hésitant sur la direction.*

* *Avril. En exil à La Croix, je constate une prolifération de gendarmes, dans les coins pierreux du jardin. Au téléphone, D me dit qu'il en va de même à Talence.*

* *Dimanche 16 avril, à Sansou. Un écureuil me réveille de la sieste en faisant du bruit sur le toit en tôle de la cabane. Il entre par la lucarne et ne s'aperçoit de ma présence que quand je me mets à bouger.*

* Lundi 17 avril. Je remarque le petit tambourinement au bord du ruisseau et je repère un trou neuf dans le tronc d'un aulne mort. Un pic semble creuser. En m'approchant je trouve en effet à l'aplomb le sol jonché de copeaux sur plusieurs mètres carrés.

* Samedi 6 mai. En roulant aux alentours de La Croix je vois deux fois distinctement un couple d'oedicnèmes passer en volant. Jusqu'alors je n'avais fait que les entendre, ou rarement les apercevoir mais très mal.

* Mai, à Sansou. Du trou, où j'entendais tambouriner, sortent maintenant des cris de petits. Je vais me poster un moment, à une quinzaine de mètres. Deux fois les pics épeiches adultes viennent s'approcher du nid, mais repartent, sans doute parce qu'ils me sentent, et je laisse tomber.

* Vendredi 26 mai, à La Croix. Dans l'après-midi une hirondelle entre dans la salle à manger et en ressort aussitôt. Un peu plus tard une autre, ou la même de nouveau.

* Lundi 12 juin. En début de soirée, je remarque un poussin de pie (une piette?) posé dans l'herbe à un mètre du bassin. Le corps est plus petit que celui d'une adulte mais le bec et les pattes déjà grands paraissent démesurés. La bestiole demeure silencieuse même à mon approche. Les jacassements bruyants des derniers jours sont sans doute ceux des parents.

* Jeudi 22 juin. En arrachant de l'herbe je trouve une petite mandibule terreuse de rongeur. La dureté et le tranchant de l'incisive minuscule me surprennent, et la couleur orange comme celle des grands ragondins. D'après mon guide des crânes de mammifères, ce serait celui d'un rat.

* Fin juin. Un lézard, trouvé mort. Je le jette au compost, il tombe sur le dos, son ventre blanc en l'air. Un ou deux jours plus tard, je remarque que le blanc a viré au bleu clair métallique.

* Mercredi 5 juillet. Une courtilière, noyée dans le bassin.

Samedi 3 février 2007. A la poste.

Pour éviter les files d'attente inhumaines des bureaux de poste urbains, en tout cas de ceux auxquels j'ai accès, j'essaye de faire coïncider mes transactions avec mes séjours à la campagne. Il n'y a pas de poste, ni d'ailleurs aucun commerce, dans mon village, mais celles des environs suffisent à mes besoins, et d'ordinaire il y a peu de monde. Cependant, malgré la tranquillité relative de la vie rurale, la poste reste la Poste et elle est, je le crains, éternelle. Et malgré ma longue pratique de cette institution, je pense qu'elle ne cessera de me surprendre, je n'atteindrai jamais le point de zénitude où l'on est assez blasé pour ne plus s'étonner de rien.

J'ai découvert un abîme de mystère, depuis quelques mois que je suis amené à verser régulièrement de l'argent à une personne de mon entourage, à laquelle je porte secours. Le virement consiste à faire passer une certaine somme depuis mon compte-chèque sur son livret d'épargne. Or j'ai fait à différents guichets la constatation que cette opération, d'apparence banale, paraît trop simple, ou trop compliquée, je n'ai pas bien saisi, aux yeux des employés, si bien qu'ils la décomposent en deux parties, et me remettent pour mémoire non pas un, mais deux reçus, le premier attestant que j'ai bien retiré la somme de mon compte, le second que j'ai bien reversé sur l'autre compte cette somme, qui cependant ne m'est à aucun moment passée dans les mains. J'essaye de prendre les choses du bon côté, de me dire qu'il y a, après tout, quelque envoûtement à ces bizarreries de société secrète, lointaines survivances, qui sait, d'antiques mentalités chamaniques.

Pas plus tard que ce matin, je me suis encore cogné une mémorable séance postale, au cours de laquelle j'ai fait l'acquisition de quelques timbres d'avance, qui me permettront d'affranchir mes prochains envois non urgents pour les poids de 50 ou 100 grammes. Dans le premier cas le tarif est de 70 centimes, et il existe justement, à mon grand ébahissement, des timbres de ce prix. La poste m'avait déshabitué d'une telle simplicité. La chose se complique avec les envois de 100 grammes, pour lesquels le tarif est de 84 centimes. Naturellement il ne viendrait à aucun décideur de la poste l'idée de faire imprimer un timbre d'une telle valeur (j'en suis d'ailleurs venu à supposer que les tarifs postaux et les valeurs des timbres commercialisés sont décidés par des équipes différentes de responsables, de sorte que ce soit bien le bordel intégral). Naguère encore, on se tirait d'affaire en additionnant au moins trois timbres, un à 64 centimes et deux à 10. Mais on a supprimé les timbres à 64 centimes. Il existe en revanche des timbres à 54 centimes, auxquels on peut ajouter trois

timbres à 10, car bien entendu il n'existe pas de timbres à 15, 20 ou 30 centimes. On a aussi le choix d'acheter des timbres à 85 centimes, lesquels, manque de bol, coûtent juste un centime de plus que le tarif en question.

C'est ainsi, nous le savons. Chaque fois que nous poussons la porte d'un bureau de poste, nous sommes soudain transportés dans une autre dimension, nous pénétrons dans un univers fabuleux, totalement étranger aux contraintes de l'économie, nous nageons pour ainsi dire en plein socialisme. On ne peut s'empêcher de songer que si ce monde merveilleux entraît par malheur en contact avec la réalité, c'est-à-dire par exemple avec les lois de la concurrence, il ne survivrait pas un quart d'heure. Mais où irait-on se dépayser?

Dimanche 4 février 2007. En triant des papiers, je retombe sur cette curiosité qui me vient je ne sais d'où: un fac-similé de la une du premier numéro du *Monde*, datée du mardi 19 décembre 1944. Je ne conserverai pas ce document, dont je n'ai pas besoin, mais j'ai passé un moment à le considérer en rêvassant. «La France et l'URSS ont conclu un traité d'alliance et d'assistance mutuelle, prévu pour une durée de vingt ans», «Texte du pacte», «La Wehrmacht contre-attaque aux confins belgo-luxembourgeois»... Je suis frappé de retrouver, dans la neutralité du titre des articles, une particularité qui était encore caractéristique de ce journal du temps de ma jeunesse et me le rendait sympathique. Les situationnistes se moquaient alors de celui qu'ils surnommaient «Le journal officiel de tous les pouvoirs». Ca n'était pas mal vu, mais c'était inutilement méchant. Maintenant que les idées situationnistes sont démodées, et que le journal «objectif» est devenu l'horreur démagogique et partisane que l'on sait, on se dit que ça n'était pas si mal, après tout.

Lundi 5 février 2007. Un des rares mots de patois charentais que je connaisse depuis l'enfance est la «berne», par quoi l'on désigne le bas-côté, le bord de la route. J'ignore d'où provient ce mot, mais avec un tel sens, il n'a probablement rien à voir avec son homonyme français berne, d'origine inconnue, qui est le nom d'une sorte de brimade, que l'on retrouve dans l'expression «en berne», et qui rappelle le verbe berner, c'est-à-dire tromper. Je repensais à ce mot l'autre jour en lisant dans un texte portugais contemporain (une page du journal de V Ferreira) cette phrase : *Ficou na berma da estrada*, soit «Il est resté sur ... de la route». Vérifications faites, ce mot désignerait en portugais un sentier étroit le long d'une route ou d'un canal, mais il est évident qu'il est employé là simplement au sens de «bas-côté». Et il existe en français l'équivalent berme, pour un passage le long d'un canal ou d'un fossé. Cette *berma* ou berme viendrait du néerlandais *Berm*, le talus. La «berne» charentaise ne serait-elle qu'une déformation de cette racine nordique?

Mardi 6 février 2007. Wenceslau de Moraes (dont le nom peut aussi s'écrire Wenceslau de Morais) fut le plus asiatique des écrivains portugais. Né en 1854, il devint officier de marine et fit plusieurs voyages lointains avant de se fixer en Extrême-Orient. Il se rendit une première fois en 1885 à Macao, où il devait ensuite résider de 1891 à 1898. Il y avait des responsabilités à la capitainerie et enseignait au lycée. Il épousa là une Chinoise, Vong-Io-Chan, dite Atchan, dont il eut deux enfants. En 1899, nommé consul de Portugal à Kobe et Osaka, il abandonna femme et enfants pour aller s'installer au Japon. Il s'y lia avec une certaine O-Yoné Fukumoto, qui mourut de maladie en 1913. Affecté par ce drame, Wenceslau démissionna et se retira dans le pays natal de la disparue, à Tokushima. Il y vécut avec une nièce d'O-Yoné, Ko-Haru, qui finit elle aussi emportée par une maladie. Le Portugais passa ses dernières années dans la solitude, en butte, lis-je sans en savoir la raison, à une croissante hostilité des Japonais. Il mourut des suites d'une chute, le premier juillet 1929. Epris de culture japonaise, il en était devenu un fin connaisseur et l'avait évoquée dans un grand nombre d'articles et de lettres, ainsi que dans quelques livres écrits, selon ses dires, «par pur passe-temps». En feuilletant quelques-uns, j'ai aperçu des photos du personnage, certaines de l'âge mûr, où son beau visage était déjà barbu et surtout moustachu, d'autres de la vieillesse, où il portait la barbe longue. J'apprends à cette occasion que les Japonais, peu poilus, tenaient pour barbares les barbues, comme l'étaient les étrangers, ainsi que les Aïnous, premiers occupants de l'archipel. J'ai passé quelques soirées à fureter dans le volume *Os serões no Japão* («Veillées du Japon»). C'est un recueil d'articles. Le plus délicieux est sans doute le

dernier, portant sur «Le paysage japonais», qui laisse à entendre que la contemplation d'un beau paysage est (ou était) chez ces gens une sorte d'habitude culturelle, y compris parmi le peuple. L'article qui a le plus retenu mon attention était consacré au «Iroha no datoé», selon l'auteur un jeu de cartes pour enfants, destiné à leur faire mémoriser les 48 sons de base d'une sorte d'alphabet syllabique (correspondant peut-être à ce que je vois désigner sous le nom de Hiragana, sur le net?). Le jeu comporte deux séries de 48 cartes, qu'il s'agit de faire coïncider. Sur les unes figure un proverbe ou une expression commençant par une de ces syllabes, sur les autres une illustration de ladite formule. L'essentiel de l'article de W de Moraes consiste à reproduire les 48 petites phrases en japonais, suivies chacune par sa traduction en portugais, et quelque commentaire. Je traduirai ici quelques unes, qui me plaisent ou m'intriguent :

I – «Il dit non, il dit non, mais il vide trois verres.»

IV – «Jeune homme détesté, jeune homme fortuné.» Au sens où recevoir peu d'estime serait une incitation à être plus entreprenant.

V – «Ne gifle pas le Bouddha plus de trois fois.» Sous-entendu, même lui va se mettre en colère, faut pas trop pousser Pépé dans les orties.

VI – «Le long sermon du bonze ignorant». En effet, commente Moraes, c'est des ignorants et des idiots que l'on doit attendre les discours les plus prolixes.

XIII – «Dans la maison où l'on rit, entre la fortune.» Ce doit être pour ça que je ne fais pas fortune. Ma grand-mère avait un proverbe à peu près inverse, ou complémentaire : «Quand on se désole, tout va mal.»

XIV – «Fais parcourir le monde, au fils que tu estimes.»

XV – «Dans le noir, au loin, à moitié cachée par un chapeau de pluie.» Selon Moraes, ce seraient trois circonstances dans lesquelles une femme laide peut paraître belle. Il en rapproche notre «La nuit, tous les chats sont gris».

XIX – «Au clair de la lune, la marmite peut être volée.» C'est-à-dire que le malfaiteur peut profiter du moindre avantage.

XXII – «Pendant qu'on fait des projets pour l'année nouvelle, le diable rit.»

XXIII – «Le vent sur les oreilles d'un cheval.» Pour désigner un propos qui laisse indifférent.

XXIV – «Mieux vaut l'éducation qu'un nom de famille illustre.»

XXV – «Même une tête de sardine peut servir d'objet de culte.» Pour Moraes, cela voudrait dire que la foi est plus importante que la divinité.

XXVI – «Si l'on te demande le burin, apporte aussi le marteau.»

XXXVII – «Le singe aussi, peut tomber de l'arbre.»

XXXIX – «Révérences du vent de la côte». C'est parce que le vent les y oblige, que les arbres se courbent, et non pour nous saluer. Moraes rapproche de cette expression les «larmes de crocodile.»

XLIII – «Se mettre à danser sous l'escalier.» Alors, observe Moraes, la danseuse ne sera ni vue, ni donc félicitée.

XLVIII – «Dans la ville, il y a aussi le village.»

Mercredi 7 février 2007. Il faut se méfier des vieilles expressions, telles «Gros-Jean comme devant», dans lesquelles «devant» a son ancien sens de «avant». De même on croit souvent que «ci-devant» veut dire «ici présent», alors que ça signifie «anciennement», «précédemment», en bref «ex». C'est une erreur, mais c'est la seule, que je remarque dans le livre de Pascal Sevran, *Tous les bonheurs sont provisoires* («... même Georges Vinson, ci-devant maire de Tarare...», p 102 de l'édition de poche) qu'un ami avisé m'avait offert pour les étrennes. Mais peu importe. Ce qui me frappe surtout, dans l'écriture de cet écrivain populaire, c'est en général son extrême correction, souvent son élégance, parfois son brio. Ce petit livre est un recueil de souvenirs des personnalités que l'auteur a fréquentées, parmi lesquelles beaucoup de chanteuses et beaucoup de socialistes, ce qui a priori ne m'attire guère, mais je me suis laissé entraîner et je ne le regrette pas. Pour moi, les plus intéressants sont les nombreux passages consacrés à ce personnage peu commun que fut Emmanuel Berl, mais il y a aussi quelques pages grinçantes sur Aragon, une évocation pittoresque d'André Fraigneau...

Jeudi 8 février 2007. *Septentrio* est un petit volume au format de poche, format carte postale, à l'italienne, qu'a fait paraître Aurelia Arkotxa (ou Arcocha) à l'Atelier du Héron, à Bruxelles, «au solstice d'hiver 2006» (il s'agit de la version française remaniée d'un ouvrage d'abord publié en basque en 2001). Le

livre est composé de deux parties dont la première et la plus longue, «*Ternua*», ne compte que dix (sortes de) poèmes, tandis que la seconde, plus brève, «*Mare magnum fine*», en compte vingt. Je ne parlerai ici que de la première partie, dont le titre, «*Ternua*», est le nom basque de Terre-Neuve ou New Found Land, la grande île située à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. On hésite à parler de poèmes ou de chapitres pour désigner ces textes d'une prose laconique, dont les courtes phrases sont distribuées à la façon de vers libres, sans rime ni mètre. L'auteur, par ailleurs professeur de basque, semble avoir étudié l'histoire des voyages dans cette région, et notamment deux documents dont la référence occupe une des pages liminaires : les *Voyages aventureux* du capitaine Martin de Hoyarsabal, parus en 1579, et la traduction basque augmentée qu'en donna le pilote Pierre Detcheverry en 1677. En tête de cette page bibliographique, les deux ouvrages sont désignés comme des «routiers-viatiques» : routiers, comme on appelait jadis les guides pour la navigation, et viatiques, comme ce que l'on emporte avec soi en voyage. Chacune des dix sections de «*Ternua*» porte sur un «*outport*», une localité de la côte de l'île, et s'ouvre sur une citation extraite de l'un ou l'autre des deux ouvrages, qu'Aurelia doit avoir emportés dans ses bagages quand elle a visité Terre-Neuve. Elle compose dans ses textes une sorte de routier personnel, essentiellement constitué de notations sensorielles, parfois olfactives (excréments d'oiseaux, arbres résineux) ou sonores (sirènes, oiseaux, voix, grillons), le plus souvent visuelles et colorées, auxquelles se mêlent des réminiscences de lectures. Ici et là le texte est aéré de cartes joliment agencées par paires : à chaque fois une page, où est reproduit un fragment de carte ancienne, est précédée d'une page transparente ou figure la même portion de côte selon la cartographie plus précise d'aujourd'hui. Ainsi le présent et le passé se superposent dans l'iconographie, comme Aurelia superpose ses observations à celles des marins de jadis.

Vendredi 9 février 2007. Le troisième livre que je lis de Henri Cueco me plaît moins que les deux précédents. *Le troubadour à plumes*, paru aux éditions Janaud, de Brive, en 1999, désoblige d'abord par son incorrection, il y a trop de coquilles et d'erreurs. Les premières pages m'ont agacé par leur obscurité inutile, d'autant qu'elles n'introduisent qu'à un simple recueil de souvenirs de jeunesse qui n'a pas besoin de justifications compliquées. Et puis ces souvenirs de diableries juvéniles, d'espiègleries au boulot, ne sont pas à mon goût, voilà tout. Je n'ai pas détesté le passage où l'auteur évoque ses lectures sulfureuses (Rebatet, Drieu, Céline) du temps où il logeait chez une veuve.

Samedi 10 février 2007. Un correspondant lyonnais m'a envoyé ses vœux en me traitant de «carnetier misanthrope» et de «jardinier contemplatif». Je pense que dans son esprit, ce sont là deux aspects contradictoires de ma personnalité, dont le premier lui est antipathique et le second sympathique. Dans le mien, naturellement, les deux vont ensemble. (PS. Le correspondant précise que pour lui les deux appréciations étaient globalement positives).

Dimanche 11 février 2007. Chaque fois que je vais dans une déchette, je me dis que c'est vraiment là que j'aimerais travailler.

Lundi 12 février 2007. Ces jours-ci je m'amuse à saisir sur ordi ma collection de dates, qui se trouvait jusqu'alors dans un carnet. A quelques exceptions près, ce ne sont que des dates de naissance et des dates de mort, de célébrités ou de proches, qui m'intéressent à un titre ou un autre. L'informatique permet de mieux les classer, en beaux alignements, ou d'éliminer discrètement ceux dont on ne veut plus garder mémoire. Le corps principal du document est un calendrier, qui va naturellement du 1 janvier au 31 décembre. J'en profite pour dresser un index alphabétique des personnages. J'observe des rapprochements curieux. Ainsi Pierre Gripari était-il né un 7 janvier comme Roland Topor, Thomas Merton un 31 janvier comme Derek Jarman, Madame de Sévigné un 5 février comme Bob Marley. Et c'est un 29 mars que moururent Armand Robin, Dominique de Roux et Jean Mabire. Je me demande s'il y a plus de dates de naissance que de mort, mais comme on ne connaît que la première pour les vivants, et souvent que la seconde pour les anciens, cela s'équilibre peut-être.

Mardi 13 février 2007. J'ai remarqué que si on veut retrouver dans un livre un passage dont on regrette de ne pas avoir noté la page sur le moment, on se

souvent encore, quelques heures après la lecture ou même le lendemain, si c'était sur une page de droite ou de gauche, et plutôt vers le haut ou vers le bas.

Jeudi 15 février 2007. En recopiant dans la pénombre des documents de 2006, je me suis trompé à deux reprises dans la date. J'ai tapé une fois 3006, une autre 2996. Ces millésimes lointains me foutent le tournis.

Vendredi 16 février 2007. Divineries.

Non seulement le christianisme a fragmenté le dieu unique en une mystérieuse trinité, mais il a institué ou permis un culte des saints, que leurs pouvoirs surnaturels élèvent au rang de demi-dieux, que l'on invoque, à commencer par Marie, évidente déesse. Cela fleure le polythéisme et ce n'est pas sans charme. Le monothéisme n'en sort peut-être pas renforcé, mais sans doute embelli. J'admire l'immense floraison artistique suscitée par les vies de saints, j'admire l'exemple moral qui s'en dégage, sans éprouver la foi pour ma part, et sans la rechercher. Mais à l'inverse, le sacré n'imprègne-t-il pas mes révérences profanes, le petit panthéon personnel de ceux dont j'étudie, traduis, inventorie ou commente les œuvres, ceux dont j'entretiens le souvenir et dont je recherche les traces. Sans doute ainsi obscurément chacun de nous a son culte des personnalités, celles-ci plus ou moins choisies, celui-là plus ou moins fin, nous brûlons toujours de l'encens.

Lundi 19 février 2007. Abraanagramme. J'ai emprunté des pièces de scrabble pour explorer un peu la voie des anagrammes et d'emblée, quelle surprise, mon tranquille bled de la CROIX-COMTESSE m'apparaît comme OCCIS SEXE MORT ! Je me demande si je dois aller plus loin.

Jeudi 22 février 2007. L'anagramme intrigue, inquiète ou amuse. Je ricane un peu bêtement en découvrant dans le bled voisin, VILLENEUVE-LA-COMTESSE, ce slogan improbable, VIVE LE CALME ET NOS ELUS. Le département, CHARENTE-MARITIME, peut se lire EN TA RICHE MARMITE. L'ancienne province, la SAINTONGE, pose une rude question, SAIGNE-T-ON ? Mais qu'on se rassure, elle est SOIGNANTE.

Vendredi 23 février 2007. Je viens d'effectuer une traversée bibliographique de l'océan, rejoignant de la sorte le fonds brésilien dans lequel je devrais travailler les prochains mois, et dans lequel à l'occasion je pourrai harponner de quoi lire, le soir, en attendant Dodot.

Je n'avais jamais entendu parler de Paulo Bomfim (né en 1926) avant de tomber sur le recueil de ses *Poemas escolhidos* (poèmes choisis) paru à São Paulo en 1973. En feuilletant le volume, j'ai aperçu une trentaine de pages où étaient alignés, sous le joli titre «*O colecionador de minutos*», des aphorismes très brefs, tenant la plupart sur une ligne, parfois deux, rarement trois. J'étais curieux de les connaître, mais je les ai trouvés trop sucrés, ou trop simples, ou trop faux, bref j'étais plutôt déçu et je suis ressorti de cette lecture presque bredouille, avec juste une phrase dans chaque main. Dans l'une, celle qui affirme que (je traduis) «En rêve, nous recevons la visite de nous mêmes». Dans l'autre, une qui observe que «L'homme aime la vérité. Et il a des enfants avec le mensonge.» (Cela sonne mieux en portugais, où *mentira* est du féminin, mais que faire, risquer la menterie, ou la fausseté ?).

Lundi 26 février 2007. Quelques remarques sur les récits de naufrage portugais, et en particulier sur celui de la nef Santiago.

(Si tu cherches une histoire simple, ami lecteur, va tout de suite voir ailleurs, car ce que je vais raconter maintenant ne l'est pas.)

Au début des années 90, cherchant des textes à traduire, plus consistants que les romans que me confiaient les éditeurs, j'en vins à m'intéresser à ce curieux monument de la littérature portugaise, qu'est l'*História trágico-marítima*. Il s'agit d'une collection de douze récits de naufrage de la deuxième moitié du seizième siècle, d'abord parus séparément sous forme de brochures, puis réunis en anthologie par un certain Bernardo Gomes de Brito, à Lisbonne, en 1735-1736.

Trois de ces histoires furent traduites en français par Georges Le Gentil, dans un volume intitulé *Tragiques histoires de mer au XVIIe siècle : récits portugais*, paru en 1939 aux éditions Sorlot. Des douze récits de la série, les

trois choisis par ce traducteur étaient le premier (le galion São João, 1552), le troisième (la nef Conceição, 1555) et le sixième (la nef São Paulo, 1561). Cet ouvrage fut repris en 1992 par l'éditeur Michel Chandeigne sous le titre *Histoires tragico-maritimes : trois récits portugais du XVIIe siècle*, avec une nouvelle édition en 1999.

Au printemps de 1992, je publiai moi-même une première traduction d'une des histoires «tragico-maritimes», la septième de la série, aux éditions Zulma, dont les directeurs, Serge Safran et Laure Leroy, m'avaient été aimablement présentés par Jacques Abeille, qui avait alors quelque sympathie pour moi. Ces éditeurs publièrent vite et bien le *Naufrage que fit Jorge de Albuquerque Coelho en revenant du Brésil en l'an 1565*, écrit par Bento Teixeira Pinto, et me proposèrent de m'attaquer à une deuxième traduction.

Mon choix se porta alors sur le deuxième récit de la série, *Le naufrage de la nef São Bento* (en 1554). Or quand cette deuxième traduction fut prête, à l'été 1992, les éditions Zulma renoncèrent à la publication mais sans jamais me l'avouer franchement, m'accordèrent un mauvais contrat aux termes duquel je ne serais payé entièrement qu'à la parution du livre (c'est-à-dire si le livre paraissait jamais), et me payèrent une part seulement de la somme promise, si bien que j'étais à la fois privé en partie de mon dû, et embarrassé pour démarcher d'autres éditeurs. Je pensais cette traduction perdue, bloquée à tout jamais, quand trois ans plus tard, en 1995, par l'entremise du docteur Christophe Hubert, j'entrai providentiellement en contact avec les éditions Le Passeur, de Nantes, qui recherchaient cette année-là de la littérature portugaise, et à qui j'offris mon manuscrit gratuitement, pour peu qu'elles se chargent d'en récupérer les droits auprès de Zulma. Ce qu'elles firent. Le livre parut avec trop de coquilles à mon goût (mais il eut une bonne critique dans *Le Canard enchaîné* du 26 avril 1995).

Entre temps j'avais voulu me lancer dans une troisième traduction de ce domaine, et mon choix s'était porté cette fois-ci sur le huitième récit de la série, celui du naufrage de la nef Santiago en 1585. Cette histoire présente le trait particulier que le désastre n'a pas lieu, comme dans la plupart des autres cas, sur les rivages du continent africain, mais en haute mer, sur des récifs affleurant à la surface de l'eau, en plein milieu du canal de Mozambique. Elle me plaît aussi par divers aspects moraux, que l'on retrouve plus ou moins dans les autres récits. Par exemple, le douloureux problème des limites de l'altruisme : que faire quand les barques de secours ne permettent pas d'emmener tout le monde, et même seulement une faible partie des survivants ? Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ou à ce que l'on pourrait lire dans les contes humanistes édifiants, on peut constater dans cette histoire que ce ne sont pas nécessairement la richesse ou le rang social qui assurent le salut, mais d'abord la force physique brutale. La race non plus, ne garantit rien : le noble à qui est confiée la direction d'un canot de sauvetage est un métis d'Indien, et l'un des hommes qui, dans le trajet vers le rivage, rendu fou par la faim et la soif, se suicide par noyade, est un Chinois. Or ces deux hommes ont été choisis de préférence, ou se sont imposés, au détriment de nobles de race blanche, qui ont été abandonnés à une mort certaine au milieu des flots. Enfin, les rescapés qui atteignent le rivage de l'Afrique sont aux prises avec des indigènes à la charité variable, charité bien ordonnée commençant par le dépouillement des Européens en piteux état, charité en général guidée par l'espoir d'obtenir une rançon contre ces captifs providentiellement livrés par la mer, charité basculant bien souvent dans la brutalité pure et simple.

Bientôt cependant, malgré mon enthousiasme pour cette belle histoire sordide, les difficultés du texte, et l'incertitude de pouvoir publier un jour ce travail, me découragèrent et j'abandonnai la traduction à mi-course.

Durant les années 1995 à 2000, la préparation de ma thèse ne me laissait guère le loisir de m'occuper de ce genre de projet. A cette époque, cependant, je découvris l'existence d'une version française du naufrage de la nef Santiago, qui se trouvait dans le deuxième volume, paru à Bordeaux en 1610, d'un long traité en trois volumes, consacré par le père jésuite Pierre du Jarric aux missions de la Compagnie de Jésus dans l'outre-mer portugais.

Il faut dire ici un mot sur le destin éditorial de cette histoire. Le naufrage de la nef Santiago, qui eut lieu pendant l'été 1585 sur un atoll corallien situé à mi-chemin des côtes africaines et malgaches, connut à l'époque un certain retentissement. Plusieurs chroniqueurs lui consacrèrent quelques

pages, parmi lesquels Diogo do Couto, Jan van Linschoten et frei João dos Santos.

Mais les principaux documents relatifs à cet accident sont les deux suivants. D'une part, le témoignage le plus précoce et le plus direct est une lettre documentaire écrite à Goa en décembre de 1586 par un des survivants, le père jésuite Pedro Martins, et adressée au siège de la compagnie à Rome. Le texte original portugais de cette lettre resta longtemps inédit, jusqu'à sa publication partielle à Evora en 1719 (dans l'*Imagem de virtude...* d'António Franco), puis intégrale en 1979 dans les *Documenta indica* (XIV, 60) de la Société de Jésus. En revanche, il en circula dès 1588 des traductions française et italienne. De son propre aveu, c'est à cette source que le père du Jarric a puisé pour donner sa version, quelque peu abrégée, de l'affaire.

D'autre part, une version plus tardive et moins directe, mais plus complète, rédigée par un auteur qui dut consulter plusieurs sources orales et écrites, dont probablement la lettre de Pedro Martins. Il s'agit de Manuel Godinho Cardoso, dont la *Relaçam do naufragio da nao Santiago* parut d'abord dans une livrette publiée à Lisbonne en 1602, et devait être reprise dans une version augmentée, au XVIIIe siècle, dans l'*Histoire tragico-maritime*. Il faudrait de la place et du temps pour analyser les nombreux points sur lesquels la version de Cardoso coïncide avec celle de Martins ou au contraire s'en éloigne. On remarquera au moins que, chez Martins, les trois principaux groupes de rescapés présentés sont d'abord ceux de l'esquif (*esquife*), puis ceux du radeau (*jangada*), enfin ceux de la barque (*batel*), alors que chez Cardoso l'ordre est exactement inverse.

Après l'an 2000, je repensai de nouveau, épisodiquement, à l'histoire de ce naufrage et à l'aboutissement que je pourrais donner au projet de le publier en français. Ayant définitivement renoncé à reprendre ma demi-traduction de la version Cardoso, qu'entre temps j'avais même fait disparaître, ignorant la publication du texte original de la lettre de Martins, et dans l'impossibilité de mettre la main sur l'antique traduction française de cette lettre, je m'orientai peu à peu vers une solution de consolation, consistant à préparer une réédition commentée de la version Martins telle qu'elle était retranscrite dans Du Jarric. Je préparai donc une version modernisée du texte de du Jarric, que je complétais de quelques notes explicatives et d'une introduction.

Le travail fut prêt dans les premiers mois de 2005 et, à la fin de mars, j'adressai le dossier à trois éditeurs. L'un d'eux me dit qu'il faudrait peut-être voir, un autre me proposa l'édition à compte d'auteur. Le troisième, Michel Chandeigne, éditeur parisien spécialisé dans la littérature lusophone, me confia qu'il s'intéressait à cette histoire de naufrage, mais qu'il voudrait de moi la traduction complète de la version parue dans l'*Histoire tragico-maritime*, celle de Cardoso, celle que j'avais abandonnée au milieu et jetée à la poubelle. Comme cela me contrariait, je ne répondis pas, tout d'abord. A l'été, cependant, cet éditeur me contacta de nouveau, nous discutâmes et il me convainquit de reprendre ce travail que, stimulé par l'assurance d'une publication sérieuse, j'accomplis cette fois en quelques semaines.

L'ouvrage conçu par l'éditeur, pour sa collection Magellane, est un dossier sur l'affaire, composé de la sorte : ma traduction de Cardoso constitue la pièce centrale, précédée d'une préface de Michel L'Hour, géographe spécialiste de l'atoll en question (les Bassas da India), et suivie de la lettre de Pedro Martins, imprimée dans un corps moindre, et retraduite en français par un certain Xavier de Castro, en s'inspirant peut-être de la traduction déjà parue en 1588, que je n'ai toujours pas vue. En outre l'éditeur a pourvu chacune des deux traductions d'une petite introduction particulière, et a réalisé en fin de volume un index. La préparation de cet ensemble documentaire a pris du temps et l'ouvrage, intitulé *Le naufrage du Santiago*, n'a paru que vers Noël 2006.

Je n'approuve pas forcément toutes les options qui ont été retenues dans l'ouvrage, mais je ne suis pas mécontent de ce livre de bonne qualité, qui a belle allure, et m'apporte en outre quelques satisfactions personnelles. D'abord celle de me dire que, malgré le temps et les efforts parfois inutilement gaspillés au fil des ans, ce n'est finalement pas en vain que j'aurai travaillé sur cette histoire. Ensuite l'honneur devenu pour moi rare et incertain, ces dernières années, de revoir mon nom de traducteur figurer sur un nouveau livre. Enfin la vanité de me voir haussé, par cette troisième traduction d'un des récits de l'*Histoire tragico-maritime*, au rang de mes illustres prédécesseurs

francophones et anglophones, George McCall Theal, Georges Le Gentil et Charles Ralph Boxer. Voilà.

Jeudi 1 mars 2007. Ayant fini de saisir ma collection de dates (déjà évoquée ci-dessus le 12 février), je contemple cette accumulation de données, qui s'étend sur une quinzaine de pages. L'ensemble est assez homogène, ce sont presque uniquement des dates de naissance et de mort. Le choix des personnages est plutôt lâche, il y aurait du tri à faire. La plupart sont là parce qu'ils appartiennent, pour une raison ou une autre, à mon PPP (petit panthéon personnel), mais quelquefois je me suis contenté de noter des dates machinalement, parce qu'elles se présentaient dans mes lectures, même si l'individu concerné m'était indifférent. Il arrive aussi que depuis la notation j'aie complètement oublié qui était Untel ou Untel. Je m'amuse à remarquer des coïncidences. Nicolás Gómez Dávila était né le 18 mai 1913, soit le même jour que Charles Trenet. Jean-Jacques Rousseau et Paul-Emile Victor vinrent tous deux au monde un 28 juin à Genève. Manoel da Nóbrega naquit et mourut un 18 octobre, Etienne Dolet un 3 août. Ce document est intéressant et inutile, comme une œuvre d'art, mais il n'en a pas la densité, il faudrait l'épurer un peu. Dans l'état, c'est simplement un grand jouet.

Vendredi 2 mars 2007. Le livre de Jean Cau *Composition française*, sous-titré *Journal*, se présente en effet comme un journal, divisé en sept chapitres, qui sont autant d'années, dans lesquelles des notes plus ou moins longues figurent à différentes dates. Mais ce «journal» parle peu de l'actualité, et ses chapitres sont simplement numérotés en chiffres romains, de I à VII, sans aucune mention de millésime, si bien que l'on se demande si le texte a vraiment été rédigé, par intermittences, pendant sept ans, ou s'il s'agit d'une composition fantaisiste. Le repère chronologique le plus précis que j'aie remarqué est la mention, page 72, du fait que René Char «vient de décéder». Le poète étant mort en 1988, et la page en question se trouvant au chapitre III, les sept chapitres couvriraient une période allant de 1986 à 1992, ce qui est plausible, l'ouvrage ayant paru chez Plon en 1993, année même de la mort de l'auteur.

Jean Cau fait quelques confidences personnelles, rappelant par exemple, au sujet de ses origines terreuses, qu'il est «le premier de son nom, depuis la nuit des temps, à tenir un stylo et non une houe». Mais il parle peu de lui-même dans ces pages, pour la plupart consacrées à évoquer des écrivains français, contemporains ou passés. Cela commence très fort, avec de violents souvenirs de Jean Genet, mais ensuite l'intérêt faiblit et j'ai terminé en feuilletant de plus en plus distraitemment. J'ai relevé tout de même, en cours de route, cette bonne raison d'admirer de Gaulle, «qu'il était avare de sourires et d'exhibitions dentaires.» Ce joyeux exposé des «deux manières de lire un livre : la première, assis devant un feu de bois et dehors il fait froid. C'est l'hiver. Entre vos mains, le livre sèche et son humidité s'évapore. S'il vous ennuie, vous le jetez dans le feu», etc. Et des observations à valeur d'aphorisme, comme celle-ci, «L'homme s'habitue à tout et, par exemple, à occuper des fonctions au-dessus de ses mérites», ou celle-là, «La franc-maçonnerie est un enfantillage adulte.»

Le bouquin refermé, musardant sur le net, je découvre encore un entretien avec Jacques Vanden Bemden, dans lequel Jean Cau fait cette analyse fulgurante : «Les révolutions sont de gigantesques explosions infantiles et féministes : on saccage la maison, on s'empiffre de confitures, on joue au chef.»

Lundi 5 mars 2007. Pierre du Jarric a publié de 1608 à 1613 les trois volumes de son *Histoire des choses plus mémorables advenues tant ès Indes orientales que autres pays de la découverte des Portugais, en l'établissement et progrès de la foi chrétienne et catholique, et principalement de ce que les religieux de la Compagnie de Jésus y ont fait et enduré pour la même fin, depuis qu'ils y sont entrés jusqu'à l'an 1600*. Dans le deuxième volume, paru en 1610, figure, pages 126-154 (soit aux chapitres XI & XII du livre III) l'histoire «D'un naufrage lamentable arrivé l'an 1585...», celui de la nef Santiago, dont j'avais envisagé un temps la réédition, laquelle n'a plus lieu d'être, maintenant que *Le naufrage du Santiago* a bénéficié d'une édition plus complète et plus satisfaisante (voir ci-dessus au 26 février). C'est quand même avec quelque regret que j'abandonne ce texte, plein de charmantes vieilles tournures. J'en retiendrai une jolie citation de saint Augustin, que du Jarric introduit dans les dernières phrases :

«*Quicquid vis & non potes, factum Deus computat*», soit «Tout ce que tu veux mais ne peux, Dieu le compte pour fait» (*Super Psalmum*, ou *Discours sur les Psaumes*, 57). Je signale aux lexicographes ces deux curiosités, que l'on y trouve un emploi précoce des mots «Cafre» (exactement Caffres, pages 133 et autres) et «caleçons» (écrit calsons, page 135), dont le Robert n'enregistre l'apparition en français qu'à des dates bien plus tardives (respectivement 1685 et 1643). Celui qui prendrait le temps d'explorer attentivement l'énorme somme documentaire due à ce jésuite né à Toulouse, et qui vécut à Bordeaux avant de mourir à Saintes, y ferait sans doute plus d'une découverte de valeur.

Mercredi 7 mars 2007. Histoires de Lions.

On a dû me raconter mille blagues au cours de ma vie et je les ai toutes oubliées plus ou moins vite, même quand elles me plaisaient, sauf deux qui, je ne sais pourquoi, me sont restées, et qui d'ailleurs se ressemblent.

La première, je crois me souvenir que c'était Gilles Lapouge, que j'avais entendu la raconter sur France-Culture. C'est l'histoire d'un missionnaire perdu dans le désert. Il fait la mauvaise rencontre d'un lion, qui visiblement s'apprête à le dévorer. Se voyant perdu, le missionnaire s'agenouille, se tourne vers le ciel et implore : «Mon Dieu, je vous en supplie, veuillez inspirer à cet animal des sentiments chrétiens!» Sur ce, le lion tombe à genoux, se tourne vers le ciel et s'écrie : «Seigneur, bénissez le repas que je vais faire.»

La deuxième, c'était le professeur Bon qui me l'avait dite, un soir que je l'avais rencontré chez Sakina. C'est l'histoire de deux missionnaires perdus dans le désert. Ils aperçoivent soudain un lion qui les poursuit, dans l'intention évidente de les dévorer. L'un des missionnaires se met à trotter. L'autre l'interpelle : «Mais que faites-vous? Vous n'espérez tout de même pas courir plus vite que le lion?» A quoi le premier répond : «Non, mais j'espère courir plus vite que vous!»

Je repense à ces histoires parce que l'autre jour, à RTL, un type a raconté une variante de la première, dans laquelle il y avait un ours à la place du lion, et je ne sais plus qui au lieu du missionnaire. Ce n'est pas très étonnant. En tant que carnivore principal, l'ours fut en quelque sorte le lion d'Europe, bien que plus proche du chien que du chat.

Jeudi 8 mars 2007. Malraux me plaît davantage comme interprète que comme auteur. J'aime bien me passer les disques de ses discours, l'écouter hululer comme un possédé, mais dès que j'essaye de le lire, je suis foudroyé par son pouvoir soporifique. L'autre jour encore, j'ai fait une tentative avec *Les chênes qu'on abat...* Autant dire Les lecteurs qu'on assomme ! Malgré la présence magique de Grand Ours Lugubre en personnage principal, je n'ai pas accroché. Et avec ça, c'est d'un prétentieux, dès la première page Dédé s'auto-proclame «grand artiste». Maître somnifère, oui.

Vendredi 9 mars 2007. Dans la petite pluie de papiers qui s'en échappe chaque fois que j'ouvre un des livres de feu Audubert, je remarque cette belle erreur, sur la lettre qu'un concessionnaire Volkswagen de São Paulo adressait, en mars 1971, au Senhor Albert Auduberet. (PS. Le même jour, dans la même petite pluie etc, cette coupure de journal du 5/2/74, où est mentionné un politicien du Costa-Rica, nommé Oduber).

Dimanche 11 mars 2007. Sur un bout de papier trouvé, cette citation attribuée à Mark Twain, il faudrait le vérifier, mais elle est mémorable: "Un bienfait ne reste jamais impuni."

Sur un autre, cet humble pense-bête, poème-liste minimal, haïku primitif, trilogie de survie:

clés
eau
pq.

Mercredi 14 mars 2007. On m'envoie de Paris une alerte gazette, *Le Reflet*, n° 11, parue le mois dernier, et divisée en trois parties. La première rassemble des traductions d'humoristes juifs new-yorkais plus ou moins amusants, la deuxième des comptes rendus de livres de et sur Karl Kraus. La troisième, la plus composite et agréable, est un canevas de notes sur les lectures et les rêves, de croquis sur le vif, de pensées diverses. La revue est un beau petit

objet de 14 x 18 cm, à la mise en pages élégante, au façonnage soigneux, les feuilles sont reliées en cahiers cousus sous une couverture à dos carré. En contrepoint du zèle apporté à la perfection technique, on s'étonne de constater une indifférence à peu près totale aux convenances de l'écriture française. En recomptant à vue de nez les bâtons que je trace machinalement dans la marge à chaque fois que je tombe sur une faute, une coquille ou une incongruité, j'approche les 200 unités, ce qui n'est pas rien, sur 84 pages. Mais peu importe. Fait rare, la revue est gratuite, je transmets le message aux amateurs : «Pour recevoir *Le Reflet*, envoyez un[e] enveloppe A5 comportant votre adresse et affranchie à 1,60 € à l'éditeur : Laurent Fairon, 2 rue Collette, 75017 Paris.»

Jeudi 15 mars 2007. Le peu que je sais du poète brésilien Junqueira Freire, fait pitié. Le 9 février 1851, à trois heures de l'après-midi, sans prévenir sa famille, il entra dans un monastère de bénédictins, à Bahia. Il voulait être moine. Il avait 18 ans. Sur la page à côté j'ai aperçu son portrait, une tronche à la Raymond Aron, si vous voyez. Ce n'était pas un boute-en-train, il écrivait des trucs du genre «Désespoir dans la solitude». Il mourut à 22 ans, d'une hypertrophie du cœur, je ne savais même pas que ça pouvait exister.

Vendredi 16 mars 2007. C'était peut-être pas prévu pour ça, mais : La démocratie garantit la primauté de l'idiotie sur l'intelligence.

Lundi 19 mars 2007. J'ai toujours préféré abrégé mon prénom en Ph, plutôt que de le réduire à la stricte initiale. Sans doute à la fois parce que celle-ci est insuffisante à suggérer le son réel, comme à me distinguer de mon père, qui s'appelait Pierre.

Mardi 20 mars 2007. Historien de la littérature, éditeur, poète, Mário da Silva Brito (né en 1916) fut aussi l'auteur de deux volumes qui ont attiré mon attention par leur contenu éclectique. Ce sont des recueils de textes brefs, allant d'une ligne à quelques pages, mêlant souvenirs, pensées, anecdotes, aphorismes, plaisanteries, études diverses. Dans les deux cas les éléments sont numérotés (il y en a 371 dans le premier, 384 dans le second) et une petite table des matières donne seulement la référence de la vingtaine de sujets les plus longuement développés.

Le premier livre, paru en 1970, s'intitule *Diário intemporal*, soit «Journal intemporel», et il ne s'agit pas vraiment d'un journal, sinon au sens où ses éléments, non datés, avaient été notés au jour le jour tout au long de la vie de l'auteur, dans des carnets, d'où il les a sélectionnés pour constituer l'ouvrage. Je dois dire que malgré mon intérêt pour cette forme composite, proche de mes propres chroniques, la mentalité optimiste de gauche de l'auteur et son sens de l'humour ne présentent pas beaucoup d'attrait à mes yeux.

Le second livre, paru en 1974, est le jumeau du premier, mais il a été conçu un peu différemment. Il s'intitule *Conversa vai, conversa vem*, ce que l'on pourrait peut-être traduire par «A bâtons rompus», car il provient non des carnets de notes de l'auteur, mais des sortes de «conversations» que celui-ci eut avec lui-même en parlant dans un petit magnétophone à cassettes, pendant une période où la maladie l'empêchait d'écrire. Cette circonstance explique aussi le ton plus grave, parfois mélancolique, du deuxième recueil. Je traduirai ici, par exemple, le texte n° 160 : «Je sens qu'à toute heure je prends congé de moi-même : de ce que je fus, de ce que je suis, de ce que j'ai inutilement voulu être. De ce que je ne vais certainement pas avoir le temps d'être. La vie est un long et parfois fastidieux adieu.»

Mercredi 21 mars 2007. Je verrai bien ce qu'en dira mon toubib, mais ça n'est probablement pas une bonne nouvelle que m'apprenait hier une prise de sang, selon laquelle mon taux de cholestérol n'a baissé que de 2,74 à 2,27, restant donc au-dessus de la norme (2 g/l) malgré six mois de régime.

Comme pour me consoler des horreurs de la biologie, la Providence m'a fourré dans les mains, en fin de journée, un livre peut-être important. Je me demandais si ça existait, j'ai l'impression que je viens de tomber dessus. Un moraliste brésilien, tropical, bien réac, intelligent, copieux, le marquis de Maricá (1773-1848). Parfaitement inconnu d'internet, selon les premières constatations. 4188 aphorismes numérotés, gentiment alignés dans un pavé de 500

pages, que nul n'avait encore coupées, je les ouvre «à la dague de miséricorde». Commençons par la fin, j'ai vu son épitaphe, je traduis sans les rimes :

«Ici gît seulement le corps
Du marquis de Maricá :
Qui veut connaître son âme,
La trouvera dans ses livres.»
On en reparlera.

Jeudi 22 mars 2007. Mon métier me conduit à découvrir sans cesse toutes sortes de marque-pages oubliés dans les livres, et non seulement les languettes de bristol ad hoc, mais n'importe quel objet qui convienne à l'emploi, et par exemple l'autre jour celui-ci. C'est une feuille de papier vergé blanc crème, repliée sur elle-même plusieurs fois et sans soin, formant ainsi, au lieu d'un simple rectangle, un polygone anarchique. Sur une des faces est tracé au crayon un nom presque illisible, Mireille? Minette? souligné d'un grand trait nerveux. Quand on déplie la page on découvre ce message, griffonné avec la même hâte :

DEPECHE-TOI
LE TRAIN VA ARRIVER.

Vendredi 23 mars 2007. Talmont m'a prêté le dernier volume des carnets d'André Blanchard, *Contrebande*, paru au début de l'année au Dilettante, le même éditeur qui en avait publié le premier voilà quelque 18 ans. On a repris le même dessin de couverture, en changeant seulement la couleur. J'ai parcouru en diagonale ce pavé de plus de 300 pages, rassemblant des notes rédigées de 2003 à 2005, et réparties comme d'habitude en chapitres mensuels.

Une part de ma sympathie pour l'auteur, en deçà même de l'écriture, vient de mon impression de partager avec lui un certain profil de handicapé social. Je me reconnais, si je puis dire, par exemple dans la confiance que «ayant empilé les diplômes ... j'abdiquai et devins ce marginal appelé à faire merveille dans la précarité et la clandestinité» (p 58-59) ou quand j'apprends que lui non plus n'a toujours pas de carte bancaire (p 181).

Par contre je constate que ses goûts sont plus souvent que jadis l'inverse des miens, notamment quand il préfère Tzara à Leiris (p 20) et Ferré à Brassens (p 113), admire Malraux (p 53) ou juge Renaud Camus «minus» (p 155). Sur différentes opinions, aussi, il m'est impossible de le suivre, comme quand, pour justifier que Saddam Hussein puisse être condamné à mort, il le compare à Louis XVI !

Blanchard a un tic de langage qui consiste à employer la tournure «en est un(e)». Quelquefois il me semble que ça alourdit inutilement, comme p 29, où la phrase «Le langage jeune en est souvent un inventif et poilant» serait mieux sans «en» et «un». Mais je pinaille, allons.

Mardi 27 mars 2007. Avant de ranger le volume de Michel Ciry, *Amour et colère* : Journal 1972-73 (Plon, 1976), j'en rapporterai ces deux curiosités.

D'une part, on peut y lire, à la date du 28 avril 1972, soit bien avant certaine polémique de naguère, une comparaison de Napoléon avec Hitler («ces deux lascars étant proches parents»).

D'autre part on apprend, le 28 octobre de la même année, qu'il a refusé la proposition de fournir des chroniques au journal *Rivarol*. Il voulait manifestement se démarquer de «ces personnes d'extrême droite», pour ne pas paraître «sectaire». C'était peut-être dommage. En tout cas, ça ne l'a pas empêché de se mettre le monde à dos.

Mercredi 28 mars 2007. Dans un recueil d'essais légers publié à Rio en 1975, *Visão do esplendor*, Clarice Lispector consacre un paragraphe au sommeil. Elle y cite en français une expression de l'inspecteur Maigret, «pour agacer le plaisir de dormir», qu'elle traduit en portugais «*para aguçar o prazer de dormir*». Je me demande s'il n'y a pas méprise, car *aguçar*, malgré la ressemblance, ne veut pas dire «agacer» mais «aiguiser», ce qui n'est pas la même chose. Pour en avoir le coeur net, il faudrait savoir à quel propos Simenon employait cette formule, mais en l'absence de référence, autant chercher une aiguille.

Jeudi 29 mars 2007. J'aime bien la photo de Marc Lavoine, sur un de ses disques, où il fait un geste de la main, on dirait qu'il s'essuie la bave. Sinon, ses chansons, j'en ai entendu quelques unes, je n'aime pas du tout.

Lundi 2 avril 2007. Je ne puis supporter longtemps ni le bus, ni le train, ni l'avion, et je hais tout autre moyen de transport que la voiture automobile, à la ville comme à la campagne. C'est comme ça. (Ecrit d'après une phrase des *Essais*, III, 6).

Mardi 3 avril 2007. Voilà quelque temps, un soir que j'étais chez ma mère, et que je zappais d'une chaîne à l'autre dans le vain espoir de trouver un programme qui fût seulement supportable, il m'est venu à l'esprit un projet de loi politique, qui aurait pour but de relever le niveau intellectuel et moral de la démocratie. Cette loi consisterait à priver du droit de vote les propriétaires de téléviseur, et à le réserver aux gens qui n'en ont pas, et qui échappent ainsi à l'abrutissement télévisuel. Comme nous sommes à l'approche d'une élection importante, je devrais en profiter pour proposer cette idée aux différents candidats. Il faut que je me dépêche.

Mercredi 4 avril 2007. Si l'acte de lire est la lecture, l'acte d'élire pourrait être l'élection. Pourquoi pas? L'élection présidentielle, par exemple (surtout si les candidats ont les dents longues).

Jeudi 5 avril 2007. Le gros avantage de l'ordi portable, sur l'ordi de bureau, c'est qu'il est beaucoup plus facile à transporter chez le réparateur, quand il est péché.

Vendredi 6 avril 2007. Sur la couverture d'un magazine, j'ai vu de petites putes de dix douze ans, mi-négresses mi-blondes, crasseuses, presque belles, qui fumaient des clopes dans une ville lointaine, où je devrais me rendre cet été. Cela ne me rassure pas.

Mardi 10 avril 2007. Tous les hommes sont frères, peut-être. Mais le plus souvent frères ennemis, j'ai l'impression.

Mercredi 11 avril 2007. Sur mes tables de nuit traînent depuis quelques mois deux pavés du même genre et de gabarit comparable, les *Mémoires* de Raymond Aron (780 pages) et ceux de Jean-François Revel (650 pages). Un point cependant les distingue nettement : Aron est doté d'un index, qui favorise l'exploration, et dont Revel est dépourvu. C'est le genre de gros détail qui fait toute une différence. Un index ne change rien à l'attrait d'un texte, mais il fait qu'on y entre ou qu'on y revient plus volontiers.

Jeudi 12 avril 2007. Un de mes souvenirs les plus décourageants est celui d'une petite question que m'avait posée, voilà une vingtaine d'années, un copain africain, plus précisément tchadien, Haroun. Il me confia un beau jour que quelqu'un, je ne sais plus si c'était dans une administration ou dans un commerce, l'avait appelé «patron» et, ne sachant s'il devait considérer cela comme de la familiarité, de la connivence ou du mépris, il me demandait mon avis. J'étais bien en peine de lui répondre. Ma foi, lui dis-je, tout dépend du ton sur lequel on te parlait. Sous son apparence insignifiante, cette anecdote m'avait ouvert une perspective à laquelle je n'avais jamais songé, à savoir le point de vue des étrangers sur notre vie de tous les jours, les interrogations particulières, voire les inquiétudes, qui pouvaient être les leurs. Souvent depuis lors, quand j'ai moi-même été victime de la malveillance ou de la muflerie de tel ou tel fonctionnaire ou boutiquier, je me suis dit que mon amertume serait plus vive encore, si par exemple j'étais un homme de couleur, ou membre de quelque «minorité visible», et donc fondé à suspecter que c'était cette «raison», qui me valait ce mauvais traitement. Car il est certain que dans ce genre de cas fâcheux ou ambigus, la situation de «minoritaire» est propice à des soupçons, qui dans la situation de «majoritaire» n'ont pas lieu d'être. Or ces soupçons peuvent être justifiés, comme ils peuvent ne l'être pas du tout. J'ai repensé à ce problème quelquefois, ces derniers mois, en apprenant que des clubs humanistes commanditaient des sondages d'opinion auprès de membres de «minorités», que l'on interrogeait sur leur «sentiment d'exclusion», qui me semble être une donnée bien fumeuse.

Lundi 16 avril 2007. Transe profonde. «Migration culturelle, porte des outre-mers, négritude, hangar Ouzbékistan, lectures en arabe, performance calligraphique, musique traditionnelle persane, maître du zarb, puissance ibérique, tribu de guerriers indiens, découverte de l'Afrique, township du Cap, récital poétique au Caire, photographes voyageurs, grand voyage au Maroc, découverte du monde maya, routes du Salvador, musiques du Cap-Vert» et encore d'autres entourloupettes et persaneries. D'où crois-tu donc, bénin lecteur, que j'égrène ce pittoresque chapelet? Du catalogue d'une exposition coloniale, ou d'une agence de voyage? Mais non, tu n'y es pas. C'est simplement le «Programme Adultes & Enfants» de la Bibliothèque municipale, qu'une grande ville de province me fait tenir tous les deux mois, bien que je n'y foute jamais les pieds. Et c'est tout en couleurs, elle a les moyens.

Mardi 17 avril 2007. Voilà quelque temps, tombant sur cette photo dans le blog de Josiane et Lucien (*A noir E blanc*, le 12 XII dernier) j'ai d'abord pensé tiens, il y en a qui mettent comme moi une rangée de seaux au pied du mur pour récupérer l'eau qui coule du toit. Puis j'ai réalisé que c'était bel et bien une vue de chez moi. Et je me suis dit comme le monde change vite, même dans mon jardin. C'était il y a moins de trois ans, et déjà... Le mur lépreux que l'on voit a changé de mine, c'est un de ceux que j'ai fait restaurer cet hiver. Auparavant j'avais ôté le tapis de tessons de tuiles et les barres de ciment qui le bordent, je les ai installés ailleurs. La touffe de feuilles que l'on voit à gauche appartenait au figuier que j'ai fait arracher par Bruno l'an dernier. Quant aux seaux, les deux du milieu sont maintenant fissurés, ils ne tiennent plus l'eau, je m'en sers pour transporter des cailloux, ou des coquilles d'huîtres.

Mercredi 18 avril 2007. L'autre jour ma mère m'a remis un paquet de lettres, pas très épais, mais qui contenait peut-être l'ensemble de celles que je lui ai écrites au cours de ma vie, dans ma jeunesse notamment, car depuis longtemps la quasi totalité de nos communications à distance passe par le téléphone. La médiocrité générale de ces lettres laconiques et ternes, parfois pleurnichardes ou ricanantes, sans vraiment m'étonner, m'a assez déçu pour me décider à les mettre au feu, à une ou deux exceptions près sur lesquelles je veux encore statuer. Dans quatre d'entre elles, cependant, j'ai recopié auparavant de courts passages dans lesquels je donnais des nouvelles de mon fils nouveau-né (né à la mi-juillet 87), faisant état de ses progrès dans l'acquisition du langage. J'avais relevé à certains signes qu'il comprenait ce qu'on lui disait, avant d'être à son tour capable de parler. Je reproduis ici ces quelques notes :

Le 15 juin 1988, «Maintenant il reconnaît une phrase : si on lui dit 'Tu as enlevé tes chaussettes', il regarde ses pieds.»

Le 13 septembre, «Samuel a deux prémolaires qui ont poussé. Maintenant on lui dit : 'Où est ta bouche?' Et il tape sur ses lèvres avec son petit doigt.»

Le mercredi 5 octobre, «Je lui ai acheté deux livres avec des animaux de la ferme. Il est surtout fasciné par le cochon. Il dit TO pour 'coq', PO pour 'pomme', et LO pour 'l'autre', ou pour 'encore'. Ce matin, j'ai mangé un pain aux raisins avec lui. Chaque fois qu'il avait fini une bouchée, il me criait LO, LO. C'est pas l'appétit qui lui manque, toujours.»

En janvier 1989, «Le petit Samuel dit quelques nouveaux mots : photo, lali (= escalier), lalié (= tablier), etc.»

Si j'avais su quelles déceptions me réserverait, des années plus tard, le cours des choses, aurais-je seulement noté ces observations, ou d'une autre façon?

Jeudi 19 avril 2007. Dans un vieux numéro du magazine espagnol *El País semanal* (n° 1499, du dimanche 19 juin 2005) (eh oui, juin 2005 est déjà une vieille date), je tombe sur l'article d'un certain César Antonio Molina, au sujet des derniers jours de Stefan Zweig. Ce n'est pas que le sujet me passionne, mais je m'y arrête. Je ne connais guère cet écrivain, dont les œuvres ont donné lieu, paraît-il, à une soixantaine d'adaptations cinématographiques, mais dont je n'ai moi-même ouvert qu'un livre, autant que je m'en souviens. C'était son célèbre essai sur Le Brésil, terre d'avenir, dans la traduction espagnole, je crois, et l'ouvrage m'avait rapidement tombé des mains. Non sans que j'aie eu le temps d'y remarquer la juste métaphore, selon laquelle «ce pays a la forme d'une harpe», belle image que j'avais déjà lue, cependant, sous la plume de Gandavo, dans un

texte écrit quatre siècles auparavant, et d'où elle semblait en quelque sorte happée. Ou plagiée, si vous voulez. Mais je savais vaguement que Zweig, juif autrichien fuyant le nazisme, s'était réfugié au Brésil, raison pour laquelle il écrivait sur ce pays, qu'il semble avoir sincèrement aimé, et où il s'est mystérieusement mais très méthodiquement donné la mort, pendant la deuxième Guerre mondiale. Le journaliste raconte qu'il s'est rendu sur les lieux du drame, non loin de Rio, dans la ville impériale de Petrópolis, à laquelle son genre vieille Europe valait la sympathie de Stefan. Il n'y a plus grand chose à voir, semble-t-il, hormis la disposition de la maison, car un seul objet de l'époque, une lampe en fer forgé, reste encore sur place. Par contre l'article donne des détails, macabres mais intéressants, sur le suicide de l'écrivain, qui s'est donné la mort au moyen de barbituriques, le 23 février 1942, en compagnie de sa seconde femme, Lotte, beaucoup plus jeune que lui d'après ce que je vois sur les photos, mais paraît-il tuberculeuse. Ce sont les domestiques qui les ont trouvés le lendemain matin, couchés l'un contre l'autre, les mains jointes, la tête de la dame appuyée sur l'épaule du mari, les corbeilles de la maison remplies de papiers déchirés. Zweig avait envoyé plusieurs lettres d'adieu à des amis et laissait une déclaration publique en allemand, ainsi qu'un mot d'excuse à l'adresse de la propriétaire de la maison et une somme d'argent pour la dédommager. On peut discuter indéfiniment la question de savoir dans quelle mesure il fut en quelque sorte une victime indirecte du nazisme, ou au moins de la guerre. C'est le point de vue largement soutenu par l'auteur de l'article, et on peut se dire qu'en effet la situation d'un homme, arraché à une culture germanophone qu'il aimait et qu'il n'avait guère l'espoir de retrouver un jour, et réfugié dans un pays certes agréable et accueillant, mais dont il était incertain que le gouvernement simili-fasciste ne finisse par rallier les forces de l'Axe, cette situation pouvait être désespérante. On a tout de même du mal à croire qu'elle ait suffi à pousser quelqu'un au suicide, si l'on songe que ce ne fut pas le cas de milliers d'autres exilés de l'époque, juifs ou non, et si l'on considère en outre que celui-ci n'était pas dans la pire condition, puisque les livres qu'il écrivait dans le pays d'accueil se vendaient à des tirages inégalés par les meilleurs écrivains du cru. Sans doute la mélancolie de Zweig s'explique-t-elle plus sérieusement par d'autres éléments biographiques, comme le fait, dont il se plaint, qu'il subissait les premières atteintes de l'âge, arrivant à la soixantaine, et plus encore l'humeur noire dont il était depuis longtemps affligé, s'il est vrai que le suicide avait été le thème de plusieurs de ses romans, et qu'une des causes de la rupture avec sa première épouse est qu'il lui avait à elle aussi proposé un suicide à deux (j'imagine en effet que ça avait dû mettre la super ambiance au logis). Un point de l'article m'a plongé dans la perplexité. C'est le moment où, pour expliquer le fait que Zweig était anti-sioniste, car anti-nationaliste, et au contraire européiste et universaliste, le journaliste produit sans broncher cette citation du maître : «Si tous les juifs étaient rassemblés dans un même pays, ils perdraient leur supériorité comme artistes et penseurs.» Un tel échantillon d'humanisme entraîne à la rêverie, et l'on aimerait savoir s'il était accompagné d'autres développements du même tonneau, mais hélas il n'est pas référencé.

Mardi 24 avril 2007. Parcourant une biographie, je retombe sur la formule habituelle, selon laquelle les jeunes écoliers apprennent «à lire, à écrire et à compter». L'expression semble aller de soi mais n'est pas exempte de certaine bizarrerie, à vrai dire. Car s'il est évident que la troisième activité se distingue des deux premières (encore que le calcul ne soit qu'une sorte d'écriture), on voit mal ce qui différencie la capacité de lire et celle d'écrire, si ce n'est que lecture et écriture sont les modes passif et actif d'une même pratique. Leur apprentissage est d'ailleurs simultané. Or il n'y aurait pas moins lieu de distinguer les pratiques active et passive du calcul (selon que l'on se contente de prendre connaissance de données quantitatives ou que l'on en produit), pratiques englobées dans le seul verbe «compter».

La distinction entre lecture et écriture me paraît plus pertinente quant à la connaissance des langues étrangères, que l'on peut parfois déchiffrer, sans être capable de s'exprimer par elles. On pourrait mentionner dans un CV que l'on sait lire telle langue, même si on ne saurait l'écrire. Mais si on sait l'écrire, il va de soi qu'on sait aussi la lire, il serait inutile de le préciser.

Vendredi 27 avril 2007. Mon père avait les doigts d'or mais il est mort en laissant deux trois maquettes de bateau qu'il n'a jamais terminées. Un yacht, un bateau de guerre, je ne sais plus, tout très bien fait comme il savait, les petits bouts de bois taillés un par un, bien ajustés. Les bateaux étaient presque finis, c'étaient déjà de beaux objets à contempler. Depuis des années qu'il les avait laissés tomber, j'avais senti plus d'une fois l'envie de les voir enfin achevés. Lui aussi le voulait me semble-t-il mais je me demande maintenant si c'est bien sûr. S'était-il exprimé sur ce point? N'aurait-il pas eu largement le temps, s'il l'avait souhaité vraiment? Toujours est-il qu'après sa mort, pendant longtemps la pensée des bateaux imparfaits m'a meurtri. Il faut surtout, me disais-je, que je me débrouille, n'importe comment, mais de sorte à ne pas laisser ainsi d'ouvrage en suspens au moment du trépas. Or quand de temps en temps je faisais le bilan de la situation, moi qui ne suis guère manuel, mais tout de même industriel à ma façon, ce n'étaient pas deux trois bateaux, que je me voyais sur les bras, mais une véritable flotte. Que de chantiers, que d'ébauches, que de fers au feu, de lièvres courus à la fois, et ça ne s'est pas arrangé, ou à peine. Et quelle angoisse, que d'avoir affaire à tout cela, sans pouvoir y être indifférent. J'y repensais l'autre jour en lisant ces lignes écrites en février 1942 par Sérgio Milliet dans son *Diário crítico* (je traduis) : «Revenons-en à la mort. Qui n'a pas, à tout instant de sa vie, un travail à terminer? Qui n'a pas un projet en cours, au moins à l'étude? Une existence est comme un horizon, elle n'a pas de fin atteignable, cet horizon recule devant nous, il reste toujours aussi lointain, hors d'atteinte...» A ce que je comprends, Milliet s'en désole mais s'y résigne. De cette idée qu'on n'en a jamais fini, et que par conséquent on est toujours appelé à disparaître trop tôt, puisque fatalement à un moment où on aurait encore quelque chose à faire, je rapproche la mise en garde inquiétante, lue je ne sais plus où dans les *Ecritures*, je cite en substance, «Souviens-toi que faire des livres est un travail infini.» Tout cela n'est pas très apaisant. Mais je continue de reluquer la possibilité de parvenir à me détacher, à ne plus rien poursuivre. Qui sait si je n'y arriverai pas, me dis-je parfois. C'est une manière d'être optimiste.

Lundi 7 mai 2007. Peut-être que le slogan de Nicolas («Ensemble tout devient possible») n'avait pas grand sens, mais à coup sûr celui de Pimprenelle («La France présidente») n'en avait aucun. Le résultat n'est donc pas très étonnant. Ce deuxième tour ne m'inspirait rien, je me suis abstenu de voter. Je ne comptais même pas remonter à La Croix ce week-end, seul m'y a ramené le besoin de récupérer un truc important que j'avais oublié la dernière fois. J'en ai profité pour faire quelques achats nécessaires (une longue planche de pin du Jura pour faire une étagère, un grand rosier Crimson Glory, et deux nouveaux poissons «rouges», en fait un jaune et un gris) et pour mettre le nez dans des livres sud-américains. Un poète péruvien, César Vallejo (1892-1938) a pu donner de beaux vers mais il était sérieusement stupéfié par le communisme, si j'en juge d'après l'épouvantable recueil de ses essais sur *El arte y la revolución*. Le poète chilien Nicanor Parra, né en 1914, de gauche sans doute lui aussi mais non dogmatique, et même volontiers ironique, m'a paru plus aimable. Son bon mot selon lequel «La gauche et la droite unies / Jamais ne seront vaincues» m'a fait sourire, surtout en ce dimanche électoral. J'ai l'impression qu'on ne trouve à peu près rien de lui en version française, je vais traduire quelques uns de ses poèmes dans mes *Lettres*, cette semaine.

Jeudi 10 mai 2007. Je crois me souvenir que si j'ai possédé, dans ma jeunesse, les *Flores sem fruto*, du romantique Almeida Garrett, c'est parce que cette oeuvre avait figuré au programme d'une de mes années d'études, et que j'avais demandé à une condisciple, qui partait en vacances au Portugal, de m'en rapporter un exemplaire. Celui qu'elle me procura ne servit pas à grand chose, car il me semble que finalement nous n'étudiâmes pas ces poèmes, mais il ne manquait pas d'allure, et pour tout dire j'avais du mal à croire, bien qu'elle n'eût aucune raison de me mentir, qu'elle l'avait obtenu chez un bouquiniste pour aussi peu cher qu'elle me le revendit, c'est-à-dire trois fois rien. C'était une édition imprimée sur du papier médiocre, mais déjà centenaire, datant de 1874, et couverte d'une jolie demi-reliure de cuir bleu en parfait état, avec au dos le titre en lettres d'or. Il y avait aussi, collé à l'intérieur de la couverture, un bel ex-libris imprimé, «*dos livros de João de Castro Osório*», orné d'une étoile à cinq branches et portant une devise

énigmatique, «*Viver para não morrer, Morrer para mais viver*» (Vivre pour ne pas mourir, Mourir pour vivre encore). En outre la page de garde portait aussi trois ex-libris manuscrits, de simples noms de personne, tracés en oblique, les deux d'aspect plus ancien à l'encre violette, le troisième à l'encre bleue. L'une des inscriptions violettes était au nom d'un certain Paulino de Oliveira. Dans les deux autres, je ne pouvais déchiffrer le prénom, mais je lisais distinctement «*de Castro Osório*», et je supposais que l'une de ces personnes était le João de l'étiquette imprimée (dont j'appris plus tard que c'était un historien de la littérature mort en 1970). En tout cas ces inscriptions attestaient de ce que le volume avait passé entre plusieurs mains avant de parvenir entre les miennes. Malgré ces particularités pittoresques, je ne me sentais pas très attaché à ce livre, qui fit partie de ceux que je remis dans une ou deux caisses, quelques années plus tard, au professeur A***, pour qu'il en fasse profiter la bibliothèque. Il fit aussi partie de ceux que cet homme, pour des raisons X, préféra conserver par devers lui, comme je devais le constater vingt ans plus tard, c'est-à-dire à l'automne dernier, quand je crus bien reconnaître l'ouvrage dans la bibliothèque du défunt professeur, où je venais faire des prélèvements au bénéfice de l'université. Ce livre était hier de nouveau dans mes mains. En le feuilletant j'ai découvert, au bas d'une des dernières pages, la marque du tampon dont je me servais dans les années 80, avec l'adresse de la boîte postale que je louais alors, ce qui m'a confirmé qu'il s'agissait bien de «mon» ancien exemplaire. Cette fois-ci je l'ai estampillé, traité, officiellement inscrit dans les collections de la république. On verra bien ce qu'elle en fait de mieux.

Mardi 15 mai 2007. La Russie, pays malin...

Mercredi 16 mai 2007. L'habit ne fait pas le moine, dit-on. Je le crois volontiers, il faut se méfier des apparences. Mais une vraie tête de con trompe rarement. De même, une tête de brute.

Lundi 21 mai 2007. Travailler, ne serait-ce que pour oublier qu'il est inutile de travailler. Enfin, je me comprends.

Mercredi 23 mai 2007. Pour répondre à un questionnaire littéraire que me transmet l'ami Talmont :

Les quatre livres de mon enfance (ou disons quatre de ceux qui m'ont laissé un souvenir persistant) :

- un *Jim la Jungle* en bd, auteur inconnu, d'une collection que je ne revois jamais dans les brocantes.
- des livres carrés de chez Walt Disney, avec des photos d'animaux prises dans les déserts et sur les banquises.
- les Bob Morane, en bd d'abord, puis en romans.
- l'*Encyclopédie du monde animal*, de Maurice Burton, chez Marabout.

Les quatre écrivains que je lirai et relirai encore : Céline, Caraco, Davila, Ciry.

Les quatre auteurs que je ne lirai probablement plus jamais : Sade, Sartre, Marx, Barthes.

Les quatre premiers livres de ma liste à lire (il est toujours aventureux d'affirmer qu'on va prochainement lire ceci ou cela, mais disons que je compte parmi mes projets plus ou moins prochains) :

- le *Que Sais-Je ?* sur *Les invasions barbares*.
- un recueil d'extraits de Montaigne en français lisible.
- l'essai de Renaud Camus sur Le communisme du XXI^e siècle.
- les aphorismes du marquis de Maricá.

Les quatre livres que j'emporterais sur une île déserte : je ne sais pas, ça dépendra de mon humeur, peut-être tout simplement les trucs qui traînent sur ma table de nuit.

Les derniers mots d'un de mes livres préférés : là je suis pris au dépourvu, n'ayant pas ma bibli à portée.

Lundi 28 mai 2007. Regardé *Le banni* (*The outlaw*, 1943) de Howard Hughes, dvd à deux balles acheté chez Atac. Cela raconte les rivalités amoureuses entre Pat Garrett, Billy the Kid et Doc Holliday, vus comme un ménage à trois gay, avec intrusions sporadiques d'une jolie brune que tout le monde prend ostensiblement

pour une conne. Aucun suspense, aucune vraisemblance, pas grand intérêt. C'est assez décevant pour qui veut voir un western, mais ça peut amuser au second degré. En plus Doc Holliday a un peu la tête du mec qui s'occupe de la déchette dans mon canton, je le voyais bien, en train de faire du plat à Billy, avec le petit doigt sur la détente...

Mardi 29 mai 2007. En écoutant la radio, l'autre jour, j'ai eu l'occasion de réentendre la chanson *Douce France*, dans la version criarde qu'en avait donné, dans les années 80 je crois, le groupe Carte de Séjour. J'ai toujours estimé qu'il fallait vraiment de la bonne volonté pour trouver le moindre charme à cette interprétation désagréable, toute en braillements. Je ne sais ce que Trenet en avait pensé, mais franchement il n'y avait pas de quoi se sentir flatté par une reprise aussi exécrationnelle.

Jeudi 31 mai 2007. Bien que je ne puisse être aussi sensible aux aventures de Tintin que ceux qui les ont lues dans leur enfance, dont je ne suis pas, et bien que je ne lise plus guère de bandes dessinées depuis longtemps, je me suis laissé tenter, l'autre jour chez Georges, par la friandise d'une nouvelle édition des albums du héros jeune et belge, en demi-format irrésistible (et bon marché). J'en ai acheté deux.

Au *pays des soviets* m'a beaucoup déçu. Malgré quelques belles paraboles anti-communistes (la visite de la fausse usine, l'élection forcée, la distribution de pain), cette longue histoire (près de 140 planches) est très médiocre, la pauvreté du dessin le disputant généralement à l'ineptie de la narration.

En revanche *L'affaire Tournesol* m'a beaucoup plu. C'est drôle, c'est joli, c'est bien fait. Puisque c'est mon métier, que d'examiner l'identité des livres, je me suis amusé à vérifier, comme les experts ont dû le faire déjà cent fois, que celui qui est mentionné page 23 (*German research in World War II*, par Leslie E Simon) existe bel et bien (paru en 1947 à New York et à Londres). J'ai remarqué, parmi les invectives que lance volontiers le capitaine Haddock, celles de «Autodidactes !» et de «Polygraphes !», qui m'amuse d'autant plus qu'elles ne me seraient jamais venues à l'esprit, ayant plutôt de la sympathie pour les autodidactes et les polygraphes, mais le capitaine a un tel charisme qu'on est prêt à tout lui passer.

Lundi 4 juin 2007. Plus les hommes seront nombreux, plus ils se boufferont l'air, moins ils pourront se piffer. Ça me paraît inévitable.

Mardi 5 juin 2007. Chaque fois que je vois ou que j'entends citer un «proverbe chinois», je me demande quelle certitude on a que cela vienne réellement de Chine.

Mercredi 6 juin 2007. Mes résidences (1/2).

A ma naissance, en 1956, mes parents étaient hébergés, avec ma sœur (née dix ans avant moi du défunt premier mari de ma mère), au 12 rue de l'Echelle, à Saint-Jean d'Angély. J'y ai vécu mes quatre premières années, mon frère s'étant ajouté à notre compagnie en 1959. Ce logement était situé à l'arrière de la teinturerie tenue par les beaux-parents de ma mère au 13, dans la rue parallèle des Jacobins.

L'été 1960, nous avons émigré à Brest, où mon père avait trouvé du travail, et où nous avons d'abord demeuré quelques mois 1 rue Mermoz, dans le quartier de Recouvrance. Je n'en ai pratiquement aucun souvenir, sinon que les chiottes puaien au fond de la cour.

Puis nous avons déménagé au 77 rue Jean Macé, dans le centre ville. Au troisième étage, nous partagions avec d'autres gens un appartement aux pièces distribuées de part et d'autre d'un couloir central. A gauche, en partant de l'entrée, la chambre de ma sœur, puis celle de mes parents, où dormaient aussi mon frère et moi, enfin celle d'un vieux monsieur. A droite, en revenant, une chambre où vivaient deux jeunes hommes, les toilettes communes, et notre cuisine. Je n'ai pas souvenir d'avoir souffert de cette promiscuité.

L'été de 1963, mon père ayant encore changé de travail, nous sommes descendus en Dordogne, et en premier à Lalinde, dans une villa située au bord de la route de Bergerac, aujourd'hui nommée avenue Paul Langevin, sur le côté sud. C'était une des maisons qui portent actuellement les numéros 61 à 75, ni ma mère

ni moi ne savons la reconnaître à présent. Nous occupions l'étage, tandis que deux autres familles se partageaient le rez-de-chaussée. Derrière la maison, le terrain aboutissait au bord de la Dordogne, j'aimais bien traîner là.

Vers février 1964, nous sommes allés nous installer à Bergerac. D'abord provisoirement 25 rue Camille Jullian, au nord de la ville, dans une agréable petite villa dotée d'un jardin et située tout près de la campagne, mais je n'ai pas eu le temps de m'y faire beaucoup de souvenirs.

A la mi-mai, nous nous sommes établis définitivement dans un appartement des HLM de la rue Jacques Le Lorrain. C'est ainsi que pendant la seule année scolaire 1963-64, soit celle de mon CE2, j'ai fréquenté successivement trois écoles, une à Lalinde et deux à Bergerac. Dans ce logement où mon père est mort en 1981, et où ma mère vit encore au moment où j'écris ces notes, je suis resté jusqu'à l'année d'après mon bac.

Cette année 1974-1975, tout en continuant d'habiter chez mes parents, j'ai commencé de résider temporairement ailleurs. A l'automne, j'ai eu pendant quelques semaines une chambre en cité universitaire sur le campus de Pessac, au village 3. Ma fenêtre, en étage, donnait sur l'esplanade des Antilles. Je m'ennuyais terriblement et j'ai bientôt abandonné les études de psychologie, puis de lettres, dans lesquelles je m'étais imprudemment engagé.

Pendant une bonne partie du premier semestre de 1975, ayant été nommé surveillant au collège de Saint-Astier, j'y ai dormi deux ou trois nuits par semaine à l'hôtel de France.

Lundi 11 juin 2007. Mes résidences (2/2).

L'année scolaire 1975-1976, pendant laquelle j'étais élève-maître à Mérignac, j'ai commencé de vivre à Bordeaux, au 15 cours de l'Argonne, près de la place de la Victoire. Je cohabitais avec Alain, Florence et Florence dans un appartement du quatrième étage, où j'avais une petite chambre.

L'année 1976-1977, ayant abandonné l'EN pour les langues, j'ai partagé avec Martine, Lionel et Nadia un appartement de la résidence Lyotard, en retrait du boulevard Albert Ier, tout près de Bègles.

L'année 1977-1978, j'ai repris avec Martine le petit logement que quittait José, au 4 rue Charles Marionneau. J'aimais bien son accès par la cour, à l'arrière, qui donnait au 12 rue Ségalier.

L'année suivante, ou peut-être seulement quelques mois de l'année suivante, nous avons habité sous les toits du numéro 17, dans la même rue.

Au printemps de 1979, je suis parti m'installer avec Sonia dans son studio de la rue Georges Bonnac, au n° 69 je crois, en face de la grande poste.

L'été de la même année, nous avons repris le F3 que laissait Lydia, au troisième étage du 30 rue de la Vieille Tour, tout près de la place Gambetta. Nos fenêtres donnaient sur la Porte Dijeaux.

Vers juin-juillet de 1984, suite à des troubles conjugaux, je me suis réfugié avec Claudine pendant un ou deux mois rue du Hâ, au n° 4 me semble-t-il, dans l'appartement de Momoche, qui était alors à l'hôpital avec les chevilles cassées.

Pendant l'été je suis parti vivre un mois et demi au Brésil, où c'était l'hiver. Mon principal séjour a été une chambre de bonne chez Dona Constancia (ou Constança, voilà que j'hésite) B. Borges, soit l'appartement n° 601 du 164 rue Siqueira Campos, à Rio.

A mon retour j'ai repris seul l'appartement rue de la Vieille Tour, d'où Sonia était partie.

Vers l'automne 1985 j'ai quitté la Vieille Tour pour rejoindre Sonia au 64 rue Saint-Rémi. C'était assez calme, ça donnait sur l'arrière. Mon fils y est né, en juillet 1987.

A la fin de 1987 nous avons obtenu un logement de fonction dans l'école de la rue du Mulet. Je n'y étais pas mal, une petite pièce me servait de bureau. J'ai appris depuis que Robert Escarpit avait habité les mêmes lieux, longtemps avant.

En juillet 1992, quand Sonia m'a foutu dehors, j'ai d'abord habité un petit studio sous les toits, au 43 rue des Augustins. Il ne manquait pas de charme, mais le raffut nocturne des étudiants de la place le rendait invivable.

Par chance, à la rentrée, Patrick m'a trouvé un appartement plus grand, plus calme, et à peine plus cher au 252 rue Sainte-Catherine, où je devais rester quelque huit ans. C'était bien, j'avais une cheminée.

En mai 1999 je suis devenu propriétaire d'une maison de campagne, à La Croix, où j'ai dès lors séjourné en alternance, quand les congés me le permettaient.

Fin 2000, j'ai fini par quitter Bordeaux pour Talence, afin de me rapprocher du campus. J'y ai d'abord loué une sorte de case, au 10 rue Saint-Joseph, jusqu'à l'été 2004. Et depuis lors, j'ai déjà changé deux fois d'adresse.

Mercredi 13 juin 2007. Le grand intérêt des Folio à 2 €, c'est leur petit prix. Mais après tout il est à proportion de la faible épaisseur, 100 pages et quelques, et on est un peu déçu que ce ne soient que des extraits, en quelque sorte des échantillons, de textes publiés par ailleurs in extenso, y compris dans d'autres collections de poche du même éditeur. Malgré quoi certains jours il ne faut pas grand chose pour me tenter et j'ai rapporté chez moi trois de ces plaquettes, aux jolies couvertures.

Ebauches de vertige, de Cioran, m'a beaucoup plu. Jusqu'à présent la réputation de ce misanthrope acariâtre ne me l'avait rendu que vaguement sympathique et ses livres m'étaient tombés des mains les rares fois où j'avais eu l'occasion d'en ouvrir. Là encore je me suis senti agacé par sa manie de mettre à tout bout de champ un mot en italique pour s'assurer qu'on prenne bien garde à son sens, éventuellement double. Mais dans l'ensemble je me suis laissé convaincre par la qualité de cette collection d'aphorismes intelligents, au cynisme désabusé.

Une de ses pensées m'intrigue sans me persuader (page 114) : «Est sûrement mauvais l'auteur qui prétend écrire pour la postérité. On ne doit pas savoir pour qui on écrit.» Cette phrase me paraît acceptable comme une mise en garde contre la naïveté d'un écrivain qui prétendrait avoir la certitude d'être lu plus tard. Mais en même temps le raisonnement est un peu bancal. Il me semble qu'un écrivain, comme tout autre artiste, recherche l'excellence durable (le durable étant preuve de l'excellence), et souhaite donc naturellement intéresser la postérité la plus longue. Par ailleurs je ne vois pas comment on pourrait «savoir» qui sera la postérité, s'il y en a.

Page 34, cette considération sévère : «C'est commettre une effraction qu'envoyer un livre à quelqu'un, c'est un viol de domicile. C'est empiéter sur sa solitude, sur ce qu'il a de plus sacré, c'est l'obliger à se désister de lui-même pour penser à vos pensées.» Cela me rappelle, et éclaire peut-être, l'anecdote racontée par je ne sais plus qui, des livres de Caraco dédicacés à Cioran, et trouvés intacts chez le bouquiniste, non lus, les pages non coupées.

Lire aux cabinets, de Henry Miller, m'accrochait par son titre, et finalement je l'ai feuilleté sans avoir envie de le lire. La phrase qui m'a le plus frappé n'est pas de l'auteur, c'est cette déclaration bizarre, dans la notice biographique en introduction : «En 1917 paraît son premier livre *Clipped wings*, resté inédit.» Qu'est-ce à dire ?

J'ai lu il y a longtemps, avec joie me semble-t-il, le *Journal d'un génie*, de Salvador Dali, mais j'avais tout oublié des extraits reproduits dans *Les moustaches-radar* (1955-1960). Le punch extraordinaire de Dali captive, son humour me fait tantôt éclater de rire, tantôt me saoule, quand il en fait trop. J'ai été frappé de lire, pages 65-67, des souvenirs de ses rencontres avec Stefan Zweig, qui avait été son intermédiaire auprès de Freud. Zweig voulait absolument convaincre Dali de partir avec lui au Brésil. Dali, dont le vocabulaire est d'habitude varié jusqu'à l'inattendu, emploie deux fois le même mot à trois lignes d'intervalle pour évoquer son «horreur des tropiques» et son «horreur de l'exotisme», invoquées pour refuser. «Alors, il me parla de la dimension des papillons brésiliens, mais moi je grinçais des dents : les papillons sont toujours et partout trop grands.»

Lundi 18 juin 2007. L'autre jour, comme exceptionnellement je m'étais aventuré quelques heures dans Bordeaux à la recherche du souvenir de mes anciennes adresses, je me suis arrêté à l'étalage d'un bouquiniste, cours Victor Hugo. J'y ai acheté un vieux mensuel de droite intitulé *Item, Revue d'opinion libre*, dont je n'avais jamais entendu parler, et qui me ramenait il est vrai à l'époque lointaine où j'habitais rue Charles Marionneau et où la pensée de droite m'était aussi familière que la planète Mars. C'était le numéro de juin 1978, consacré aux réponses de dix personnalités (dont Alain de Benoist, Louis Pauwels,

Dominique Jamet, etc) à des questionnaires sur divers domaines culturels. En la parcourant, j'ai remarqué entre autres :

- la méchante saillie de Jean Dutourd, qui répondrait peut-être aujourd'hui encore, si on lui demandait quels sont les journalistes qu'il apprécie le moins : «Les imbéciles épais du *Canard enchaîné*, les nigauds perfides du *Nouvel Obs*.»
- qu'en ce temps-là Michel Ciry pouvait encore figurer «Parmi ces vingt peintres actuels...»

- cette réponse, que plus d'un donnerait encore à la question «Sur le terrain politique actuel, l'extrême-droite est à votre avis :

() vigoureuse et pleine d'avenir

(x) sympathique et impuissante

() nulle et dangereuse.»

- combien la vie en France, sous certains aspects, a si peu changé en presque trente ans, que sur une liste de huit présentateurs de journaux télévisés, cinq sont encore aujourd'hui bien présents, sinon dans la corporation, du moins dans la vie publique (Poivre d'Arvor, Cavada, Baudis, Elkabach, Gildas).

Samedi 23 juin 2007. J'ai fini depuis quelques jours mon année de travail, mais des affaires m'ont retenu en ville et ça m'a donné l'occasion de me rendre, samedi dernier, au repas annuel de quartier. Je n'avais encore jamais participé à cette festivité, dont c'était la quatrième édition, dans un «quartier» limité à deux rues près du cimetière, celle où j'habite à présent et celle où j'habitais l'an dernier. A priori je me méfie de ce genre de nouvelle mode, qui m'a l'air de servir surtout à essayer de persuader le bon peuple de la chance qu'il a, d'avoir plein de voisins étrangers, avec des cultures différentes qui épatent. Sur ce plan-là pas de bol, la mixité raciale était égale à zéro, et question cuisine et rafraîchissements, la diversité n'allait que de la Charente aux Pyrénées, ou à peu près. Ah, j'ai peut-être vu passer une bouteille de vin d'Alsace, quand j'y repense. Mais on a tenu le coup, c'était quand même vivable. C'était même très calme. Côté son, aucun tam-tam, aucun haut-parleur, juste sur la fin une guitare et un accordéon, ça faisait déjà bien assez de bruit comme ça. Au total une soirée à peu près inutile mais pas désagréable, j'ai bien mangé, bien bu, bien discuté, sans m'engueuler avec personne, et on n'a même pas pris l'averse, comme ça menaçait par moments.

Mercredi 27 juin 2007. J'ai feuilleté le *Que Sais-Je ?* n° 556, sur *Les invasions barbares*, et je ne le lirai pas. D'après les indications liminaires, l'ouvrage a fait une sacrée carrière : première édition en 1953, dixième en 2003. Une telle robustesse pourrait inspirer confiance. Mais quand un livre sur l'histoire du Moyen Age trouve le moyen, dès la première page, de m'expliquer que les nazis étaient vilains, j'ai tout de suite l'impression qu'on me prend pour un con, et je vais voir ailleurs.

Jeudi 28 juin 2007. Un beau jour de cet hiver, au moment où je m'y attendais le moins, un éditeur de Paris m'a soudain fait savoir qu'il voulait publier la thèse que j'ai soutenue il y a sept ans. Ma foi, pourquoi pas, me suis-je dit, et j'ai accepté. Je me suis engagé à en livrer pour fin juin une version remaniée, corrigée, en somme «définitive». Voilà pourquoi, ces dernières semaines, j'ai passé une bonne partie de mon temps à revisiter l'ouvrage. Chemin faisant, je me suis fait quelques remarques marginales.

Quelle coïncidence, que le même prénom peu usité des préfaciers espagnol et français de la Relation du voyage de Magellan par Pigafetta. Chez nous Léonce Peillard, au Club des Libraires de France en 1956, réédition chez Tallandier en 1993. Chez nos voisins Leoncio Cabrero, aux éditions Historia 16 en 1988. Je n'aurais que ça à faire, que j'irais vérifier s'il n'y a pas de supercherie là derrière.

Il y en a plus sûrement une, à propos de la *Warhaftige Historia* de Hans Staden, le gaillard qui s'était échappé de chez les sauvages «nus, féroces et anthropophages», après neuf mois de captivité. Son histoire extraordinaire, et sans doute véridique, a fait l'objet, au fil du temps, d'une centaine de rééditions et de traductions (en latin, en néerlandais, en français, en anglais, en portugais, en espagnol, en italien et même en japonais). Dans la bibliographie qu'il en a dressée en 1964, Karl Fouquet signale qu'un certain Friedrich Ratzel aurait mentionné, dans un article de 1893, une première version française de ce livre, parue à Cherbourg en 1559, deux ans à peine après

l'édition originale allemande. Mais j'ai eu beau chercher, aucun catalogue ne m'a jamais confirmé l'existence de ce document précoce. En octobre 2000, quelques mois après la soutenance, j'ai même écrit, par curiosité, à la conservatrice de la bibliothèque municipale de ladite ville, qui m'a confirmé que nul imprimeur, ni éditeur, n'avait officié dans Cherbourg avant 1788. Aucune traduction française de Staden n'a donc été publiée avant les deux qui ont paru au XIXe siècle : celle, médiocre et abrégée, de Ferdinand Denis en 1822, et celle, meilleure et complète, de Henri Ternaux-Compans en 1836 (disponible de nos jours chez Métailié). Or je m'avise maintenant que Ternaux, mort en 1864, s'était amusé à publier, la même année 1836, sous le faux nom de Trübwasser (traduction phonétique de son nom en allemand : *trüb Wasser* = terne eau) un fantaisiste Catalogue des livres et manuscrits de la bibliothèque de feu M. Raetzel, que je n'ai pas eu l'occasion d'examiner, mais dont on dit que ce n'était ni plus ni moins que le catalogue de la propre bibliothèque de Ternaux, le pseudonyme Raetzel n'étant qu'une variante du mot *Rätsel*, qui signifie énigme, devinette. Voilà qui intrigue, et si je n'avais que ça à faire...

Dans mon chapitre sur Jean de Léry, je réalise que j'avais déjà rencontré, comme traducteur en portugais de son *Histoire d'un voyage*, l'homme de lettres brésilien Sérgio Milliet, dont j'ai cité naguère (le 27 avril) un extrait de son *Diário crítico*.

Je suis habitué à considérer que dans les langues romanes, et notamment ibériques, les mots commençant par AL sont souvent d'origine arabe (comme en français alcool, alezan, algarade, etc), mais que ceux qui commencent par ALB (ou AUB) proviennent parfois de l'adjectif latin *albus*, *alba*, «blanc, blanche» (comme albinos, album, aube, aubépine, etc). Relisant mon chapitre sur les poissons, je remarque la coïncidence étymologique du nom albacore, qui proviendrait de l'arabe marocain *al bakûra*, et désigne précisément le thon dit germon ou thon blanc.

Et je m'arrête devant le joli nom de *tupianas*, sous lequel Gabriel Soares de Sousa a dépeint, dans son *Tratado descritivo* de 1587, une espèce d'oiseaux (en fait des jacamars, semble-t-il). Cette dénomination mystérieuse, probablement erronée, n'est attestée nulle part, chez aucun zoologiste, dans aucun dictionnaire. Je suis soudain frappé de voir paraître en elle le nom de la langue générale des Indiens qui peuplaient la côte brésilienne quand les premiers Européens y débarquèrent. Le tupi (ou tupi-guarani) a légué des milliers de mots au lexique du portugais, quelques dizaines au français, principalement des noms d'animaux et de plantes (vous savez, ara, cajou, jaguar, maraca, pétunia, piranha, sagouin, tamandua, tapir, tatou, toucan, etc). Et la deuxième partie du nom a un air de suffixe latin, qui me suggère un beau sous-titre à cette thèse, si l'heure était aux fantaisies, *Studia tupiana*...

Dimanche 1 juillet 2007. J'ai laissé passer la date, mais vu l'état du jardin, ça n'est pas encore cette année que j'oserais m'inscrire au Concours Cantonal des Maisons Fleuries. Un Concours Général des Jungles Domestiques, peut-être... J'ai quelques succès, une rose trémière gigantesque, un fuchsia resplendissant, le petit yucca ressuscité. J'ai transplanté un jeune houx, un jeune figuier, ça n'est pas le meilleur moment, j'espère qu'ils vont bien reprendre. Le pommier, les pruniers, les treilles sont bourrés de fruits, le bassin d'alevins. Le buddleia darde en tous sens des bites violettes. Les tomates se traînent. Je vois des animaux, l'autre soir un lérot dans la haie, ce tantôt une chevêche sur le toit de la voisine, toujours pas de crapaud. Ce temps maussade me ravit, quand je pense que la canicule n'aurait rien d'anormal à cette saison.

Lundi 2 juillet 2007. Chaque fois que j'entends parler de la façade atlantique, je pense au comble nordique et à la cave méditerranéenne.

Mardi 3 juillet 2007. J'entendais l'autre jour à la radio un *Concert de trompette pour le dîner du Roi*, datant peut-être de Louis XIV. Je trouvais cette musique assez belle, et pleine d'entrain, mais je me disais que si elle me plaisait bien pendant que je conduisais, car j'étais alors sur la route, sa sonorité tonitruante me gênerait pendant le repas. Moi quand je suis à table, je préfère écouter tranquillement les infos. Mais fort heureusement la Providence a voulu que j'échappe au dur métier de Roi.

Mercredi 4 juillet 2007. Constance du lectorat. Hier mardi, dans l'après-midi, un correspondant m'a avisé par téléphone, qu'il avait aperçu que *Le Canard enchaîné* parlait du *Naufrage du Santiago*. Exactement, un article était consacré à deux livres, dont celui-ci et un roman d'anticipation. La nouvelle m'intriguait, à la fois parce qu'il n'est pas commun que mes traductions soient évoquées dans la presse, et parce que c'était déjà le même journal qui s'était fait l'écho d'un précédent récit de naufrage portugais que j'avais publié, il n'y a pas moins de douze ans, chez un autre éditeur (*Le naufrage de la nef São Bento*, chez Le Passeur, à Nantes). Je me demandais si c'était le même lecteur qui avait remarqué ces deux histoires. Le journal paraissant le mercredi, ça ne me laissait pas beaucoup de temps pour essayer de m'en procurer un exemplaire, et je n'étais pas décidé à aller jusqu'à Saint-Jean pour ça, mais j'en ai trouvé un assez près de chez moi, au tabac de Loulay. Je vois qu'en effet c'est encore le fidèle Jean-Luc Porquet, qui s'intéresse aux tragédies maritimes. Et je constate que les deux fois, il conclut de même, en opposant le confort potentiel du lecteur d'aujourd'hui, aux infortunes relatées. Ses derniers mots, le 26 avril 1995, étaient : «C'est le genre de terrible récit qu'on aime lire dans son lit, quatre siècles plus tard.» Et ceux de cette semaine : «A lire face à la mer, un verre de citronnade transgénique à la main.» Il n'a pas tort : notre bien-être nous permet d'apprécier leur misère, leur misère nous permet de goûter notre bien-être.

Jeudi 5 juillet 2007. J'ai enfin pris le temps de lire la brève mais dense *Description du marxisme*, de Roger Caillois. Depuis longtemps je voulais posséder cet ouvrage que je ne connaissais que de titre, et dont une main charitable m'a enfin offert un exemplaire cet hiver (Gallimard, huitième édition, 1950, 60 pages). Dans un français classique, austère mais élégant, Caillois dépeint sans pitié, et avec un certain courage pour l'époque, ce qui n'était plus à ses yeux qu'une grande religion absurde, ridicule et cruelle. La minceur de la plaquette, la conviction anticommuniste, l'acidité pamphlétaire, m'ont fait penser plus d'une fois au *Mea culpa* de Céline. Mais le texte de celui-ci est par ailleurs bien différent, d'abord plus bref, tout juste une vingtaine de pages, tourné vers la vie concrète plus que vers le statut théorique, et servi par un style flamboyant argotique, superbe mais très éloigné de la magistrale froideur cailloisienne. Il y a des éditions pirates qui se perdent, quand j'y pense.

Samedi 7 juillet 2007. En faisant du ménage dans mes archives, je relis deux cartes postales que m'avait envoyées Manuel F, du temps qu'il m'aimait (ça n'était pas hier et ça n'avait pas duré longtemps). L'ingénieur Catalan avait une façon bien à lui de rédiger ses courriers de vacances. Dans n'importe quel pays où il se trouvait, il attrapait le premier livre ou journal qui lui tombait sous la main et en recopiait un paragraphe, qu'il faisait précéder de «Cher Untel», et sous lequel il signait affectueusement. J'avais ainsi reçu une carte écrite en italien et une autre en portugais, celle-ci venant de Macao. C'était inattendu, dépaysant, on s'amuse un moment à déchiffrer le message, à repérer l'allusion personnelle qu'il avait pu glisser.

Lundi 9 juillet 2007. Hier soir, en versant de l'eau de pluie au pied d'un arbre, j'ai vu passer dans le flot un fétu brun jaune, qui pouvait aussi être une bestiole. C'en était une, et encore vivante, elle remuait. Comme un petit lézard, mais à la tête large : un triton. La découverte d'un triton m'intéresse, parce que je sais qu'il y en a dans le coin, même si j'en vois rarement, mais je n'ai jamais su de quelle espèce il s'agit. Je me rappelle au moins en avoir trouvé un dans la fosse de l'arrivée d'eau, la première année, un autre cet hiver, qui rampait au pied du mur du hangar, peut-être un ou deux autres au fil du temps. Mais dans ces rencontres fortuites on n'a pas toujours le loisir d'identifier plus précisément. Celui d'hier soir n'avait pas l'air bien vif et je n'étais pas pressé, je l'ai recueilli dans un godet en plastique et je l'ai ramené à la maison. Je l'ai mieux examiné, sous la lumière d'une lampe. J'ai bientôt remarqué qu'il était mal en point, il bougeait peu et seulement les pattes avant et la queue, ses pattes arrière étaient paralysées. Avait-il été blessé, s'était-il épuisé à essayer de sortir du seau où il était tombé? Quant à l'identité, je n'en sais toujours rien. Je ne suis pourtant pas démuné : l'excellent *Multiguide nature de tous les reptiles et amphibiens d'Europe en couleur* de chez Bordas, une brochure d'écolos *A la rencontre des amphibiens*,

enfin le dernier numéro de *La Hulotte*, justement consacré aux «garde-fontaines». D'après l'emplacement géographique, il peut s'agir d'un Triton palmé, d'un Triton crêté ou d'un Triton marbré. Mais mon spécimen avait si peu de signes distinctifs, qu'il était difficile de trancher. L'hypothèse du marbré me paraît exclue, et le ventre clair et sans tache pouvait être celui d'une femelle de palmé, mais comment être sûr. En outre la petite taille, à peine 4 cm, semble indiquer qu'il s'agissait d'un jeune, et il n'y a rien de plus hasardeux à identifier qu'un immature, aux caractéristiques pas encore affirmées, alors...

Ce matin l'animal avait cessé de vivre, je m'y attendais. J'en ai profité pour l'examiner de plus près, au compte-fils, mais ça ne m'a pas avancé. Je vais aller jeter le petit mort sur le compost. Et préparer ma valise, car je dois partir. Je ne sais quand je disposerai d'un clavier pour te reparler, ami lecteur. Mais j'espère à bientôt.

Samedi 4 août 2007. Lundi dernier, je suis revenu du Brésil. Nos avions ne se sont pas écrasés au sol. Nous avons échappé aux opprimés furieux. Nous ne nous sommes pas fait arracher la gueule. Je conterai plus tard ce voyage lointain. (Voir plus bas, 22-28 août).

Dimanche 5 août 2007. J'ai reçu au courrier un exemplaire du volume 12 (2007) de la revue polonaise *Studia Etymologica Cracoviensia* et une vingtaine de tirés à part des brèves «Remarques sur le nom des tinamous» que j'y ai publiées (pages 11-15). Les tinamous sont une famille d'oiseaux sud-américains, correspondant en quelque sorte aux cailles et aux perdrix de l'Europe, et dont je pense que le nom ne provient pas des langues caraïbes, comme le laissent entendre les dictionnaires français, mais du tupi-guarani.

Lundi 6 août 2007. Le voyageur rationaliste doit être mis en garde quant à la disposition singulière des voies de chemin de fer dans la gare de Saintes (Charente-Maritime). On pourrait s'attendre à ce qu'elles soient simplement numérotées dans l'ordre habituel, en commençant par 1, mais ce n'est nullement le cas, pour des raisons qui m'échappent. Lors de mon dernier passage dans les lieux, le mois dernier, j'ai pris note de cet agencement très spécial: en sortant du hall, le voyageur trouvera successivement la voie 6, la voie 4, la voie 2, la voie 1 et enfin la voie 3. L'existence d'une voie 5 n'est mentionnée nulle part. Craignant de rompre le charme, je me suis abstenu de poser des questions.

Mardi 7 août 2007. J'étais encore fourré à Saintes, dimanche après-midi, pour y visiter l'exposition «Autour de Courbet en Saintonge», qui se tient au Musée de l'Echevinage depuis juin et jusqu'à la mi-septembre. Je ne raffole pas de cette ambiance un peu coincée du vieux musée de province avec les planchers qui craquent (mais c'est souvent la bonne occasion de se procurer une iconographie introuvable ailleurs, quand il y a par exemple quelques cartes postales reproduisant des œuvres du fonds). En tout cas cette exposition est assez riche et agréable. Sous le prétexte justifié que Gustave Courbet séjourna à Saintes et dans les environs en 1862, et qu'il y fut rejoint quelques temps par Jean-Baptiste Corot, on a rassemblé ici quelques productions de ces deux vedettes, et d'autres, plus nombreuses, dues à des peintres moins connus, locaux ou en visite dans la région. La quasi totalité des œuvres, présentées dans trois salles, sont des paysages, notamment fluviaux, peints sur toile, pas toujours saintongeais, datant de la seconde moitié du dix-neuvième siècle et du début du vingtième. L'ensemble est charmant, mais inégalement. Les huit Courbet n'ont rien d'extraordinaire, du moins à mes yeux de profane, les cinq Corot non plus, à l'exception d'une magique Danse des nymphes, où quelques silhouettes s'agitent gracieusement parmi les arbres, dans un contre-jour crépusculaire. Les tableaux vraiment beaux sont ceux de Louis-Augustin Auguin, notamment ses bords de mer éblouissants présentés au premier étage.

Vendredi 10 août 2007. Il arrive que l'on ait besoin ou envie, par commodité, de désigner les jours de la semaine en abrégé, par leur seule initiale. On se heurte alors au petit problème que parmi les lettres L, M, M, J, V, S et D, il y a l'ambiguïté des deux M, de mardi et mercredi. En espagnol, ce sont également les jours de Mars et de Mercure, *martes* et *miércoles*, que l'on peut ainsi confondre. Les Anglais ne sont pas mieux lotis, mais eux avec les T de *tuesday*

et *thursday* (mardi et jeudi). Et tout cela n'est rien à côté du cas portugais, où il faut se débrouiller non seulement avec les deux Q de *quarta-feira* et *quinta-feira* (mercredi et jeudi) mais encore avec les trois S de *segunda-feira*, *sexta-feira* et *sábado* (lundi, vendredi et samedi).

Jeudi 16 août 2007. Hier matin, après avoir consulté ma messagerie, j'ai pris le temps de jeter un coup d'œil aux actualités diffusées par MSN. Une dépêche de l'AFP, datée du jour même à 01 h 01, annonçait que dans le nord de l'Irak, devers Ninive, il y avait eu au moins 175 morts suite à l'explosion de quatre camions piégés, et 200 blessés («blessé» dans ces cas-là ne veut pas dire égratigné, c'est plutôt du genre membres arrachés et infirmités à vie). L'attentat semblait viser la population yézédie, une minorité religieuse comptant quelque 500 000 personnes, aux croyances monothéistes mais pré-islamiques. Une porte-parole de la Maison Blanche a déclaré : «Nous condamnons ces attaques barbares contre des civils innocents.» Que dire d'autre, en effet ? Avec mes moyens intellectuels limités, je suis facilement victime d'illusions et par exemple j'ai tendance à croire que les responsables d'un acte sont avant tout ses auteurs. Dans le cas de l'Irak, je me suis détrompé plus d'une fois, en écoutant des experts expliquer que les responsables des effroyables violences qui secouent le pays ne sont pas leurs auteurs mais les Américains. C'est bien simple : les Américains occupent militairement le pays, et les habitants opprimés sont forcés de résister par tous les moyens, notamment en massacrant chaque jour par surprise des civils qui n'y sont pour rien. Cela pourrait laisser à désirer, si on voulait pinailler, mais il faut comprendre : quand on est opprimé, on n'a pas toute sa tête, on ne se rend pas bien compte de ce qu'on fait, et on n'est donc pas responsable. De même c'est aussi par la faute des Américains, qui maintenant quadrillent sérieusement la capitale, si les opprimés sont obligés d'aller résister dans des provinces plus reculées. Bien. On peut tout de même remarquer que les Irakiens ne résistent pas seulement aux Américains, ils se résistent aussi entre eux à tours de bras. Entre «communautés», si j'ai bien compris. Donc je suppose que par ce nouvel attentat, certains Irakiens opprimés résistent aux yézédis. D'ailleurs, la dépêche rapporte aussi un fait divers datant du printemps. Une yézédie de 17 ans, Doaa Khalil Aswad, avait eu le culot d'épouser un musulman. De ce fait, les yézédis s'étaient sentis opprimés et avaient résisté contre les musulmans en lapidant la jeune femme. Comme nous vivons maintenant à l'époque des téléphones-caméras, le lynchage fut filmé et largement diffusé auprès des opprimés sunnites, qui décidèrent alors de résister contre les yézédis, par exemple en interceptant le 23 avril un autocar dans les environs de Mossoul et en massacrant les passagers. Etc. Un moment après, une nouvelle dépêche estimait que le bilan était d'au moins 200 morts. Et ce matin on n'estime plus rien du tout, on a déjà d'autres chats à fouetter.

Samedi 18 août 2007. Onze bouquins achetés 50 centimes pièce à la brocante des Touches de Périgny, mercredi après-midi. C'est pour les revendre, mais je mettrai quand même le nez dans certains.

Pierre Dac, *L'Os à moelle*, sélection Michel Laclos, France Loisirs.

Police judiciaire et criminelle, ouvrage subventionnant l'Orphelinat général de France, frontispice de Jean Cocteau, ça m'a l'air assez chou, avec plein d'histoires et de photos de criminels, des publicités comme on en faisait en 1964, et une belle reliure en toile vert foncé.

Clovis ou le baptême de l'ère (France, qu'as-tu fait de ta laïcité ?) par Dominique Jamet, Ramsay, 1996.

Le guide Michelin rouge *España Portugal 1990*.

Diloy le chemineau, par la comtesse de Ségur, chez Lecture et Loisirs, avec illustrations.

Les maladies sexuellement transmissibles : SIDA, chlamydiae, mycoplasmes, herpès..., par Jean-Claude Bourret, en Presses Pocket, 1986 ! ça doit donner.

Deux Série Noire, *Vendetta palace* de John D Macdonald, et *Les heures creuses* d'Ed McBain.

Les aristocrates, par Michel de Saint Pierre, pour le bel aspect de vieux livre de poche en bon état.

La vie quotidienne à Matignon au temps de l'union de la gauche, par Thierry Pfister.

Les caprices de Caroline, par Cecil Saint-Laurent. Celui-là, c'est pour offrir à Bruno, qui aime les héroïnes.

A part ça, je me suis laissé attendrir par une vieille dame qui vendait des petites plantes en pots, et je lui en ai acheté une, qui finalement ne m'intéresse pas tant que ça, mais comment regretter ce geste.

Dimanche 19 août 2007. Leur gros pied sent fort mais leur oeil voit loin.

Lundi 20 août 2007. J'ai feuilleté un recueil de blagues de *L'Os à moelle*, par Pierre Dac et compagnie, sans éprouver l'envie de rien lire, cet humour de potache me laisse froid. Parmi les textes les plus brefs, qui sont les fausses petites annonces, j'ai remarqué celui-ci, qui semble préfigurer un titre de Henri Cueco : «Collectionneur de collections achèterait bon prix collection de collections.» (France Loisirs, 1978, p 109).

Mercredi 22 août 2007. Le Brésil revisité - (1/4 : Géologie).

Le mois dernier, pendant près de trois semaines, exactement du 10 au 29 juillet, j'étais au Brésil pour la deuxième fois, vingt-trois ans après la première. Rien ne m'y obligeait, et je ne recherche pas les déplacements, j'ai accepté celui-ci parce que l'occasion se présentait, et qu'il me plaisait d'y escorter une proche, qui découvrait le pays.

Nous résidions principalement à Fortaleza, capitale de l'état du Ceará, dans le Nord-Est. Nous étions confortablement accueillis par Rosuel, dans l'appartement d'une de ses sœurs, absente, au treizième et dernier étage d'une résidence, dans le quartier assez central d'Aldeota, en portugais «petit village». Ce nom sonne étrangement aujourd'hui, pour désigner en l'occurrence un secteur résidentiel moderne, où poussent un peu partout des tours de dix à vingt étages.

La rue Rui Barbosa, où nous habitons, était perpendiculaire à la plage, vers où elle descendait en ligne droite. La pente conduisait naturellement dans cette direction, qui était la plus agréable à suivre. Ce n'est pas que les plages m'attirent spécialement, mais c'était là que le vent rendait l'air le plus agréable, et qu'il était bon de flâner.

Pendant la première semaine, sous la conduite de notre hôte, nous découvrîmes peu à peu, par promenades successives, différents quartiers de la ville. L'avenue commerçante de Monsenhor Tabosa, la bibliothèque publique et le centre culturel, le vieux centre-ville aux petits magasins crasseux, l'immense Mercado Público à côté de la cathédrale. La plage la plus proche, dite d'Iracema, le long de l'avenue Beira-Mar, où nous descendions chaque jour. La plage do Futuro, où nous fûmes un soir dîner, hélas dans le bruit. La plage de Mucuripe, sale mais charmante avec ses petites barques de pêche et les marchands de poisson.

Une ou deux fois nous franchîmes les petits fleuves qui encadrent Fortaleza, à l'est le Cocó, à l'ouest le Ceará, qui donne son nom à l'état. Nous fîmes une excursion outre Ceará vers les bourgades côtières d'Icarai, Cumbuco, la lagune de Cauipe.

Nous tâchions de ne sortir que le matin avant 10 heures ou le soir après cinq heures, pour éviter la plus forte chaleur. Il faisait environ trente degrés pendant la journée, température à peu près constante au long de l'année. Au bord de la mer le vent apaisait la chaleur mais rendait le soleil d'autant plus dangereux. Par prudence, je parvins assez bien à préserver mon beau teint d'ivoire.

Comme nous étions à trois ou quatre degrés en dessous de l'Equateur, le soleil de midi ne nous apparaissait pas plus ou moins au sud comme chez nous, mais légèrement au nord, si je ne me trompe pas. Le soleil et la plage étaient au nord, le côté ombreux des bâtiments celui du sud. La nuit, les étoiles étaient peu visibles. Au mieux je parvenais à distinguer, au centre du ciel, les deux arcs de la tête du Scorpion. Les constellations du Zodiaque, qui vues de France apparaissent bas sur l'horizon en cette saison, sont ici au zénith, et y demeurent je suppose le reste de l'année.

Nous descendîmes passer la deuxième semaine, du lundi au vendredi, à Rio de Janeiro, où nous avions prévu de loger dans une *pousada* de la rue Barão de Guaratiba, tout en haut de la colline de Glória. Rio se trouve à quelque 2000 kilomètres au sud de Fortaleza, que l'avion franchit en trois heures, et donc déjà tout près du tropique du Capricorne. Le soleil y apparaît ainsi nettement

plus au nord, quand il apparaît. Car il se trouve qu'à cette époque, c'est l'hiver dans cet hémisphère, et le temps fut maussade ces jours-là, fraîcheur, grisaille, vent, parfois pluie. Entre les nuages et la pollution, mon espoir de mieux voir un ciel nocturne plus méridional s'évanouit aussitôt. Là aussi, j'apercevais tout au plus la vague silhouette du Scorpion. Adieu, rêves de Croix du Sud, et du reste.

C'est à Rio que nous utilisâmes les moyens de déplacement les plus divers : marche à pied, taxi, voiture privée, bus, métro, téléphérique et funiculaire. Nous visitâmes l'un après l'autre les deux plus formidables belvédères de l'endroit, Pain de Sucre et Corcovado. C'est bien sûr de ces points éminents, et non quand on a le nez collé sur la crasse des rues, que l'on a les plus beaux panoramas de la ville, tapie aux pieds de montagnes plongeant dans la mer.

Nous visitâmes bien sûr des plages, et d'abord celle de Copacabana, que nous trouvâmes la première fois déserte sous le ciel gris. Celle de Leblon-Ipanema, où la mer était la plus belle, bleue, verte et sonore. La tranquille Praia Vermelha, petite plage «rouge» que j'ai trouvée la plus agréable, blottie entre des pitons. Celle d'Icaraí, à Niterói, de l'autre côté de la baie, où l'ami Antônio nous fit conduire car on a de là une belle vue de Rio. J'ignorais qu'on pouvait s'y rendre par un pont déjà construit à l'époque de mon premier séjour.

Nous visitâmes tout le jardin zoologique et une petite partie seulement du jardin botanique. Nous marchâmes pas mal, entre autres nous descendîmes à pied toute la rue des Laranjeiras, jusqu'au Largo do Machado, qui me plaisait, avec ses grands arbres, et toute la rue du Catete, jusqu'à la Gloire. Nous fîmes aussi une longue marche tout le long des plages de Leblon et Ipanema, jusqu'à Copacabana. Nous remontâmes la rue Siqueira Campos, où j'avais créé jadis, et où je reconnaissais l'agencement général des lieux, mais la porte de l'immeuble ne me disait plus rien.

Nous passâmes la troisième et dernière semaine de notre séjour de nouveau dans le Ceará. Du mardi au jeudi, nous quittâmes Fortaleza pour Preá, un petit village de pêcheurs, à environ 300 km à l'ouest, au bord de l'Atlantique. L'essentiel du trajet se fit par l'intérieur des terres, à bord d'un bus à air conditionné, qui nous emmena au chef-lieu Jijoca. Pour nous qui ne connaissions pratiquement que le Ceará des villes, ce déplacement fut une occasion unique de voir défiler un Ceará des champs et des bois : vastes palmeraies, basses forêts, diverses landes. Enfin la *jardineira*, un petit car en tôle, sans vitres, nous mena de Jijoca à Preá.

A Preá nous étions accueillis, là encore très aimablement, par une autre sœur de notre hôte. Maria de Jesus et son mari Fábio s'employèrent à nous faire parcourir les environs, et déguster les produits du cru. Nous visitâmes une belle propriété inoccupée, à vendre, dont le parc abritait une colonie de petits singes gris. Nous longeâmes en buggy le rivage, par endroits semé de jolis rochers, jusqu'à la *pedra furada*, une sorte d'arche de pierre où les touristes vont regarder le coucher du soleil, au lieu de fouiller parmi les flaques pour trouver des trucs intéressants. Nous fîmes un tour dans Jericoacoara, fameux village voisin attirant les vedettes et les jeunes, truffé de magasins de souvenirs et de cybercafés, et entouré de dunes immenses comme l'ennui que m'ont toujours inspiré les dunes, sous toutes les latitudes (et qu'il n'était pas question que j'aie gravir). Il y avait pas mal de musique dans les rues, mais aux trompettes de Jericoacoara, je préférerai la tranquillité de Preá.

Le pays semble fait de dunes à peine couvertes, par endroits, d'un filet de plantes rampantes, et la plupart des arbres poussent à l'intérieur de terrains enclos. Interrogé sur la nature d'une sorte d'oasis que l'on apercevait à l'écart du village, Fábio me dit qu'à son avis, ce n'était pas une plantation artificielle, mais un reste de la végétation originelle, partout ailleurs détruite par l'action humaine. Lui-même redonne vie à un grand terrain d'un peu plus d'un hectare de désert, en vue de la mer, où il n'y avait au départ qu'un seul palmier *carnaúba*, et où il a planté plus de deux cents arbres, dont quelque cent trente cocotiers. Il fait aussi pousser une maison, au milieu de ce grand verger.

Dom Fabio avait la fibre immobilière. Il tentait de nous convaincre d'acheter quelque bout de terre par là, et nous en fit arpenter plusieurs. Un petit de 300 mètres carrés, en plein bourg, portant déjà quatre grands palmiers, deux noyers de cajou, et un ficus. Deux autres en lisière du village, d'environ 700 mètres carrés chacun, l'un nu, l'autre comptant une demi-douzaine de

palmiers et autant de cajous, tous encore plus petits que l'homme. Cela ne laissait pas indifférent.

Je vis là le ciel à peine mieux qu'ailleurs, distinguant tout de même le Sagittaire, à côté de son voisin. Cela me rappelait Caetano chantant, *Escorpião, Sagitário, num sei quê lá...*, "Scorpion, Sagittaire, je ne sais quoi..."

Vendredi 24 août 2007. Le Brésil revisité - (2/4 : Botanique).

Ce n'est que des années après mon premier séjour brésilien, que j'ai étudié quelque peu la botanique, notamment les arbres, aussi j'étais curieux de savoir comment je reverrais la végétation locale, ainsi averti. Mon intention n'était nullement d'accomplir un voyage scientifique et d'arpenter le pays une loupe à la main, je voulais juste observer en dilettante ce qui se présenterait à moi au fil du temps.

Je me demandais s'il y aurait beaucoup de plantes identiques, ou seulement semblables, à celles de l'Europe. Mais non, rien ne m'était familier, tout m'était inconnu, mon savoir d'ici ne me servait qu'à constater mon ignorance de là-bas. Il poussait bien une *hera* tapissant les murs à la façon du lierre, mais sans les mêmes feuilles. Et un buisson aux tiges épineuses de rosier, mais aux fleurs différentes. Et un arbre qui avait l'écorce du platane, mais seulement l'écorce.

On voyait pousser en plein air, dans la rue, les plantes qui chez nous sont d'intérieur. Certaines prenaient ici la proportion de beaux arbres, comme le figuier pleureur (*Ficus benjamina*) ou le caoutchouc (*Ficus elastica*). Il y avait beaucoup de plantes grasses ou épineuses, tous les cactus, yuccas, et yuccactus imaginables. La langue de belle-mère (*Sansevieria*) s'appelait ici également *língua de sogra*, ou épée de saint Georges. J'ajoutai à la liste des beaux noms tupis que j'essaye de retenir la *samambaia*, désignation commune aux espèces de fougères.

«*Minha terra tem palmeiras*», chantait jadis Gonçalves Dias, «Mon pays a des palmiers, Où chante le *sabiá*, ... A Dieu ne plaise que je meure, Avant de retourner là-bas.» Nous n'avons je crois ni vu, ni entendu la grive *sabiá*, mais nous ne pouvions ignorer les palmiers omniprésents. Je ne peux pas dire que j'aie appris à connaître ces arbres, dont je n'identifiais que les évidents cocotiers (*Cocos nucifera*), mais je n'ai cessé d'admirer leurs différentes formes. Palmiers élancés ou trapus, palmiers déhanchés ou au garde-à-vous, palmiers au pied renflé ou au col vert clair, palmiers au tronc hérissé de tiges, ou garni d'écaillés disposées en spirale, palmiers aux palmes en touffe ou parfois en éventail. Je n'aimerais pas aller vivre sous les tropiques, mais s'il le fallait, la vue des palmiers me serait sûrement une consolation.

Ce sont de drôles d'arbres : au contraire des figuiers, qui n'ont pas de vrai tronc, mais seulement des branches qui sortent directement du sol, les palmiers n'ont qu'un tronc, et leurs palmes sont d'immenses feuilles composées, plutôt que de vraies branches. Les palmiers sont à peu près tous beaux, certains sont d'excellents arbres d'alignement. Dans le jardin de la *pousada*, à Rio, il y avait un vieux palmier mort, qui avait perdu ses palmes, mais continuait de dresser une impressionnante colonne.

Les palmiers ont différentes utilités alimentaires ou industrielles, selon les espèces. Ils peuvent donner du bois de construction, ou des perles pour les boucles d'oreilles et les colliers : fragments de coquille de noix de coco polis, petites graines rondes d'*açaí* (*Euterpe oleracea*), grosse graine marmoréenne de *jarina* (*Phytelephas macrocarpa*) ou de *jupati* (*Raphia vinifera*).

Un soir que nous étions sur l'avenue du bord de mer, une noix de coco tomba du haut d'un grand palmier sur le trottoir, en faisant assez de bruit pour que tout le monde se retourne. Un homme la ramassa pour la poser plus loin. Les gens n'avaient pas l'air d'en faire grand cas, alors que ce projectile aurait pu occasionner de sérieuses blessures, ou même tuer, s'il était tombé sur la tête de quelqu'un. Je racontai l'incident à quelques personnes. On me dit ne pas avoir souvenir de cas grave, et que l'on coupait ordinairement les noix avant qu'elles n'arrivent à maturité, pour pouvoir profiter de leur «eau».

Je profitai souvent de l'«*água de coco*» que l'on peut acheter un peu partout sur les trottoirs, ou dans les bars. Certains marchands coupaient le haut de la grosse noix verte en quelques coups de machette, d'autres l'ouvraient avec une sorte de lame munie d'un manche perpendiculaire, un peu comme les tire-bouchons. On buvait alors avec une paille ou deux cette «eau» bien fraîche,

légèrement parfumée. Des marchands ambulants vendaient aussi de bons épis de maïs bouillis.

Dès le premier jour j'appris à connaître un arbre que l'on voit partout, notamment sur le front de mer à Fortaleza, où il est pratiquement la seule espèce autre que les palmiers, mais aussi bien à Rio. Une dame avec qui nous liâmes conversation dans la rue, et que j'interrogeai à ce propos, déclara d'abord ne pas savoir, puis crut se rappeler qu'il s'agissait d'une sorte d'*amendoeira*, toutefois différente de l'amandier proprement dit. De retour à l'appartement, je poursuivis cette maigre piste dans un exemplaire en ruine de l'excellent dictionnaire brésilien Aurélio. On y mentionnait en effet, après l'amandier classique (*Amygdalus communis*) (ce n'est pas tant que l'amande soit un fruit en forme d'amygdale, c'est l'amygdale qui est la glande en forme d'amande), une certaine *amendoeira-da-praia* (*Terminalia catappa*). L'amandier «de la plage», c'était bien lui. (J'apprends qu'il se nomme en français badamier et que les amateurs se servent de ses feuilles brillantes, plus grandes que la main, pour purifier l'eau des aquariums).

Dans un jardin du centre de Fortaleza, le Passeio público, nous eûmes la surprise de découvrir un antique baobab africain, énorme et gris comme un éléphant. Il était classé au patrimoine et de ce fait, comme l'indiquait un écriteau, «*imune ao corte*», interdit de coupe.

J'ai cherché dans plusieurs librairies des guides de naturaliste, sur la faune ou la flore, avant de me rendre à l'évidence que c'était une denrée rarissime dans le pays, voilà un créneau que je signale aux éditeurs entreprenants. Je cherchais de préférence quelque chose sur les arbres. Je ne pouvais envisager l'achat de l'énorme encyclopédie *Arvores do Brasil*, comptant au moins deux lourds volumes hors de prix. Je finis par me rabattre sur un assez beau livre anglais que je dégottai à la librairie Siciliana du «shopping» Iguatemi. Il s'agissait de *Trees : an illustrated identifier*, de Tony Russell et Catherine Cutler (Hermes House, 2003), avec des notices joliment illustrées portant sur quelque 600 arbres du monde entier. L'ouvrage est divisé en deux parties principales, l'une sur les zones tempérées, l'autre sur les tropiques. C'est dans ces pages qu'à défaut d'étudier, je me suis quelque peu instruit, en tout cas agréablement promené.

Le point faible de ce bon livre était de n'avoir qu'un index, des noms communs des arbres en anglais. A mes moments perdus, pendant les deux jours qui suivirent l'achat, je constituai donc l'index des noms latins, qui m'était naturellement plus utile. Je pus ainsi me renseigner sur plusieurs espèces en suivant cette procédure : j'obtenais d'un interlocuteur le nom local plus ou moins certain d'un arbre, puis j'allais m'en assurer dans l'Aurélio, qui indique aussi les noms latins, et de là je me reportais à mon guide anglais.

En consultant ce volume, j'ai réalisé combien la flore brésilienne est maintenant une flore cosmopolite. Je suppose qu'il en va de même dans tout le monde tropical, au sein duquel les voyageurs n'ont eu de cesse, depuis quelques siècles, de transplanter d'un pays à l'autre tout ce qui était transplantable. C'est ainsi que beaucoup d'arbres, maintenant communs au Brésil, proviennent en fait de l'Afrique ou de l'Asie. J'ai même lu ailleurs que le bananier, pourtant répandu jusqu'au fin fond des forêts sud-américaines, est en réalité d'origine orientale. Quant au palmier cocotier, il est depuis si longtemps cultivé tout autour de la zone tropicale, que les botanistes ne savent dire d'où il vient.

J'obtins par hasard un autre livre à Rio. Dans la petite partie du Jardin botanique que nous avons visitée, il y avait une bibliothèque spécialisée dans la botanique. Nous y entrâmes par curiosité et engageâmes la conversation avec la bibliothécaire, que notre irruption étonnait. Quand elle sut que je m'intéressais aux arbres, elle m'offrit un guide des *Arvores do Jardim botânico do Rio de Janeiro*, publié par ledit jardin en 1993. Cet ouvrage austère présente une centaine d'espèces, uniquement illustrées de photos d'écorce en noir et blanc.

On voit bien sur les plans de Rio que cette ville ne fait encore que s'étaler de part et d'autre de l'énorme massif forestier de la Tijuca, à l'est duquel émerge le piton du Corcovado, et dont le Jardim botânico n'est qu'une petite enclave méridionale. Les arbres ont une importance particulière dans certains quartiers, comme ceux qui poussent sur les trottoirs de Copacabana et plongent les rues dans une pénombre de sous-bois. Le Largo do Machado aussi est une place remarquable par sa concentration de palmiers monumentaux et d'autres grands arbres.

Il y avait sur le Largo do Machado et autour de l'université de grands arbres portant des boules marron, de la grosseur d'un melon. C'est le *Couroupita guianensis*, qu'on appelle ici *abricó de macaco*, soit «abricot des singes», et auquel les Anglais donnent le nom suggestif de *cannonball tree*.

Il y avait rue Pompeu Loureiro un énorme *açacu* (*Hura crepitans*) classé au patrimoine car c'était le plus vieil ou l'un des plus vieux arbres urbains de Rio. Il poussait devant la résidence d'Antonio, laquelle, pour le préserver, avait été construite un peu en retrait de l'alignement, et jouissait en revanche du droit exceptionnel de s'élever à quelques étages plus haut que les autres bâtiments de Copacabana, si bien qu'Antonio, depuis son balcon du dix-septième et presque dernier étage, avait vue jusqu'à la mer, à plusieurs rues de là.

A Preá Fábio m'apprit aussitôt à reconnaître les arbres qu'il connaissait bien, c'est-à-dire les arbres utiles. Le *cajueiro* (cajou) aux feuilles semblables à celles des *amendoeiras* mais plus petites, le *mamoeiro* (papayer) aux feuilles découpées, la *mangueira* (manguier) aux feuilles allongées.

Dans la part végétale de notre alimentation, il y eut de la purée au miel, de la farine de maïs appelée *cuscus*, du gâteau à l'ananas, de la pâte de goyave, du riz et des haricots de diverses façons, dont du riz mélangé à des haricots sous le nom de *baião de dois* («bahianais de deux»), trente-six préparations salées et sucrées à base de manioc, gâteau à la farine de manioc, purée de manioc, crêpes blanches de manioc, frites de manioc nommées *macaxeira*, etc.

Parmi d'autres fruits, nous goûtâmes les aigres *carambolas* jaunes, les acides *acerolas* à l'aspect de cerises, les goyaves plus amères et fades que je n'aurais cru, les bons kakis, les délicieuses mangues à la chair jaune, les excellents ananas à la chair plus blanche que ceux qu'on achète chez nous. On nous servit une fois la *cachaça* versée dans la pulpe d'un ananas ouvert en haut et partiellement évidé, et on la buvait à travers une pipe de *gaúcho*, tube métallique renflé au bout en une sorte de petite boule à thé aplatie. Je ne sais plus quel goût il avait, mais si j'ai bien compris, c'est le fruit nommé en portugais *mamão*, que l'on appelle en français papaye.

Dimanche 26 août 2007. Le Brésil revisité - (3/4 : Zoologie).

Je me suis à peu près toujours intéressé aux animaux, mais ce goût a connu une telle éclipse lors de mon premier voyage au Brésil, que je suis incapable de citer la moindre bestiole que j'y aurais vue. Depuis lors j'ai collectionné les livres de zoologie, et j'ai rédigé dans la fin des années 90 une thèse de doctorat sur *La faune brésilienne dans les écrits documentaires du seizième siècle*, en ayant du sujet une connaissance pas mauvaise, mais surtout livresque. Aussi, sans envisager aucun safari savant, étais-je curieux de me confronter au bestiaire que le hasard du voyage, ou la nécessité, allait me faire rencontrer.

Il y avait comme partout des moineaux et des pigeons, des grillons que l'on entendait parfois le matin ou le soir, des chauve-souris qui volaient quand la nuit tombait. Les fourmis étaient tantôt minuscules, tantôt un peu plus grandes que celles de chez nous. Il nous sembla qu'il y avait un peu moins de chiens et de chats dans les rues, qu'en France, mais il y avait un petit chien âgé chez nos deux principaux hôtes. A Rio le chien des promeneurs était souvent un caniche blanc, comme la petite chienne d'Antonio, elle aussi très vieille.

Dès la première promenade matinale dans Fortaleza, nous remarquâmes un oiseau et un quadrupède, que nous allions revoir chaque jour, dans tous les coins du pays où nous passerions. L'oiseau de la taille d'un merle, aux ailes brunes, à la tête blanche barrée d'un trait noir au niveau de l'œil, reconnaissable surtout à sa poitrine jaune, était toujours haut perché, sur un fil électrique ou sur un lampadaire. Ce fut à la moitié de notre séjour seulement, que l'on me souffla que c'était un *bem-te-vi* ou *bentevi* (*Pitangus sulphuratus*). C'est en fait un oiseau répandu de l'Argentine au Texas. Son nom portugais signifiant «je t'ai bien vu» est d'origine onomatopéique, du fait que son cri le plus fréquent est en trois notes, la troisième allongée. Très vite j'ai reconnu ce cri, parfois résumé à la troisième note, que l'on entendait à toute heure du jour, notamment à l'aube.

Le quadrupède était une sorte de lézard gris, plus épais et plus grand que ceux de France. A Fortaleza comme à Rio, on les désignait sous le nom africain de *calango*. Ils étaient tantôt par terre, tantôt perchés sur les arbres, sur les murs. A Preá, où il y en avait un dans la cuisine, on me fit voir aussi un lézard plus mince, à la longue queue fine, auquel on donnait le nom tupi de *teju*, avec un complément que je n'ai pas retenu.

Des animaux, et non des plantes, étaient représentés sur les billets de banque :

1 real : *Beija-flor* (colibri).

2 reais : *Tartaruga marinha* (tortue marine).

5 reais : *Garça* (héron).

10 reais : *Arara* (ara).

20 reais : *Mico-leão-dourado* (tamarin singe-lion).

50 reais : *Onça pintada* (jaguar).

Ma coéquipière se vit offrir des boucles d'oreilles taillées dans les écailles noires d'un grand poisson, selon le marchand un «*mandurubim*». Comme ce mot n'existe pas dans le dictionnaire, ni dans Google, je me dis qu'il voulait peut-être parler du *camurupim* (*Tarpon atlanticus*) une espèce de sardine qui peut faire trois mètres de long. Et chez un marchand d'articles en cuir, il y avait en cage un oiseau à la belle tête rouge vif, dont je n'osai pas demander le nom, peut-être une sorte de cardinal, quelque espèce du genre *Paroaria*.

Ma grande joie zoologique de ce voyage fut de découvrir l'existence de tourterelles minuscules, de la taille de moineaux. Il y en a dans les rues de Fortaleza et plus encore dans celles de Rio, où j'ai lu qu'elles seraient plus nombreuses que les moineaux. On les nomme *rolinhas* (forme diminutive du portugais *rola*, «tourterelle»).

Un beau matin, dans une rue de Fortaleza, je vis voler à quelque distance, dans l'ombre d'un arbre, ce qui me sembla d'abord être quelque grand insecte, peut-être une grande libellule, mais je me demandai si ce n'était pas un oiseau-mouche. L'animal disparut sans que je puisse m'en assurer. Je compris rétrospectivement que c'était bien un colibri lorsque, quelques jours plus tard, j'en distinguai un nettement, volant cette fois dans l'ombre d'un arbre du jardin botanique de Rio. Je n'en vis pas d'autre.

Haut dans le ciel de Rio planaient sans cesse des urubus, vautours noirs au bout des ailes blanc, et des frégates aux «ailes extrêmement longues, étroites et anguleuses» comme dit Helmut Sick. Dans le jardin de la *pousada* se posa un instant un petit oiseau mi-troglodyte, mi-grimpereau. Dans les rues nous vîmes chaque jour un oiseau blanc, gris et noir, souvent posé au sol, que nous ne revîmes qu'une fois dans le Nord-Est.

Autour du Pain de Sucre volaient de petites hirondelles, et en redescendant, nous vîmes sur le *morro da Urca*, près de la station de téléphérique, de petits singes gris aux oreilles en touffe, quelque espèce de ouistiti. Autour du Corcovado volaient de grands martinets à cou blanc, et en redescendant vers le funiculaire, je vis un phasme brun clair d'au moins 20 centimètres, étalé en haut d'un lampadaire. Je le montrai à mon équipière et nous le considérâmes un instant, mais parmi les dizaines d'autres visiteurs, personne n'y fit attention.

Le Jardim zoológico de Rio ne manque pas d'allure, avec ses majestueuses rangées de palmiers, mais les bêtes y sont enfermées dans des conditions souvent minables. Nous y avons vu quelques animaux exotiques (lionne, panthère, girafe, zèbre, hippopotames, etc) et des animaux nationaux : caïmans, tortues, différents serpents, singes, perroquets, aigles, des tatous et des renards rendus fous et tournant en rond, deux espèces de tinamous (le *perdigão Rynchotus rufescens* et le *macuco Tinamus solitarius*) (je sais que ces détails n'intéressent que moi). Il y avait un tapir et un fourmilier, que nous n'avons pas vus car ils se cachaient. Il n'y avait pas de paresseux, c'est dommage. J'ai lu dans un journal cette semaine-là qu'une tempête, survenue la veille ou l'avant-veille, avait précipité au sol un couple de paresseux, dont une femelle enceinte, dans la forêt de la Tijuca. On allait soigner leurs légères blessures pendant quelques jours, au zoo, puis ils seraient relâchés.

A mi-chemin entre Fortaleza et Jijoca le bus fit halte dans une sorte de snack rural. Derrière le comptoir voletaient en liberté parmi les meubles deux beaux oiseaux grands comme des merles, de couleur noire et orange. J'interrogeai le patron, qui me donna leur nom, *corrupião*, et aussitôt le répéta doucement en détachant les syllabes, *cor-ru-pi-ão* (probablement quelque oriole du genre *Icterus*).

A Preá nous vîmes d'énormes blattes, grosses comme des moules, et pas des petites moules, des bestioles d'au moins cinq centimètres de long (j'ai une idée précise de cette dimension, c'est celle d'un côté de diapositive). Dans les rochers à l'ouest du village, je trouvai une sorte de poisson épineux échoué.

Dans la part animale de notre alimentation, il y eut du bœuf, dont la remarquable *carne de sol*, viande séchée au soleil et défaits en petites lanières, du poulet, et cent façons de crevettes, de crabes et de langoustes. Nous mangeâmes de bons poissons inconnus de nous, dont des *tilápias* à Fortaleza, et un énorme *robalo* à Preá.

Il y a une catégorie d'animaux dont l'absence à peu près totale nous surprit agréablement, ce sont les moustiques. A Fortaleza comme à Rio, nous pouvions dormir la fenêtre ouverte sans crainte de ce côté-là.

Mardi 28 août 2007. Le Brésil revisité - (4/4 : Politique)

Je n'aime plus les voyages et je me demandais si celui-ci me ferait changer d'avis mais ce ne fut pas le cas. C'est en partie une question d'âge, sans doute. Déjà qu'en restant peinarde dans ma tanière, je sens que rien n'est assuré, a fortiori ma carcasse n'est plus faite pour aller gigoter sans dommage à l'autre bout du monde. Il faut dire qu'en l'occurrence le destin m'a servi, toujours sympa, j'ai écopé en moyenne d'une crève par semaine.

Ce voyage ne nous a pas non plus épargné les embarras typiques du voyage d'aujourd'hui. Dès le départ, à Mérignac, il y avait une grève surprise du personnel de sécurité, qui nous a valu de poireauter et de piétiner plus que prévu, et de partir en retard mais de partir quand même, tout le monde n'a pas eu cette chance ce jour-là. Le grand avantage de l'avion, outre sa rapidité, c'est que les emmerdeurs ne peuvent pas y accéder aussi facilement qu'au bus ou au train. A part ça la compagnie n'est pas forcément agréable et on y voyage entassé comme du bétail. Du bétail moderne peut-être, mais du bétail quand même. Pendant notre séjour à Rio, un avion s'écrasa sur un aéroport de São Paulo. La désorganisation qui s'ensuivit dans tout le pays était encore telle, lorsque nous repartîmes trois jours plus tard vers le Nord-Est, que nous décollâmes avec cinq heures de retard, après sept heures interminables et épuisantes passées sans information, sans assistance, sans égards, sans excuses, sans dédommagement d'aucune sorte. Enfin la cerise sur le gâteau fut, au retour à Mérignac, la disparition de nos valises, qui nous furent tout de même livrées deux jours plus tard.

La résidence où nous étions à Fortaleza était une de ces nombreuses habitations collectives fortifiées, encloses de murs, de grillages et de barbelés, avec un poste de guet où se relaient des surveillants jour et nuit. Les problèmes de sécurité conduisent ceux qui en ont les moyens à mener ce genre de vie, qui a ses avantages et ses inconvénients. De ce fait, curieusement, ce sont ici les gens plutôt riches qui vivent dans des tours, au contraire de chez nous. Les mêmes roulent dans des voitures aux vitres noires et dotées de la clim, ce qui présente aussi des avantages et des inconvénients.

Il y avait à la maison une petite domestique récemment arrivée de la campagne, Inês, très efficace, très dévouée, très bonne cuisinière et très sympathique. Il est fréquent d'avoir des employés dans ce pays, et elle s'étonnait quand nous lui expliquions que nous n'en avions pas, chez nous en France. A Rio, Antonio avait trouvé la perle rare en la personne d'Adeilton, qui était tout à la fois son valet, son secrétaire, son chauffeur, son cuisinier, et son informaticien. Un homme de confiance.

Souvent des mendiants venaient nous pomper l'air, surtout vers la plage, avec plus ou moins d'insistance. Nous leur donnions parfois, parfois non, selon que nous avions l'impression que notre geste servait vraiment à quelque chose. Nous offrîmes sans hésiter un plat aux enfants qui nous le demandaient. Quand un homme ou une femme essayait de nous apitoyer en affirmant, vrai ou faux, qu'il ou elle avait des enfants à nourrir, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il ou elle eût été bien avisé de songer, au moment de faire des lardons, qu'ils allaient ensuite vouloir manger. Peu de gens mendiaient directement, la plupart proposaient un petit service ou une petite marchandise, des amuse-gueule plus ou moins éventés, parfois des gadgets en plastique parfaitement inutiles et hideux. Ne portant jamais de lunettes noires ni de casquette, j'avais droit aux propositions systématiques mais vaines de tous les malheureux qui en vendaient. Je craquais fatalement, quand un cireur de chaussures, après que j'eusse refusé trois fois qu'il cire mes sandales, se décourageait et me demandait simplement de lui donner une pièce. Là, que voulez-vous...

Nous fûmes confrontés à la misère non seulement par les sollicitations des mendiants et demi-mendiants, plus ou moins nombreux selon les endroits, mais aussi par la vue, ici et là, de corps endormis à même le trottoir. A Rio

c'étaient parfois des corps d'enfants. Un détail me frappait souvent chez les misérables, c'était leur épaisseur de crasse. Comme aucun d'eux ne vivait loin de la mer, ils pouvaient facilement se nettoyer, le laisser-aller traduisait leur désespoir. Les violentes odeurs de pisser, qui se dégageaient soudain de tel ou tel recoin urbain, complétaient ce tableau social peu reluisant.

Le spectacle du dénuement n'était pas toujours sordide, souvent les jeunes démunis semblaient joviaux et pleins d'énergie. Le plus déprimant était de ne pas entrevoir d'issue à leur enlèvement. Visiblement quelques associations s'emploient à aider les malheureux, j'ai remarqué par exemple un petit marché d'artisanat, le soir sur une plage de Fortaleza, où tous les vendeurs, hommes et femmes, portaient un T-shirt mentionnant certain *Projeto Movimento das Mulheres Empreendedoras* («Projet mouvement des femmes entrepreneurs»). Ce charabia social n'est pas très encourageant mais qui sait...

Je suppose que c'est impossible à évaluer, mais je me suis souvent demandé quelle pouvait être la somme totale du pèse passant chaque jour de la poche des «nantis» dans la main des mendiants d'un pays. Et ce qu'elle devient. Aurait-on des surprises, si l'on pouvait savoir ?

Un soir, sur la plage de Forta, nous assistâmes à une démonstration de *capoeira*, que donnaient une trentaine de jeunes gens, d'une association. C'est une danse d'origine africaine, qui mime un combat entre deux personnes, ou si l'on veut c'est une antique technique de combat, qui s'est stylisée en une sorte de danse culturelle. Les adversaires s'affrontaient deux par deux, chacun à leur tour, exécutant d'habiles pirouettes au cours desquelles les pieds de l'un passaient tout près du visage de l'autre, au son d'une musique primitive et lancinante. C'est assez fascinant à regarder, pendant quelques minutes, après quoi ça devient un peu gonflant. Au bout d'un moment je me mis à espérer secrètement que l'un des officiants allait faire un faux mouvement et envoyer un grand pain dans la gueule de son partenaire, ce qui eût été plus divertissant, mais ils étaient si adroits que rien de cela ne se produisit.

J'avais gardé de mon premier voyage l'image d'une population très métissée, mais je remarquai maintenant seulement la part importante de l'élément indien dans ce melting pot. La population indienne pure ne représente sans doute plus qu'une part mineure de la nation, mais un fantôme indien survit massivement, à différents degrés de mélange. Le fantôme des Indiens conduisait le bus, il nous servait à boire et à manger. Parfois le fantôme des Indiens était friqué, il prenait l'avion pour aller assister à des compétitions de sport, avec une écharpe en couleurs comme n'importe quel gros beauf.

Pour des raisons de commodité trop longues à expliquer, j'emportai avec moi pour liquide une liasse de mille dollars que je changeai à mesure. Je fus assez modéré pour en rapporter. La vie était plutôt bon marché, mais tout ce dont nous connaissions le prix coûtait au moins deux fois plus cher au Fleuve qu'à la Forteresse. Autant nos hôtes furent tous d'une bienveillance exemplaire et sans faille, autant la race vorace des chauffeurs et des serveurs s'employait sans cesse à nous arnaquer et, malgré le qui-vive de chaque instant, elle y parvenait assez souvent.

Il y avait beaucoup de commerces spécialisés, surtout dans la restauration : *pizzarias, tapiocarias, cachaçarias, sorveterias*. Les *borracharias* doivent intriguer les voyageurs hispanophones, mais le *borracho* (saoul) espagnol est *bêbado* en portugais, la *borracha* c'est le caoutchouc, et la *borracharia* le magasin ou l'atelier de réparation des pneus.

Nous bûmes chaque jour de cette sorte de rhum brésilien appelé *cachaça*. Nous en prenions principalement dans le petit cocktail nommé *caipirinha*, soit «paysannette», où l'on ajoute à l'alcool du citron vert, du sucre en poudre et de la glace pilée. A Rio, j'ai remarqué qu'Antonio disait une *caipira*, sans le diminutif. La proportion de la *cachaça* et de la glace variait considérablement selon que l'on était servi chez les amis ou dans les bars. On pouvait demander que la *caipirinha* soit servie sans sucre, en le remplaçant par de l'édulcorant, ou par rien, comme j'en pris l'habitude. La *cachaça* était vendue d'ordinaire en bouteilles d'un litre ou d'un demi-litre, ou en petits flacons plats que certains surnommaient *celular*, du mot servant à désigner le téléphone portable.

Nous bûmes de la bière Bohemia, de la bière Brahma, de la bière Skol, de la bière Antártica. Nous bûmes quelques vins du sud brésilien, des blancs secs et des rouges, la plupart bons, et d'un goût très européen. Nous bûmes de nombreux jus de fruits, cajou, *maracujá*, goyave, tantôt artificiellement sucrés, tantôt plus rudes et naturels. Il y avait des restaurants où l'on se servait à

volonté dans différents plats, et l'on payait son assiette «*a quilo*», soit au poids d'aliments qu'on y avait mis. Il y avait sur toutes les tables, dans un petit réceptacle métallique, du papier absorbant qui n'absorbait pas, mais avec lequel on se débrouillait.

A Fortaleza, plusieurs bouquinistes vendaient principalement ou uniquement des livres scolaires. A Rio, Antonio me conseilla la librairie d'occasion Beta de Aquarius, en effet un magasin bien fourni, rue Buarque de Macedo. Je n'y ai rien acheté, finalement, mais j'ai eu la surprise de tomber sur un stock de livres de Stewart Home traduits en portugais, dont le recueil de textes sur *A greve da arte*, où je retrouvai deux ou trois de mes pages de jadis. Sur le moment je n'ai pas eu l'idée de demander pourquoi cette bouquinerie portait ce nom. Je vois dans un guide d'astronomie que l'étoile bêta de la constellation du Verseau s'appelle Sadalsuud, ce qui ne m'éclaire pas plus.

A Rio dans un café, j'ai vu un septuagénaire accoudé au bar en slip, sans que sa tenue paraisse étonner personne. A Ipanema dans la rue, une bourgeoise portait un T-shirt de Ben avec l'inscription «Je suis unique au monde». Mes deux seules rencontres littéraires de ce voyage furent à Rio mon ami Antonio, qui nous raconta comment il était devenu le plus jeune académicien du pays, et à Fortaleza la statue en bronze de Rachel de Queiroz, assise sur un banc de la place des Lions.

Il arrivait qu'une maison soit entièrement peinte en rouge vif ou en orange. Les maisons du Seigneur non plus n'étaient pas toujours d'un goût très sûr. Peu d'entre elles étaient décorées de vitraux, mais la cathédrale de Fortaleza en avait plus que je n'en ai vu dans aucune autre église.

Partir à l'étranger à l'époque où nous l'avons fait présente l'intérêt que l'on échappe non seulement au 14 juillet, mais aussi au Tour de France. Hélas, cela ne garantit pas que l'on ne va pas tomber en plein jeu panaméricains d'athlétisme, qui se déroulaient à Rio.

Voyager, ça n'est jamais qu'aller promener sous d'autres cieux la cage mentale dont on ne sort guère. *You can't run away from yourself*, chantait Bob. Mais ça fait un petit courant d'air entre les barreaux, pas désagréable. Le dépaysement pour moi est d'abord une expérience linguistique, c'est de sentir qu'autour de moi les gens, les haut-parleurs, les enseignes parlent soudain une autre langue que la mienne. L'expérience est double dans un pays, où la langue coloniale est elle-même colonisée, en sens inverse, par les cohortes du vocabulaire indigène. Des milliers de mots tупis, principalement des noms d'animaux et de plantes, ainsi que des noms de lieux (qui sont eux-mêmes principalement des noms d'animaux et de plantes) hantent le portugais du Brésil. En général, ils me plaisaient.

Au cours de nos déplacements, j'ai constaté un zèle général à délimiter les parterres. Les plantations, sur les trottoirs de Copacabana, étaient entourées d'une bordure de tubes métalliques placés près du sol. Dans la cour de la *pousada*, des lignes de pavés cernaient avec soin les petits bassins et massifs. Dans les rues des villes et des villages, il n'y avait pratiquement pas d'arbre dont le pied ne soit encadré d'un cercle ou d'un carré de barres de ciment, ou de pierre, parfois disloqué mais bien présent. Ça me plaisait, aussi.

Ça n'est pas inintéressant, les pays étrangers. Mais dame, vient un moment où il faut revenir dans son jardin, pour s'occuper de ses oignons.

Jeudi 30 août 2007. Parcourant un charmant volume sur *La vie quotidienne à l'Elysée au temps de Charles de Gaulle*, je réalise comment, même à un âge avancé, le Général avait ce rendement de travail extraordinaire. C'est qu'il avait des aides de camp, pardi. Au lieu que moi ici, je n'ai que la pauvre Foxie, bien gentille, mais feignante comme une couleuvre. Un aide de camp, sapristi, même un seul, voilà ce qu'il me faudrait. Mais où le dénicher, je ne vais tout de même pas demander à l'ANPE locale, où je suis quant à moi inscrit en ce moment comme demandeur d'emploi.

J'apprends que De Gaulle avait cessé de fumer à soixante ans. Moi ce fut à cinquante, je me sens ainsi à mi-chemin entre lui et Lucien Suel, qui a arrêté à quarante, je crois. Le Général aurait un jour confié mélancoliquement à un aide de camp: «On ne se console jamais de ne plus fumer.» Je le comprends. Moi-même, après bientôt un an d'abstinence, depuis longtemps je n'en ai plus envie, mais je sens que quelque chose me manque. Et encore, je suis sûr qu'il n'avait jamais goûté l'herbe. Mais au moins, il avait des aides de camp, lui.

Vendredi 31 août 2007. Le blog est le site du pauvre, un peu comme la photocopie était, et reste, l'imprimerie du pauvre.

Samedi 1 septembre 2007. Feuilletant sur le web un catalogue des peintures de Rembrandt, je m'attarde à contempler ce paysage des années 1645/1648, *Le Moulin*. Je ne connais pas la documentation sur cette œuvre, je ne sais s'il s'agit d'un endroit connu, et je me demande si la lumière crépusculaire est celle du lever ou de la tombée du jour. Intuitivement, je penche d'abord pour la première hypothèse, mais en y réfléchissant, je change d'avis. Si ce moulin, me dis-je, est de Hollande comme le peintre, si l'on oriente les ailes d'un moulin vers le vent, et si les vents dominants dans le pays viennent de la mer et donc de l'ouest, alors ce moulin est éclairé par les derniers rayons du soleil, et il est peint depuis le nord. Tout compte fait, d'ailleurs, les quelques personnages en bas du tableau, comme cette lavandière bavardant probablement avec le désœuvré adossé derrière elle, ou plus loin l'adulte promenant un enfant par la main, me donnent plus l'impression de s'attarder en fin de journée, que d'être déjà dans ces attitudes à l'aurore. Mais je peux me tromper. Cherchant à me renseigner ailleurs sur le net, je ne trouve rien, et puis j'ai la flemme. Mais je tombe sur d'autres repros de la même œuvre, d'où toute trace de ciel bleu a disparu. C'est volatil, ces choses.

Dimanche 2 septembre 2007. Bizarre rêve ce matin juste avant le réveil (mais sont-ils pas toujours plus ou moins bizarres). Je me trouvais dans un bureau de poste à Rio et je devais envoyer deux lettres. Comme elles étaient identiques, de même poids, et toutes deux destinées au Brésil, je m'attendais à payer le même affranchissement, mais la postière me demandait deux prix très différents. Je la priai de m'expliquer ce mystère. C'est, me disait-elle, qu'une de ces lettres est pour Rio, c'est-à-dire ici même, tandis que l'autre est pour (un nom que j'oublie), qui se trouve à 800 kilomètres. Comment cela, répondis-je, cette lettre n'est pas pour là-bas, mais pour telle commune homonyme de la banlieue de Rio, qui ne se trouve pas à 800 mais tout au plus à 8 kilomètres, j'y suis encore allé en bus hier après-midi. Elle acquiesça. (Cet élément du rêve tient sans doute à ce que j'aie été frappé, pendant mon voyage de juillet, de l'homonymie de la plage Icaraí, à Niterói, soit juste en face de Rio, et du village d'Icaraí, près de Fortaleza, à 2000 km de là).

Ensuite dans le rêve, je ne sais plus pourquoi, cette dame avait besoin d'identifier le sigle SESEH. J'essayais de l'aider. SE pourrait désigner une Société des Écrivains, commençais-je, puis, ne trouvant plus rien, j'ajoutai, pour plaisanter, du Sud-Est de la Hongrie, ce qui ne la faisait pas rire, et je m'éveillai. (Au moment de rédiger cette note, il me revient que j'ai remarqué, en surfant naguère sur le net, l'existence d'une société des écrivains de je ne sais quel département ou région de France). Reprenant mes esprits, et repensant à ce sigle inconnu, je songeai au nom de Bernard Sesé, qui me disait vaguement quelque chose. Vérification faite, c'est en effet un ibériste, qui a traduit entre autres le *Lazarille* et Pessoa, et dont j'ai certainement vu le nom plus d'une fois dans le cadre de mon travail ou de mes études, mais que je ne connais pas particulièrement, et je ne vois pas pourquoi il a soudain surgi d'un recoin de ma mémoire. Quant à Seseh, je découvre en m'informant que c'est le nom d'une île devers Bali, mais alors là où va-t-on ! Allons, restons-en là, laissons donc les rêves enterrer les rêves.

Lundi 3 septembre 2007. C'est paraît-il dans la fin des années 90 qu'un certain Shaun Partridge (né en 1968 dans le Colorado) commença à qualifier ses propres œuvres d'un-pop. Le même, associé au musicien Brian Clark (né en 1977) et au chanteur et peintre Boyd Rice (né en 1957), créa en 2003 le mouvement Unpop Art. L'existence de ce mouvement a pour l'instant principalement consisté en la création d'un site internet sur lequel sont archivées et documentées les productions d'une dizaine de personnalités aux styles et aux domaines d'activité divers, mais qui ont en commun «l'application de concepts franchement impopulaires à des formes populaires», ou à l'inverse «l'application de l'esthétique, des styles ou des techniques pop à des notions déplaisantes, réprouvées ou en quelque manière censurées». Cela consiste à prendre le bon goût à rebrousse-poil et à s'amuser avec les interdits, en recourant par exemple aux symboles graphiques du nazisme ou du fascisme, bien que les acteurs de ce mouvement soient en réalité moins méchants qu'ils ne veulent s'en donner l'air.

Qu'une imagerie soit choquante n'est pas ce qui peut lui arriver de pire, toutefois ça ne suffit pas non plus à garantir qu'elle soit excellente. Mais les gens d'Unpop Art ne se contentent pas de gribouiller des croix gammées un peu partout pour taquiner l'humaniste moyen. Ils réussissent parfois assez bien leur coup, comme Boyd Rice dans sa frappante peinture *Love*, de 2004, ensemble de quatre toiles carrées représentant le mot LOVE en grosses lettres blanches sur fond rouge, avec une croix gammée noire inscrite bien en évidence dans le O.

Je n'ai pris connaissance que très superficiellement des travaux de la peintre Beth Moore-Love (qui peint des horreurs dans le style des illustrations de contes pour enfants), de l'éditeur Adam Parfrey (déclarant plaisamment vouloir que l'on n'ignore pas qu'il est «seulement à demi juif»), du collagiste Larry Wessel ou du dessinateur Nick Bougas. Les deux artistes qui m'intéressent le plus sont l'écrivain Jim Goad (auteur entre autres d'un *Redneck manifesto*) dont j'aimerais avoir le temps de mieux étudier les textes, et le sculpteur Charles Krafft, dont «l'art du désastre» consiste notamment à créer des porcelaines sur des thèmes guerriers inattendus.

Considérant avec raison que «l'unpop n'est pas toujours intentionnel», le site présente également une copieuse anthologie d'œuvres unpop trouvées.

Mardi 4 septembre 2007. J'entends qu'on emploie maintenant le mot «icône» dans le même sens où l'on disait «idole» (des jeunes, etc) de mon temps.

Mercredi 5 septembre 2007. «J'ai fini par les trouver tes sapins, dimanche en fin de matinée. D'ailleurs c'est des pins, en fait. Il n'y avait pas de cèpes, mais je suis tombé sur une grosse couleuvre verte et jaune qui m'a foutu la trouille. J'arrivais dessus, je l'avais pas vue, tout d'un coup elle s'est mise à gigoter dans tous les sens en sifflant, puis elle s'est cassée, j'étais surpris de sa rapidité à filer. On a beau savoir que c'est inoffensif, ça refroidit. Il était midi passé, j'ai encore fait un tour et je suis parti. J'aime bien ces coins, il y a personne, et je trouve toujours des trucs à glaner, des bouts de bois, des pousses. J'ai la terrainite qui me reprend, je voudrais acheter un champ pour y planter une collection d'arbres, mais ça n'a pas l'air facile dans le coin, tout est très occupé.»

Jeudi 6 septembre 2007. Dans un vieux carnet j'ai retrouvé ce poème énigmatique, daté du 28 janvier 1989:

METACHIMIE

De Haïti au Dahomey,
De mai à août Aïda vit
Dix beaux veaux doux et tutoya
Ce maudit catho couche-tôt.
Tom avait caché aux W.-C.

Deux boccoux de hachich tout cuit.

Il est vrai que je me droguais à l'époque, mais tout de même, cette bizarrerie m'étonne, et je n'arrive pas à piger ce que j'ai voulu dire (à part le jeu de mots vaseux du titre, et celui sur Haïti / vaudou) ou faire. On dirait que le texte obéit à une contrainte, mais laquelle? En y réfléchissant, et en en causant avec une proche, j'ai rassemblé les éléments d'une piste. Ce poème bizarre n'avait-il pas été écrit en réponse à une invitation de mail art? Une réponse vaine, car perdue ou refusée, en tout cas restée sans écho, à une invitation que je croyais vaguement revoir, imprimée sur un bristol jaune d'or. Se pouvait-il que cette carte se trouve encore parmi d'autres, dans une caisse de cartes à bazarder ou à vendre sur les brocantes? Je suis allé fouiller dans le chai et finalement j'ai remis la main sur ladite carte, qui était toujours là. Je suis quasi sûr que c'est bien en réponse à elle que j'avais composé ce poème tordu, dont le sens m'échappe encore, ainsi que les termes de la drôle de règle du jeu (je traduis) : «... appel pour le projet Symetrik Texts, qui donnera lieu à un livre réalisé par Burning Press au printemps 1989. Nous recherchons des textes utilisant seulement les lettres suivantes : A B C D E H I M O T U V W X Y ... Les textes peuvent ne faire qu'une ligne ... Date-limite 15 avril 1989.» Les contributions étaient à adresser à un certain Luigi, de Burning Press, à une boîte postale de Cleveland, dans l'Ohio. Je ne comprends pas comment cette règle a été établie. Elle autorise assez libéralement le recours à 15 lettres sur les 26 de l'alphabet, dont toutes les voyelles, et n'interdit que les 11 consonnes F G J K L N P Q R S Z. Pourquoi celles-ci et pas d'autres, le choix est-il

aléatoire? Au verso du carton figure une phrase en grosses capitales irrégulièrement alignées, qui dit : DID YOU MAIM THE CAT TODAY ? (As-tu mutilé le chat aujourd'hui?) Cette phrase, écrite selon la règle, me fait penser que les lettres retenues permettent d'écrire l'article *the* et la plupart des pronoms anglais (*I, you, he, we, they*) à l'exception de *she*. A part ça, le mystère demeure. Quelque bibliophile très spécialisé pourra dire si ce projet de livre a abouti, le net n'en a aucun souvenir.

Vendredi 7 septembre 2007. Comptabilité de Monte-Cristo. Je ne m'ennuie jamais, lorsque je vais flâner un moment sur un site de questions comme Ask MetaFilter. Consultant l'autre soir ma section favorite, «*writing & language*», j'y remarque cette interrogation, formulée le 8 août par un certain ODIV, je traduis : «Combien d'argent est dépensé par le protagoniste dans *Le comte de Monte-Cristo*, d'Alexandre Dumas? Je suis aux trois quarts de ma lecture du livre et il me semble que beaucoup de sommes d'argent sont indiquées, quelquefois précises, quelquefois pas tant que ça. Est-ce que quelqu'un en a déjà fait le relevé et l'addition?... [Pourrait-on en faire] une feuille de calcul excel?». Ce problème intéressant, mais il est vrai difficile, n'a pas beaucoup inspiré les lecteurs, dont un seul, Epimorph, faisait le jour même cette suggestion : «Je n'ai pas de réponse précise à votre question, mais si je me rappelle bien, Dumas donne, au début du livre, le montant approximatif du trésor, et vers la fin mentionne combien d'argent reste après toutes ces folles dépenses. En comparant les deux nombres, vous pourriez vous faire une idée (bien que Monte-Cristo, je crois, gagne quelque argent au cours de l'histoire). Je serais curieux de voir la feuille de calcul.» Il faudrait, pour se lancer dans l'entreprise, un comptable patient comme l'avait été Michel Ohl, quand il avait relevé toutes les occurrences du nom Monte-Cristo dans l'ouvrage (au total 1221), établissant ainsi «Le compte de Monte-Cristo», que j'avais eu l'honneur de publier dans ma *Lettre documentaire* n° 292, en décembre 1998. Ce que demande ODIV serait en somme de calculer non «le» mais «les comptes de Monte-Cristo». (En me renseignant sur ce roman, je m'aperçois que l'article de Wikipedia est beaucoup plus complet en anglais qu'en français).

Samedi 8 septembre 2007. J'aurais beaucoup aimé, il y a une vingtaine d'années, posséder ou seulement pouvoir prendre connaissance de cette espèce de tarot intello new wave, conçu par Brian Eno et un certain Peter Schmidt sous le titre d'*Oblique strategies (originally printed 1975)*. Aujourd'hui je m'en branle un peu, mais j'étais quand même assez content d'en trouver une édition bilingue, imprimée sur une sorte d'affiche pliante, parmi des papiers qu'un copain m'a envoyés, cet hiver. Quelques minutes suffisent à lire les 112 propositions, plus ou moins énigmatiques, plus ou moins ingénieuses, parmi lesquelles retient mon attention en particulier la n° 71, je traduis (enfin, je retraduis, parce que la version que j'ai sous les yeux me paraît un peu bancale) : «Dressez une liste exhaustive de tout ce que vous pourriez faire, puis faites la dernière chose de la liste.» Cette phrase, comme les autres du jeu, a l'air d'un conseil ou d'une suggestion adressée, pour relancer l'action, à qui ne saurait que faire. Moi, je fais des listes de choses à faire parce que j'ai au contraire trop de choses à faire pour me souvenir de toutes à la fois, et pour m'aider à choisir quand je me demande à quoi je vais passer. Ce ne sont d'ailleurs pas des listes de ce que je pourrais mais de ce que je voudrais ou devrais faire. J'ai au moins, en permanence dans la poche, une petite fiche en bristol quadrillé, pliée en deux, où je note en abrégé les petites choses à faire, celles qui devraient pouvoir être accomplies dans les heures ou les jours qui suivent (les choses à acheter, les gens à contacter, les mots ou les notions à vérifier, de multiples bricoles). Maintenant j'ai aussi ouvert dans mon ordi un fichier consacré aux opérations plus compliquées (écritures, lectures, bricolages, jardinages, etc). J'ai remarqué que Lazare, dans son blog, confiait se servir lui aussi d'une liste de choses à faire, il en parlait le 10 janvier («... je travaille un peu sur ma liste des choses à faire») et de nouveau deux jours après («Je passe l'essentiel de mon temps à bosser sur ma liste des choses à faire...»). Le 14 avril, c'était Geof Huth qui photographiait la liste de «*things to do*» de Bob Grumman, qu'il nomme très sobrement une «*to-do list*». J'aurais bien d'autres choses à dire sur les listes de choses à faire, mais j'ai d'autres choses à faire. En attendant, je peux maintenant rayer de ma liste de choses à faire, la rédaction d'une note sur les listes de choses à faire.

Dimanche 9 septembre 2007. Concision de l'anglais : une «liste de choses à faire» est une «*to-do list*». J'y pense parce que je viens de parler de ça, mais pour trouver d'autres exemples, on n'a que l'embarras du choix. Comparez «dans le sens des aiguilles d'une montre» et «*clockwise*», ou «à consommer de préférence avant» et «*best before*», etc. Il n'y a pas photo, comme on dit. Une fois de temps en temps, on se console en songeant que pour notre bon vieux «chai», il ne faut pas moins qu'un «*wine and spirit storehouse*».

Lundi 10 septembre 2007. La semaine commence mal. Je croyais que la boîte était vide, ce matin, et puis non, il y avait une petite lettre coincée contre la porte. Une lettre d'éditeur. Ah Seigneur, c'est vrai, j'ai eu l'optimisme imprudent, je ne sais plus quand vers le début de l'été, d'envoyer à quatre ou cinq éditeurs le texte de mon blog de l'an dernier. Leur parfait silence m'avait paru assez explicite et je n'y pensais plus, mais voilà que l'un d'eux, plus zélé que les autres, se décide enfin à m'expliquer pourquoi il n'a rien à branler de mes écritures. «M. Billé, Nous avons lu votre manuscrit, qui n'a malheureusement pas retenu notre attention (le contraire m'aurait surpris). Vous faites preuve dans ce journal d'une érudition impressionnante (c'est gentil de me consoler, mais faut pas pousser non plus) et d'une curiosité évidente pour la vie en générale (je laisse les fautes, pour me venger) et la vie littéraire en particulier. Ceci soutenu par une écriture tout à fait correct (ben oui, pardi, j'essaye de faire zéro faute, moi). Néanmoins, votre projet manque d'unité : ces réflexions sont trop dispersées pour retenir l'attention du lecteur du début à la fin.» Après quoi Maud Béranger m'explique comment faire si je veux récupérer mon ouvrage chez le Dilettante. Eh oui, tout ça ne m'étonne pas, il y a toujours quelque chose qui cloche dans mes propositions aux éditeurs, quand c'est pas ceci, c'est cela. Cette fois, je suis trop dispersé. Et si tu savais, Maud, ça n'est pas que dans mes manuscrits.

Mardi 11 septembre 2007. Un marxiste zen.

Je fais mienne cette analyse d'un de mes observateurs politiques préférés, François Talmont : «Les situationnistes étaient ennuyeux, prétentieux et à côté de la plaque. Les post-situationnistes, c'est la même chose, mais en pire.» Naturellement, cette vérité générale ne doit pas faire oublier qu'il y a, comme souvent, des exceptions. L'une d'elles est à mes yeux le cas intrigant de Ken Knabb, dont l'autobiographie, écrite en 1997, est lisible sur son site Bureau of Public Secrets, dans la version originale en anglais (*Confessions of a mild-mannered enemy of the State*) ainsi que dans une traduction française hélas bourrée de coquilles et de fautes (*Confessions d'un ennemi débonnaire de l'Etat*). Il se dégage de ce document un charme certain, qui tient à la fois aux aspects pittoresques et inattendus de la personnalité de l'auteur, ainsi qu'à ses qualités littéraires, et d'abord à sa limpidité d'expression, si différente du «style situationniste étrange et tortueux».

Né en 1945 en Louisiane dans un milieu catholique rural, il passa son enfance dans des fermes familiales du Middle West. Après des études dans une université de l'Illinois (fondée sur le modèle de celle de Chicago, qu'on a plaisamment décrite comme «une université protestante où des professeurs juifs enseignaient la philosophie catholique à des étudiants athées»), il se rendit en Californie et s'installa définitivement à Berkeley. «N'ayant pas à subvenir aux besoins d'une famille», il a vécu de «revenus qui n'ont jamais dépassé le seuil officiel de pauvreté», gagnant juste le minimum vital, notamment en jouant au poker et en conduisant des taxis, tout en se préservant un maximum de temps libre. L'auteur retrace l'évolution de ses goûts littéraires (entre autres James Joyce, Henry Miller, Kenneth Rexroth dont il est un des meilleurs connaisseurs, et la chanson française) et de ses idées politiques (le passage du christianisme à l'athéisme, le gauchisme, la contre-culture anarchiste, enfin le situationnisme dont il est aussi un des meilleurs spécialistes, ayant traduit et publié dans la fin des années 70 une *Situationist International Anthology*). Il indique parallèlement diverses passions qui l'ont animé, comme le bridge, les drogues (peyotl, psilocybine, LSD, herbe), la musique, des sports (karaté, basket, tennis, escalade) et le bouddhisme zen.

En lisant l'histoire de sa vie, Ken Knabb m'a donné l'impression d'un homme curieux, modeste et honnête. Je comprends ce que fut sa déception vis-à-vis des imposteurs staliniens des Black Panthers. Je me demande comment il a pu

en venir à considérer que l'anarchisme n'était qu'une «idéologie comme toutes les autres, avec sa propre galerie de héros et d'idées fétichisées», sans réaliser ensuite qu'il en allait de même avec les situs. Il ne manque pas d'exprimer des réserves vis-à-vis de ceux-ci, analysant l'usage fait par eux et leurs suiveurs des «ruptures de type situationniste», conduisant à ce que «des antagonismes personnels de plus en plus insignifiants en sont venus à être traités comme de graves différends politiques». Mais certainement Knabb reste prisonnier d'un certain moule idéologique. Je regrette qu'il ne regrette rien en racontant son agression saugrenue contre le poète anarchiste Gary Snyder, qu'il admirait pourtant, mais auquel il reproche principalement d'avoir été applaudi par ses auditeurs lors de ses lectures publiques, ce qui révélait «la nature fondamentalement spectaculaire de l'événement» ! On retombe là en plein chamanisme idéologique. De même, n'est-ce pas par superstition situationniste, qu'à la sortie de son anthologie de l'IS, alors que les demandes pleuvent, il refuse toute lecture, interview, etc, privant ainsi le public et se privant lui-même de contacts qui auraient pu être fructueux. Hormis cette autobiographie, le matériel disponible sur son site m'inspire les mêmes sentiments partagés. J'admire son travail d'archiviste et d'éditeur de Rexroth, mais je ne comprends pas qu'il perde son temps à établir soigneusement un recueil des Graffiti du soulèvement anti-CPE de 2006, qui sont d'une banalité et même d'une stupidité consternante (du genre «Paix entre les peuples, guerre entre les classes», «Nous voulons vivre» ou encore «Dans Grève il y a Rêve», on voit le niveau). Enfin, c'est un mystère comme il y en a partout, mais ses *Confessions* m'ont plu, elles mériteraient de faire un livre.

Lundi 17 septembre 2007. A l'aube, dans les brumes du demi-sommeil, m'apparaît cette règle :

Faire ce qu'il faut

Comme il faut

Quand il faut

Avec les gens qu'il faut.

Avec cette variante :

Faire ce qu'on peut

Comme on peut

Quand on peut

Avec les gens qu'on peut.

Ca y est, voilà que j'ai mes règles, à présent. Je dois être fatigué, vivement que je reprenne le boulot.

Mardi 18 septembre 2007. Du fait que les adverbes en -amment (tels brillamment, bruyamment, constamment, etc) proviennent d'adjectifs en -ant, l'existence de l'adverbe «nuitamment» semble induire celle de l'adjectif «nuitant». Or «nuitant» n'existe pas, c'est un fantôme d'adjectif. Et comme souvent les fantômes, il apparaît à la faveur de la nuit.

Jeudi 20 septembre 2007. Je suis de ceux pour qui un match est toujours nul, je n'ai jamais pu m'intéresser aux compétitions de sport, et pourtant sur le tard, je vois en lui un trait qui me le rend presque sympathique. Dans une époque obsédée par l'égalité, où de toutes parts des fanatiques présentent l'égalité comme le bien suprême, tandis que d'autres affirment que l'inégalité n'existe pas, le sport n'a d'autre but que de faire apparaître des inégalités, de les calculer, de les enregistrer, de les sanctionner, de les classer, de les proclamer, de les exalter. C'est amusant, jusqu'à un certain point.

Vendredi 21 septembre 2007. Les petites gueules.

En faisant du ménage, hier matin, j'écoutais *Les Grandes Gueules*, sur RMC. Pendant un moment, ils ont reçu Tintin Legrand, le grand chef des «Enfants de Don Quichotte» (il y a dans ce nom un prodigieux mélange de prétention et de puérilité, qui déjà vaut la palme). L'émission donne souvent lieu à de sérieuses prises de bec, qui justifient son titre, mais là tout d'un coup zéro polémique, tout le monde était d'accord à marmonner des poncifs humanistes, les grandes gueules étaient soudain devenues de bons petits toutous, à quatre pattes devant le nouveau grand prêtre médiatique du droit au parasitisme. Je ne sais pas ce que va gagner ce zigoto, avec son cirque, mais ce qui est certain, c'est que si ça ne marche pas, ça ne sera pas la faute aux journalistes. (P.S. Et puis

d'abord, qu'est-ce qui prouve qu'ils sont bien les «enfants de Don Quichotte», comme ils se proclament ? Je demande à voir les tests adn).

Lundi 24 septembre 2007. Géodésie de l'esprit.

Je ne sais plus où je lisais l'autre jour que les quatre principaux lieux de pèlerinage chrétiens médiévaux étaient (j'ai aussi oublié leur ordre d'importance, mais citons-les en vrac) Rome, Jérusalem, Saint-Jacques de Compostelle et le Mont-Saint-Michel. Je m'avisai que trois de ces destinations étaient situées en Europe, et que si l'on déterminait le centre de gravité du triangle par elles formé, on localiserait peut-être ainsi le coeur géographique de la chrétienté européenne, en tout cas quelque lieu peu commun. Je me demandai s'il existait un moyen plus ou moins aisé de calculer exactement ce point focal, à partir des coordonnées géodésiques des trois villes. Ne trouvant rien de rapide et simple, je me rabattis sur les instruments primitifs dont je disposais dans mon cabinet de travail : une vieille carte routière du continent publiée par Shell Berre Foldex, une règle métallique graduée, un crayon à papier. Après avoir tracé les côtés du triangle délimité par le Mont, Rome et Saint-Jacques, j'entrepris de faire apparaître les médianes, qui dit-on sont concourantes. Or à ma grande surprise, et à ma grande satisfaction, j'observai que les lignes s'entrecroisaient dans une région que je connais bien, le Périgord, mais dans une zone laissée blanche, sans toponyme imprimé sur cette carte peu précise. La proximité d'un méandre de la Dordogne permettait cependant d'affiner le repérage. Je me reportai donc à mon atlas routier Michelin, où je constatai que le centre géographique de la chrétienté européenne se situerait devers la commune de Belvès. Il ne me déplairait pas, qu'un expert de bonne volonté fasse un calcul plus exact et plus sûr que le mien, en espérant qu'il le confirme. Mais assurément, je ne passerai plus par là sans repenser à cette découverte.

Vendredi 5 octobre 2007. Sur quatre vers de Pessoa.

Au bas d'une page, dans un carnet d'il y a dix ans, j'ai retrouvé l'autre jour un brouillon, la traduction française que j'avais faite d'une strophe de Fernando Pessoa (1888-1935).

Nous passons et rêvons. La terre sourit. La vertu est rare.

L'âge, le devoir, les dieux pèsent sur notre bonheur conscient.

Espère le meilleur, prépare-toi au pire.

La prétendue sagesse à cela se résume.

Je ne suis pas sûr de bien tout piger, le deuxième vers surtout m'intrigue, mais la retrouvaille me ravit, ce quatrain me plaît encore, ou plutôt de nouveau, car je l'avais complètement oublié. Il est aphoristique, un rien crépusculaire, d'un registre à mi-voix. Il n'est pas à déclamer, plutôt à murmurer, comme un filon que l'on se passe discrètement. A la bibli publique, de retour en ville, j'ai tôt fait de repérer le texte original, et d'autres éditions. C'est un poème en anglais :

We pass and dream. Earth smiles. Virtue is rare.

Age, duty, gods weigh on our conscious bliss.

Hope for the best and for the worst prepare.

The sum of purposed wisdom speaks in this.

Cette miniature est la première d'une série de quatorze, rédigées semble-t-il de 1907 à 1920, et réunies sous le titre d'*Inscriptions*, dans une plaquette de 1921, faisant partie des *English poems* de l'auteur. Des «inscriptions» peut-être mortuaires, que je vois traduites en portugais sous le titre *Epitáfios*, dans le volume bilingue de *Poesia inglesa* (Lisbonne, 1995), par une certaine Luísa Freire. Cette version me semble indécise en quelques points, le premier mot surtout est faux, *pensamos* («nous pensons») au lieu du *passamos* attendu. Comment l'expliquer? Un brouillon manuscrit mal tracé, recopié trop vite? Ou une fantaisie volontaire? Penser et rêver feraient une paire plausible, il est vrai.

Dans le volume des *Œuvres poétiques* de Pessoa, en Pléiade, paru en 2001, figure la traduction française des *Inscriptions* par Patrick Quillier, reprise d'une précédente édition, sous le titre *Epitaphes*, chez Bourgois en 1992.

Nous passons, nous rêvons. La terre sourit. La vertu est rare.

Age, devoir et dieux pèsent sur notre bonheur conscient.

Aie l'espérance du meilleur mais au pire attends-toi.

Ecoute bien : c'est là toute la sagesse possible.

J'y remarque l'option étrange, d'avoir supprimé le «et» du premier vers, pour en introduire un dans le suivant, comme par compensation. Je ne trouve pas

mal d'avoir maintenu les noms sans articles dans le deuxième vers. Pour les troisième et quatrième, je préfère mes petits alexandrins.

Lundi 8 octobre 2007. J'aime qu'en français les dix premiers nombres, j'entends les nombres de un à dix, soient tous des monosyllabes. Je ne connais pas d'autre langue qui jouisse de ce bel aspect. Chez nous pas de *cinco*, pas de *seven* qui viennent se distinguer avec des entrechats. Dommage que ce ne soit en outre le cas du zéro, la perfection serait encore plus parfaite.

Mardi 9 octobre 2007. L'engouement actuel montre que le rugby peut n'être pas moins populaire que son cousin le football, ni moins mercantile. Leur différence de statut tient à quelques détails, entre autres que l'on jouerait plus difficilement au rugby dans une cour d'immeuble, sur le bitume ou le béton.

Samedi 13 octobre 2007. Rond ou ovale, c'est bien égal : Jeu de ballon, jeu de dindon.

Lundi 15 octobre 2007. Bordel.

Hôtel de passe,
Hôtel de pisser,
Hôtel de puces.

Jeudi 18 octobre 2007. Je n'arrive pas bien à comprendre comment s'explique, ou d'où provient l'expression américaine «*No problemo*». Je l'avais entendue dans la série des Simpsons, puis j'ai réalisé que pas mal de gens disaient ça. Est-ce la série, qui a lancé la formule, ou n'a-t-elle fait que reprendre un usage déjà établi? Le sens ne fait pas de doute, c'est le o final qui intrigue. Il faudrait que ce soit *problema*, si c'est de l'espagnol, ou même de l'italien. On me dit qu'en effet, ce serait simplement de l'espagnol fautif. Je me demande dans quelle mesure c'est délibéré.

Vendredi 19 octobre 2007. Quand j'étais gosse, un professeur m'avait appris qu'il ne fallait pas employer le mot «bavardise», parce qu'il n'existait pas. Cela m'avait surpris, car je savais bien que je ne l'avais pas inventé, et que si je m'en servais, c'est que je l'avais entendu prononcer par d'autres. En y repensant, je cherche et je découvre que le mot était chez Littré. Il avait donc existé, mais dans le temps. Car d'une certaine manière, «exister», pour un mot, c'est être marqué dans le dictionnaire. Quant au Robert, pourtant si prompt à ramasser ce qui traîne un peu partout, il n'en a jamais entendu parler. Mais je vois que Littré, et d'autres sur le net, font de bavardise un synonyme de bavardage, soit le fait de bavarder. Je concevais cela plutôt comme le vice ou le caractère de celui qui est bavard, comme ce qu'est gourmandise par rapport à gourmand.

Lundi 22 octobre 2007. Si je perdais l'appétit autant que je perds la mémoire, j'aurais sans doute une silhouette plus élancée, mais pour l'instant ça n'est pas le cas. Je dois et j'essaie de faire attention. Quand l'occasion se présente d'enfourner des ambrosies, pas facile de résister. Les développements de l'actualité m'ont inspiré l'idée d'une tactique, pour faire surgir ou conforter en moi l'esprit de résistance. Pourquoi ne pas me trimpler avec en poche une copie de la lettre de Guy Moquet? Quand viendrait la tentation, devant les rayons du supermarché, ou à la table des amis, je jetterais discrètement un coup d'œil à la lettre de Guy Moquet et hop, une force française intérieure libre m'envahirait soudain et adieu désirs, au diable l'appétit!

Mon attention avait été attirée vers ce document par diverses déclarations, comme l'e-mail envoyé au site du *Figaro* par un lycéen humaniste : «Cette histoire est l'une des plus émouvante alors pourquoi en discuté au temps ! on a cas sacrifier 10 minutes de cours pour entendre les derniers mot de ce jeune homme qui a sacrifier ça vie pour la notre.» Voilà qui sollicite impérieusement la curiosité.

Alors je me suis renseigné et là le charme s'est aussitôt rompu. Le pauvre drôle n'aurait nullement été arrêté pour fait de résistance, mais pour appartenance au communiste parti, le troupeau de patriotes relatifs, qui peu avant, au temps du glorieux pacte germano-soviétique, se gardait bien de lever

le petit doigt contre l'Allemand. Et puis j'ai lu cette lettre, mon Dieu, ces vingt lignes, quel misérable petit amas de mièvreries sans intérêt.

En tout cas il serait faux de croire, comme l'analphabète du *Figaro*, que Guy Moquet s'est sacrifié pour quoi que ce soit. Ce n'est pas lui qui s'est sacrifié, il n'a pas choisi d'être exécuté par ses bourreaux, qui ont décidé de son sort sans lui demander son avis. Au moins lui ont-ils laissé le loisir d'écrire cette lettre, ce qui ne fut pas forcément le cas pour les milliers d'innocents massacrés en Russie par les bouchers communistes.

La coïncidence n'est sûrement pas voulue, mais ce mois-ci justement la revue *L'Histoire* consacre un dossier d'une cinquantaine de pages aux «crimes cachés du communisme», dans lequel se trouve ce télégramme de Lénine, adressé parmi tant d'autres aux dirigeants bolcheviques de certain canton. Voilà un message qui serait autrement instructif, à lire dans les classes, que les bredouillis de Guy Moquet : «Camarades, ... partout la lutte finale avec les koulaks est désormais engagée. Il faut pendre, et je dis pendre de façon que les gens le voient, pas moins de cent koulaks, richards, vampires connus, publier leurs noms, s'emparer de tout leur grain...»

Mercredi 24 octobre 2007. Vu *Coup de torchon*, de Bertrand Tavernier (1981) pour la curiosité de connaître l'actrice jouant l'institutrice, dont on m'avait parlé. C'est du cinéma de gauche, où comme par hasard tous les Blancs sont pourris (sauf l'institut) et tous les Noirs (ou le peu qu'on en voit) sont des braves types. A part ça, des petites histoires de bagarre et de coucherie sans grand intérêt, mais c'est assez divertissant, je ne me suis pas endormi. Jean-Pierre Marielle est à contre-emploi dans le rôle d'une fripouille, et mieux à sa place dans le rôle de son frère. Sa prestance éclipse quelque peu les autres vedettes masculines, Guy Marchand, Eddy Mitchell, Philippe Noiret. Quant aux féminines, Isabelle Huppert et Stéphane Audran, elles font très bien les vulgaires pétasses.

Jeudi 25 octobre 2007. J'ai rêvé que j'habitais au troisième étage, dans un vieil immeuble comme quand j'étais rue Sainte Catherine. C'était la nuit, j'étais près de la porte d'entrée de l'appartement, qui était ouverte sur le palier. J'entendais que deux personnes entraient dans le couloir, au rez-de-chaussée. L'une d'elles était Rétho, je l'entendais tonitruer des plaisanteries snobs comme à son habitude. Son compagnon montait me voir, c'était un jeune mec, dans les vingt ans, il me montrait deux exemplaires d'une sorte de livre d'artiste qu'il venait de créer. Chaque livre était fait d'une petite liasse d'enveloppes de courrier, vides, agrafées ensemble sur toute une longueur, avec quelques agrafes qui s'avançaient vers le milieu de la liasse, ce qui la rendait plus difficile à feuilletter. C'étaient des enveloppes de courrier par avion, avec une petite frise de hachures colorées sur le bord, et de format normal allongé, de celles où on peut mettre une feuille pliée en trois. On voyait qu'elles avaient vraiment servi, elles portaient des adresses, des timbres et des tampons. Il y avait de petits timbres presque carrés que j'étais curieux d'examiner. Je trouvais ces ouvrages un peu bruts mais très jolis, j'étais gêné de ne pas comprendre si le type m'en offrait un ou me montrait seulement.

Vendredi 26 octobre 2007. Vu *New Mexico*, paraît-il le premier western de Sam Peckinpah (1961). Une femme tombant amoureuse du type qui a accidentellement tué son fils, l'argument est risqué, mais ce petit film un peu beau, un peu réussi, ne manque pas de charme. J'aime beaucoup la tête maussade et la voix des deux protagonistes, Maureen O'Hara et Brian Keith. Ils sont plus beaux quand ils tirent la gueule que quand ils se mettent à fondre. Les couleurs délavées, aussi. C.

Lundi 29 octobre 2007. Bicentenaire de Ternaux.

Je n'y croyais pas trop, mais j'ai pu constater dernièrement que le *Bulletin hispanique*, de l'université de Bordeaux, a bel et bien publié cet été (tome 109, pages 301-314) la «Note bibliographique» que je lui avais soumise l'an dernier, «sur les œuvres de Henri Ternaux et leur postérité», afin de célébrer le bicentenaire de la naissance de cet historien (1807-1864).

J'avais connu l'existence de Ternaux par hasard, vers la fin des années 80 ou le début des années 90, alors que je cherchais dans les livres de la matière à traduire, et de quoi m'instruire sur les chroniqueurs du seizième siècle sud-

américain, notamment brésilien. Intrigué de voir le nom de Ternaux-Compans réapparaître ici et là, je m'étais mis à en suivre la piste, aidé en cela du fait que la bibliothèque municipale de Bordeaux possédait la quasi totalité de ses ouvrages, dispersés dans différents fonds. C'est ainsi que peu à peu j'ai pris connaissance de l'étendue et de la valeur de l'œuvre de celui qui avait été non seulement historien, mais surtout un remarquable collectionneur, bibliographe, éditeur et traducteur de textes anciens, principalement mais pas seulement dans le domaine de la découverte de l'Amérique. Bientôt Ternaux s'est mis à occuper une des meilleures places, qu'il ne devait jamais perdre, dans mon petit panthéon intellectuel privé. Je n'éprouvais pas seulement de l'admiration pour ses œuvres, mais une sorte de sympathie personnelle, du fait que je partageais son goût évident non seulement pour ce thème historique, mais pour la bibliographie, les langues étrangères, les listes de vocabulaire. J'ai ressenti aussi de la solidarité, quand je me suis aperçu que, depuis quelques décennies, d'aucuns puisaient à l'envi dans l'abondant réservoir de ses écrits, mais souvent sans le traiter avec les égards qui lui étaient dus. Telle traduction était rééditée, mais il fallait chercher assez loin dans la préface pour apprendre que c'était lui le traducteur, car les pages liminaires n'en disaient mot. Dans telle autre réédition, un préfacier regrettait avec condescendance que Ternaux n'ait fourni qu'une traduction partielle, mais se gardait bien de la compléter lui-même. Etc. La palme revient peut-être au récit des voyages de Hans Staden, que la rééditrice actuelle a commercialisé pendant plus de vingt ans avec en page de titre la mention «traduit de l'anglais», alors qu'il s'agit bien évidemment d'une traduction de l'allemand.

J'ai lu ce que j'ai pu des livres de Ternaux, toujours avec profit.

Je me rappelle qu'il y avait un problème au fonds ancien de la municipale, où les vingt tomes de sa grande série de *Voyages, relations et mémoires* étaient reliés en dix-huit volumes, le décalage ainsi produit étant cause que quel que fût le numéro demandé, on pouvait être à peu près sûr que le magasinier allait en apporter un autre.

Une fois, je me suis mis dans l'embarras en voulant acheter sa *Bibliothèque américaine*, belle ment rééditée en fac-similé par un éditeur de Hollande. Suivant les indications trompeuses d'un catalogue, j'ai envoyé à l'étranger une certaine quantité de francs, quand le prix de l'ouvrage était de cette quantité mais en florins, ce qui revenait bien plus cher. J'ai toujours ce beau livre, dont je ne fais plus rien, il faudrait que je l'offre à une bibli qui le mérite. Ou que j'essaie de le vendre mais c'est bien incertain. Comme je l'ai fait parfois pour quelques livres que j'aimais, j'en ai dressé l'index. Il ne m'a pas beaucoup servi mais un peu tout de même.

De temps en temps, quand je pensais à Ternaux, je me disais que j'aimerais trouver un jour quelque manière de lui rendre un hommage public, et si possible utile. Une occasion s'est présentée vers la fin 1994, quand on m'a mis en relation avec un éditeur de Nantes, qui recherchait des projets liés au monde portugais. Je lui en ai proposé deux, qui ont été acceptés, dont un était la reprise de la traduction par Ternaux du livre qu'un certain Gandavo avait écrit sur le Brésil en 1576. Ce n'a pas été très satisfaisant, car la réalisation m'en a échappé largement, le livre a paru l'année suivante chargé de coquilles, accompagné de documents trop nombreux, que je n'avais pas tous voulus et dont certains étaient d'un intérêt discutable.

C'est vers cette époque que je me suis lancé dans la composition d'une thèse après avoir longuement hésité entre trois sujets, Ternaux étant l'un d'eux, mais pas celui que j'ai finalement choisi. Une fois bien engagé dans cette entreprise, j'ai été piqué un beau jour, quand il m'a fallu appeler au téléphone un professeur de Paris, peut-être monsieur Boisvert, pour obtenir je ne sais plus quel renseignement. Pendant la conversation, le nom de Ternaux est venu sur le tapis. Ah, s'est exclamé mon interlocuteur, Ternaux, voilà quelqu'un qui mériterait une thèse ! Je n'ai pas bronché.

Je faisais des fiches sur tous les ouvrages de Ternaux dont je venais à avoir connaissance. Ces fiches m'ont beaucoup servi dans mes recherches, et par ailleurs je me disais que si je parvenais à établir la bibliographie exhaustive de l'auteur, ce serait là un opportun monument à sa mémoire. Or j'ai découvert un beau jour que ce monument avait déjà été très correctement dressé, par le chercheur américain Henry R Wagner (1862-1957). Lui aussi semble avoir été une personnalité hors pair. A l'âge de 55 ans, après avoir fait fortune dans l'industrie, il a pris sa retraite, s'est marié, puis a consacré à sa passion de

la bibliographie les quarante années qui lui restaient à vivre. Wagner a écrit dans l'*Inter-American Review of Bibliography* (également intitulée *Revista Interamericana de Bibliografía*) les deux articles qui, à ma connaissance, sont à ce jour les meilleures sources d'information sur Ternaux : le premier, en 1954, était une esquisse biographique («*Henri Ternaux Compans : the first collector of Hispanic-Americana*»), le second, en 1957, en était le complément bibliographique («*Henri Ternaux Compans : a bibliography*»). La parution de cette bibliographie devait coïncider avec le quatre-vingt-quinzième anniversaire de Wagner mais il est mort quelques mois avant. Il y recensait très exactement, malgré quelques inévitables erreurs de détail, les 83 ouvrages de Ternaux.

Au début de l'année dernière, je me suis avisé que 2007 serait à la fois le cinquantième anniversaire de la bibliographie de Ternaux dressée par Wagner, et le deux-centième anniversaire de la naissance de l'historien français. J'ai donc eu l'idée de préparer, en manière d'hommage, une «Note bibliographique sur les œuvres de Henri Ternaux et leur postérité». Dans cette note commémorative, je rappelle les grands traits de la biographie du personnage, je fais un rapide tour d'horizon des rares sources d'information le concernant, j'examine les avatars de son nom (né Charles-Henri Ternaux, il a d'abord renoncé à l'un de ses prénoms, puis a ajouté à son patronyme celui de sa femme, Compans, et a aussi recouru à quelques pseudonymes), enfin je reviens sur une quinzaine des 83 notices de Wagner, afin de corriger des erreurs et de compléter les données, notamment en signalant les différentes rééditions qui ont eu lieu pendant ce dernier demi-siècle.

J'ai proposé cet article au *Bulletin hispanique*, qui voulait bien le publier. Vers le début de l'année, il m'est apparu que si la publication avait effectivement lieu, elle ne se ferait qu'après la date précise du bicentenaire, Ternaux étant né le 29 avril 1807. J'ai alors envisagé d'organiser une quelconque manifestation publique, même confidentielle, ce jour précis. Je pensais d'abord à une causerie à la fac, à l'occasion de laquelle je pourrais présenter quelques ouvrages disponibles dans les bibliothèques du secteur. C'était sans compter que parfois le destin a décidé qu'on ne ferait pas ce qu'on veut, et qu'il est inutile de s'escrimer. J'ai d'abord découvert, sur le calendrier, que le 29 avril tombait cette année un dimanche. Eh bien, me suis-je dit, si la commémoration ne peut avoir lieu ce jour-là, peut-être un jour proche. Mais lequel ? La veille, c'est-à-dire le samedi, l'université est à peu près vide, et le vendredi elle n'est guère pleine. Quand au lendemain du dimanche, le lundi 30, il aurait pu convenir, s'il n'avait été un jour de pont assuré, puisque c'était la veille du mardi 1er mai.

Après avoir tergiversé quelque temps, j'ai abandonné cette idée. Une autre m'est venue, comme la date approchait. Mon calendrier s'organisait de telle façon, que j'allais me trouver ce dimanche-là dans ma maison de campagne, où je dispose d'une connexion internet. Ce que je pourrais faire, me suis-je dit, serait de passer tout simplement dans mon blog un communiqué sur le sujet. La portée publique de cet acte ne serait sans doute pas immense, mais probablement pas inférieure à celle d'une causerie. Or ce dimanche matin, pour la première fois depuis que j'y étais abonné, internet était en panne, pas moyen de se connecter. Au bout d'un moment, j'appelle le service de secours. Le jeune homme m'explique que suite aux orages de la nuit précédente, tout le secteur est en panne. Je lui demande quand pense-t-il que le contact sera rétabli. Pas avant minuit, me répond-il. Quand le destin a décidé...

Ma note bibliographique a donc paru dans l'été. La relisant dans le *Bulletin*, je remarque ce petit accident, dans le deuxième paragraphe. «Malgré l'importance quantitative et qualitative des publications de Ternaux, les écrits concernant sa vie ou ses œuvres peuvent se compter sur les doigts», avais-je écrit, en abrégé l'expression imagée. Dans la revue, on m'a corrigé en complétant: «... sur les doigts d'une main». Or le nombre de documents en question étant plus proche de dix que de cinq, comme on peut le constater dans mon exposé, le pluriel «des mains» aurait été plus approprié. Mais passons.

Je dirai encore un mot sur un point mystérieux, mais trop léger pour que j'aie voulu en parler dans l'article. Les deux premiers écrits connus de Ternaux sont deux dissertations historiques rédigées en latin, qui ont été imprimées en 1826 à Göttingen, où l'auteur était alors étudiant. Henry Wagner classe l'*Historia reipublicae Massiliensium...* en premier, le *De Jacobo Cœur...* en second, mais ne dit pas pourquoi. Cet ordre est-il justifié par quelque raison, ou arbitraire ? Un détail me porterait à penser que les deux textes se sont succédé

dans l'ordre inverse. C'est que le *De Jacobo Cœur* est signé Carolus Henricus Ternaux, forme latinisée du nom complet de l'auteur, et l'*Historia* d'un simple Henricus Ternaux, forme abrégée au seul prénom qui entrera désormais dans sa signature. On pourrait trancher la question, s'il se trouvait que l'achevé d'imprimer des ouvrages donnait une date plus précise, en indiquant au moins les mois d'impression. La vérification de ce détail ne serait pas la plus mauvaise raison de faire le voyage de Göttingen, maintenant que j'y pense.

En attendant, saluons aujourd'hui la mémoire d'un estimable gentilhomme de lettres, né voilà exactement deux cents ans et six mois.

Mardi 30 octobre 2007. Dans son *Journal extime*, si j'ai bien compris, Michel Tournier rassemble des observations extraites de journaux et de carnets de diverses époques, notes sans date qu'il répartit en douze chapitres correspondant aux douze mois d'une année virtuelle.

On y apprend en mars que l'auteur ne peut pas piffer «Céline et sa manière», en juin Barrès «malgré tous mes efforts», en novembre Pascal (le «monceau informe des *Pensées* ... bêtisier systématique»).

Tournier regrette plusieurs fois de n'être qu'un littéraire et d'avoir négligé sa formation scientifique. On mesure le problème en l'entendant évoquer en mars Valéry Larbaud devenu infirme, qui «ne pouvait plus dire que les cinq mots suivants : Bonjour les choses de la vie !» En effet il n'est pas matheux, celui qui ne sait compter jusqu'à six.

Elle est compréhensible mais discutable, sa remarque de mai comme quoi l'artisan et l'ouvrier ne partageraient pas les préoccupations météorologiques du paysan. Allez demander au maçon si peu lui importe le temps qu'il va faire.

J'aime bien son idée d'installer dans son jardin un «charnier», constitué d'un «poteau d'environ 2 mètres surmonté d'un plateau hérissé de pointes», où il fixerait «des lambeaux de viande et de poissons pour attirer et retenir les rapaces diurnes et nocturnes». J'ai envie d'en faire autant, ce pourrait être une destination plus satisfaisante, pour tous les petits cadavres de souris, d'oiseaux et de lézards victimes des chats, que de les jeter sur le compost. Mais je me contenterais de les y déposer sans m'ennuyer à les accrocher, pouah !

Mercredi 31 octobre 2007. Films vus ces jours-ci :

Adieu, plancher des vaches ! (1999) d'Otar Iosseliani. Je n'adhère pas beaucoup au romantisme de ce film (le romantisme des voleurs de vieille dame, le romantisme des vauriens qui pillent une cave) mais j'aime beaucoup la narration éparpillée en anecdotes, sans intrigue principale, sans acteurs célèbres, avec des dialogues minimalistes, dans des décors intéressants, et le jeu du réalisateur lui-même dans le rôle du vieux châtelain ivrogne. B.

Le dvd comporte aussi un documentaire de 54 minutes sur un *Petit monastère en Toscane* (1988), plus précisément sur une micro-communauté de cinq moines augustins français, établis à Castelnuovo dell'Abate, et sur la vie du village voisin, Montalcino (près de Sienne), où l'on récolte des olives, tue des cochons, et va à la messe. C.

De Marcel Pagnol, *La fille du puisatier* (1940). Un grand Fernandel, un Raimu géant. On ne s'ennuie pas une minute, et ça en dure 140. C'est de l'envoûtement, de la sorcellerie pure. A.

Jeudi 1 novembre 2007. Emprunté ces temps-ci :

un livre sur les jardins feng shui, complètement idiot,
un sur les plantes qui ne demandent pas d'entretien, assez intéressant,
un sur les murets et clôtures, pas terrible,
deux enregistrements des *Poissons d'or* de Debussy, curieux d'écouter ce morceau après m'être fourré dans le cassis l'idée que c'était lui qui devait avoir inspiré à Frank Mallet le titre de son émission hebdomadaire que j'écoutais assidûment sur France-Musique et dans laquelle j'avais découvert tant de bonnes choses dans les années houlala, disons dans les années 80, mais la poiscaille à Claude ne m'a pas du tout plu,
un *Concerto pour piano en ré mineur* de Mozart, dont Ciry disait le plus grand bien, mais qui me laisse indifférent,
et la belle *Complete music for cello and piano* de Gabriel Fauré, dont j'ai enregistré plusieurs pièces.

Vendredi 2 novembre 2007. Noté en lisant Montaigne.

Longtemps je me suis contenté d'admirer Montaigne de loin, les deux trois pages qu'on nous en fait lire au lycée, les quelques fragments qui croisent ensuite notre chemin. Chaque fois que j'avais voulu me plonger plus sérieusement dans ses écrits, j'avais laissé tomber par découragement. La bizarrerie de la langue du seizième siècle, qui ne m'a pourtant pas empêché de lire quelques uns de ses contemporains, mais aggravée chez lui par sa rhétorique touffue, sans parler des omniprésentes citations d'anciens, dont il fallait chercher la traduction en fin de chapitre ou d'ouvrage, c'est-à-dire au diable, tout cela rebutait. Je n'ai donc pas beaucoup usé le beau volume de ses œuvres dans la Pléiade, que je possède depuis longtemps, et dans lequel je me rappelle cependant avoir lu son voyage en Italie. Je ne sais quelles possibilités de lire Montaigne offre la librairie d'aujourd'hui, je ne cherche plus, mais je n'étais pas mécontent de tomber, voilà quelques mois, sur un recueil d'extraits des *Essais* paru il y a presque trente ans dans la collection 10-18. Ce livre organisé par un certain Paul Galleret réunit en chapitres thématiques des fragments plus ou moins brefs, allant de deux lignes à une page, mis en français d'aujourd'hui. A la fin de chaque passage, une simple référence numérique indique le tome et le chapitre des *Essais* d'où il provient. Quant aux citations latines et grecques, elles figurent en français dans le texte, dont elles se distinguent seulement parce qu'elles sont imprimées en italique. Elles ne sont pas créditées, mais le repérage permet de les localiser et de les identifier dans une édition complète. Cette sorte de digest ingénieux mais honnête facilite ainsi l'abordage d'une œuvre ardue et j'ai profité de l'occasion. Depuis quelque temps, donc, j'employais des moments perdus à ronger cet ouvrage. Le parcours était assez agréable dans l'ensemble, et quand une page m'ennuyait, rien n'empêchait d'aller voir plus loin. Il faut dire que quand il s'y met, Montaigne est «ondoyant et divers» jusqu'à l'emberlificotage, et que la relative clarté apportée par cette édition ne suffit pas à le rendre entièrement transparent et léger.

J'ai trouvé à l'auteur par moments un air content de lui qui m'agaçait.

Sur les animaux, pages 295 sq, il raconte plusieurs âneries, mais je prends au sérieux l'observation de chasseurs, comme quoi le meilleur chiot d'une portée serait le premier que la mère va chercher, si on les sépare d'elle (II, 8). A la réflexion je me demande, si le phénomène était avéré, comment l'expliquer : la chienne sent-elle d'instinct que tel chiot est plus «réussi» que les autres et vaut donc d'être privilégié, ou éprouve-t-elle a priori une sympathie particulière pour tel individu, qui réussira mieux parce qu'il sera particulièrement choyé ?

Montaigne a de la charité pour les animaux, p 116 : «Je ne prends guère de bêtes vivantes à qui je ne redonne les champs. Pythagore les achetait aux pêcheurs et aux oiseleurs pour en faire autant» (II, 11). J'admire ce dernier exemple, j'ai été parfois tenté de faire de même, ce qui pose le problème de savoir si, ce faisant, on n'encourage pas le commerce, qui entraînera de nouvelles prises etc. Mais c'est toujours un beau geste. Il existe une photo de Jean-Mi où il tient une tortue rachetée pour la libérer.

Je relève de belles vieilles expressions, comme p 228 «à la diane et à la retraite», qui a l'air de vouloir dire le matin et le soir («Je loge chez moi en une tour où, à la diane et à la retraite, une fort grosse cloche sonne tous les jours l'Angélus», I, 22). Il dit aussi p 276 «tomber de l'eau», pour pisser me semble-t-il (I, 3) et parle p 220 de «la vastité sombre de nos églises» (II, 12).

Sa petite réflexion p 225 que «Le monde n'est qu'une branloire pérenne» (III, 2) est comme un écho du «Tout est en train de se transformer» de Marc-Aurèle (*Pensées*, IX, 19) et Rousseau dira de même «Tout est dans un flux continu sur la terre», dans la Cinquième promenade de ses *Rêveries*.

J'ai souri en le voyant évoquer p 254 un lieu «près de Bordeaux, vers Castres» (II, 2). En effet il ne s'agit pas du célèbre Castres du Tarn, mais d'une bourgade des Graves, à une vingtaine de km de Bordeaux sur la route de Langon. Je ne sais plus ce que j'y cherchais un dimanche, il y a des années, j'ai demandé mon chemin à un passant, par la portière. Je ne peux pas vous dire, je ne suis pas Castrais, m'avait-il répondu en se marrant.

Est-ce son observation de la p 236, que «... la plupart de nos actions, nous les accomplissons par imitation et non par choix» (III, 5) qui a inspiré à Gomez Davila sa scolie : «La simple imitation est le mobile de la plupart de nos comportements» (*Nuevos escolios*, 1986, II, p 48) ? En tout cas, la sympathie

déclarée du Colombien pour le Bordelais n'étonne pas, vu les diverses saillies «réac», comme p 280 sur «la multitude, mère d'ignorance, d'injustice et d'inconstance» (II, 16), p 332 que «le changement est à craindre» (I, 43) ou p 372 cette citation du «vieux Caton» : «Autant de valets, autant d'ennemis !» (II, 8).

Samedi 3 novembre 2007. Je reçois des messages du bureau politique de MySpace m'avertissant que mon MySpace allait être fermé ou l'url réattribué parce que je ne m'en sers jamais. C'est vrai. Dans un moment d'enthousiasme, l'an dernier, je m'étais ouvert un MySpace, avant de réaliser que ça ne m'intéressait pas assez pour l'entretenir régulièrement, ou seulement pour me souvenir de la procédure pour y retourner. Et puis dans le fond, quel intérêt ? Le grand jeu semble être d'accumuler le plus possible d' «amis» qui viendront faire leurs singeries, en signant généralement sous un nom fictif. Je visite de temps en temps les MySpace des autres, c'est divertissant mais ça n'arrive pas à me restimuler suffisamment. Un tel a 345 amis, tel autre en a 798. Moi j'aurais cru que qui trop embrasse mal étreint et que les amis, plus on en a et moins c'est des amis, au mieux des connaissances et encore... Ce truc m'a l'air d'intéresser surtout les vedettes et les apprentis-vedettes, qui cherchent du public. Ce serait marrant, si Big Brother permettait de comptabiliser aussi les ennemis. Philippe a 798 ennemis. C'est bien fait pour sa gueule, à cet enculé. Toi aussi, clique ici pour devenir l'ennemi de Philippe.

Dimanche 4 novembre 2007. On connaît la bibliothèque d'anglais ou la bibliothèque d'histoire, puis la manie célébrante passe par là, ça devient la bibliothèque Tartempion ou Machin-Truc et plus personne ne sait de quoi il s'agit.

On connaît la rue de la Poste ou celle de la Gare, puis la manie glorifiante fait son œuvre, ça devient l'avenue de la Vertu ou le boulevard Résistant Premier et plus personne n'est sûr d'où ça se trouve. J'exagère peut-être, mais à peine.

Lundi 5 novembre 2007. L'autre jour, j'étais en train de regarder une nouvelle historiette, de la série québécoise des *Têtes à claques*. Dans cet épisode, intitulé *Les douanes*, un couple de Canadiens francophones, connaissant mal l'anglais, arrive à la douane des Etats-Unis et se débrouille comme il peut. Indépendamment de l'anecdote amusante, je réalisai que j'éprouvais une sensation étrange, en assistant à une scène naguère encore banale mais aujourd'hui impensable dans notre pays : à la frontière, un homme en uniforme arrête une voiture et demande aux étrangers d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils vont y faire et combien de temps ils comptent rester. Quelles drôles d'idées ! Quelle culture différente !

Mardi 6 novembre 2007. Dans une bibliothèque de ma connaissance, l'un des plus anciens ouvrages conservés, peut-être le plus ancien, est un recueil de lettres d'un certain Antonio Pérez, publié sans date à Paris dans les toutes dernières années du seizième siècle. Une bibliographie suppose qu'il a paru vers 1598, une autre en 1600. Le livre s'intitule exactement *Cartas de Antonio Perez, secretario de estado que fue del rey catholico don Phelippe II de este nombre, para diversas personas despues de su salida de España* (Lettres d'Antonio Pérez, qui fut secrétaire d'état du roi catholique Philippe II, adressées à diverses personnes après son départ d'Espagne). Cet Antonio Pérez (1534-1611) fut en effet un conseiller influent du roi espagnol Felipe II, en charge notamment d'affaires diplomatiques, avant de tomber en disgrâce et de devoir, devant la menace, se résoudre au «départ», c'est-à-dire à l'exil, dont il ne revint pas. Le personnage a fait l'objet de diverses études, dont une biographie de plus de 1000 pages publiée par Gregorio Marañón en 1947 et rééditée depuis. Je ne me serais cependant pas intéressé plus que cela à la correspondance d'Antonio Pérez si je n'y avais remarqué, en la feuilletant, la présence d'une trentaine de feuilles dans lesquelles «un curieux» a rassemblé des aphorismes extraits des lettres de l'auteur. Exactement, il y a d'abord une série de 254 aphorismes numérotés, provenant de ses lettres en espagnol, puis 134 autres, donnés aussi en espagnol mais provenant de ses lettres en latin, car il écrivait alternativement dans ces deux langues. Dès le premier moment ces pensées m'ont paru bien vues, et bien tournées. J'ai passé deux soirées à les lire lentement,

et à traduire mes préférées. Par hasard, elles furent au nombre de 24 dans chacune des deux parties. Plus tard j'ai douté de Pérez, en apprenant qu'il avait peut-être participé à des intrigues malhonnêtes. N'importe, je ne sais si j'aurais aimé l'homme, je n'en aime pas moins quelques-unes de ses phrases. J'ai revu cette collection d'aphorismes, complétée d'autres que je n'ai pas lus, dans une édition plus tardive et complète (1126 pages) des *Obras y relaciones* de l'auteur, parue à Genève en 1631. Je n'ai pas cherché à consulter les traductions françaises déjà faites de ces écrits, parmi lesquelles je sais qu'il a paru en 1602 un recueil des *Aphorismes, ou Sentences dorées, extraictes des lettres tant espagnoles que latines d'Anthoine Pérès, faictes françoises par Jacques Gaultier*. Quant à mes propres versions, je les livre comme d'habitude dans mes petites *Lettres*.

Jeudi 15 novembre 2007. Dimanche dernier, au bord des rues de Bergerac, les horloges électriques alignaient les quatre bâtons rouges de la date, I I I I. Au bois, les érables avaient déroulé le grand tapis jaune. A chaque souffle du vent, d'autres feuilles tombaient, avec un petit bruit de pluie sèche. Grand feu de vieilles branches, beau ciel gris, et personne.

Mercredi 28 novembre 2007. Occupation.

Depuis quasi deux semaines, la fac est occupée de nouveau, comme l'an dernier, par une milice d'étudiants gauchistes, qui bloquent l'accès de la plupart des bâtiments. Une milice d'étudiants, ou en tout cas de jeunes gens, car parmi ceux que j'ai aperçus, certains avaient l'air étudiants à peu près comme je suis évêque. J'ai beau essayer de voir ces événements sous un jour positif, je n'y arrive pas. Qu'une poignée de jeunes fanatiques, sans aucune légitimité, s'arroge sans gêne le pouvoir de décider que j'ai le droit ou non d'aller bosser, je trouve ça inacceptable. Les individus qui se permettent de me mépriser de la sorte se posent d'emblée comme mes ennemis, leurs revendications ne m'intéressent pas.

Bien entendu, je relativise les dommages. Sans doute, je préfère affronter ce genre de contrariété, qu'une intervention chirurgicale. Ce qui m'ennuie le plus, c'est l'impression que de tels agissements tendent à se banaliser. Depuis dix ans que j'occupe le même emploi, je n'ai connu de blocage des locaux que l'an dernier et maintenant. Or vu la mollesse avec laquelle les «autorités» y réagissent, je ne vois pas pourquoi ce petit jeu ne se renouvellerait pas fréquemment à l'avenir, les prétextes ne manqueront jamais. S'il faut vivre désormais avec ça, ce ne sera qu'un point de plus sur lequel la vie sera devenue un peu plus chiant, un peu plus pourrie.

Par curiosité ethnologique, je suis allé assister pendant une demi-heure, le jeudi 15 novembre, à l'assemblée «générale» initiale (assemblée principalement de ceux qui sont convaincus d'avance, et considèrent qu'ils n'ont rien de mieux à faire de leur temps, que d'aller le perdre dans ces pitreries interminables). C'était un spectacle consternant que celui de ces orateurs surexcités, qui se montaient la bourriche en aboyant à tour de rôle les sophismes les plus ridicules, où la furie le disputait à la mauvaise foi. Le seul dissident que j'aie entendu, et qui a eu le courage, car il en fallait, de se présenter comme «étudiant de droite», a dû s'exprimer sous des huées ignobles. C'est à l'issue de cette mascarade que l'occupation a été «votée» à main levée, dans de grands hurlements de haine. Je ne serai pas le collabo de cette imposture.

Je suis aussi allé assister, le mercredi 21 novembre, à ce que les meneurs appelaient sans rire une «assemblée générale des personnels», en fait la réunion lugubre d'une quarantaine de pelés, tous à plat ventre devant le mouvement étudiant. A un moment, un «responsable» syndical a fait un beau lapsus et, au lieu de «l'Assemblée générale», a dit «l'Ensablée générale». Il y avait de ça, en effet.

Jeudi 29 novembre 2007. Le morceau de Harold Budd «*Flowered knife shadows*», qui apparaît en 1986 dans son disque *Lovely thunder*, m'a l'air d'être le même qui figure sous le titre «*Memory gongs*» dans le disque *The moon and the melodies*, qu'il a fait la même année avec les Cocteau Twins.

Vendredi 30 novembre 2007. Il y a quelques années, je m'étais demandé ce que gagneraient les dames de «Ni putes ni soumises», à se placer sous une enseigne

aussi vulgaire. Je le sais maintenant : des subventions énormes, englouties dans la plus parfaite opacité, et un secrétariat d'état. Quant à l'insoumise en chef, j'ai appris son nom, et qu'elle a réellement des problèmes de vocabulaire, mais qu'ils ne nuisent aucunement à sa réussite sociale. J'ai aussi vu des photos de la vedette, qui est décidément un plaisir pour l'œil, autant que pour l'oreille. Mais ça n'est pas là ce qu'on doit reprocher.

Samedi 1 décembre 2007. Songeant aux deux départements dans lesquels je me rends régulièrement car j'y ai des attaches, la Charente (maritime) et la Dordogne, j'ai réfléchi à un nom hybride, qui pourrait les désigner ensemble. Les résultats sont inégaux, la Dordogne a facilement meilleure mine que la Charente ! Mais la Charente, peut-être...

Dimanche 2 décembre 2007. Films vus en novembre :

d'Otar Iosseliani, *Les favoris de la lune* (1984). Le titre est une expression poétique désignant les voleurs, êtres auxquels je ne trouve aucune poésie, mais ce film n'en manque pourtant pas. C.

Du même, *Et la lumière fut* (1989). Des négrillonnades pas sans charme, mais pas non plus passionnantes. D.

De Chris Nahon, *L'empire des loups* (2004). Pas supporté plus de cinq minutes, j'étais peut-être pas d'humeur. E.

De Pascal Thomas, *Mon petit doigt m'a dit* (2005). Pas pu tenir plus de cinq minutes, j'étais peut-être de mauvais poil. E.

De Stanley Kubrick, *Lolita* (1962). Visible mais longuet, dans les deux heures et demie. C.

Du même, *Le baiser du tueur* (1955), pas mal mais pas terrible, présente l'avantage de la brièveté (1 h 05). D.

Lundi 3 décembre 2007. J'ai dit assez souvent mon admiration pour Brassens, je peux bien avouer qu'il y a aussi une petite part de Brassens qui ne me plaît pas : le jeune anar qui écrivait des textes classistes stupides (voir dans le *Georges Brassens libertaire* de Marc Wilmot, 1991), le Gaulois un peu trop lourd par moments (quand il pense à *Fernande*, par exemple), le Brassens parfois mièvre à l'excès, comme avec ses *Amoureux des bancs publics*, qui se voient déjà... Les amoureux qui se bécotent sur les bancs publics montrent surtout qu'ils ne savent pas se tenir, je n'ai jamais réussi à les trouver tellement sympathiques.

Mardi 4 décembre 2007. Je repense quelquefois au mot de Léo Ferré évoquant, je cite de mémoire, «le Code civil, distribué en bandes dessinées aux imbéciles». Il me semble qu'aujourd'hui, ce sont surtout les feuilletons télévisés, qui jouent ce rôle récréatif du bourrage de crâne du bétail citoyen. Parmi les personnages récurrents, que d'immigrés systématiquement soupçonnés à tort, que d'opprimés impeccables, quelle guignolade...

Mercredi 5 décembre 2007. Sur les radios «périphériques», où j'écoute souvent les nouvelles, j'entends que les journalistes sont de plus en plus incapables de prononcer une phrase entière sans y fourrer l'interjection «Hein». Je ne suis pas bien sûr de comprendre quel effet ils comptent obtenir par l'artifice évident de cette nouvelle manie rhétorique. Il est vrai qu'une des stations se nomme précisément Europe-Hein, mais tout de même...

Jeudi 6 décembre 2007. J'avais trouvé très à mon goût le cruel pamphlet contre Neruda du poète et diplomate uruguayen Ricardo Paseyro, un peu moins ses propres poésies, dont certaines ont été traduites par Armand Robin. Je viens de lire avec intérêt l'autobiographie que Paseyro a écrite en français, et qui a paru cette année au Rocher, *Toutes les circonstances sont aggravantes : Mémoires politiques et littéraires*.

Je découvre à cette occasion qu'il est aussi l'auteur de plusieurs essais sur des sujets plus ou moins inattendus, dont une biographie de son célèbre beau-père Jules Supervielle.

Et j'apprends que le pamphlétaire qui s'est payé la tête de Neruda était d'autant mieux informé à son sujet, qu'il en avait été quelque temps le secrétaire.

Né en 1925 (comme Mikhaïl un 5 décembre, oops, c'était juste hier leur anniversaire), Ricardo avait vingt ans à la fin de la guerre, belle époque pour

venir découvrir la vieille Europe en compagnie de ses amis bourgeois milliardaires communistes, et s'y installer. Il avait fait déjà en Amérique du Sud quelques rencontres déterminantes, comme celle du docteur Augusto Bunge qui, grâce à «son immense fortune», fut «sa vie durant le financier occulte du parti communiste de l'Argentine». Il avoue avoir lui-même passé quelques années à «mentir, tromper, dissimuler» parmi cette engeance, avant d'en venir à des conceptions politiques plus honnêtes.

Son père était plus riche que le mien, mais il est mort comme lui à 47 ans, nul n'est à l'abri.

Me rappelant avoir lu quelque part le bel éloge funèbre de Guy Debord écrit par Paseyro, je m'attendais à quelques révélations de ce côté et je n'en ai pas eu, mais il est vrai que ce volume de souvenirs, comme la couverture ne l'indique pas, s'arrête à 1980, et concerne surtout les années 40 et 50.

Vu l'âge de l'auteur et sa nationalité, j'espérais aussi que Caraco soit évoqué, là encore l'index m'a aussitôt détrompé. Mais j'ai été amusé de remarquer (page 157) que Paseyro a fréquenté un compatriote, qui était le concierge d'un hôtel parisien situé au 33 rue Jean-Giraudoux, alors que Caraco a habité au 34 de la même rue. Y avait-il par là une colonie uruguayenne?

Après Debord et Muray, Paseyro est le troisième écrivain que je vois citer *L'assassinat de Paris*, de l'historien Louis Chevalier, dont les lecteurs me semblent former une sorte de confrérie.

Le livre contient plusieurs portraits intéressants, parfois méchants, ainsi l'évocation d'André Breton et de «l'usine surréaliste à fabriquer de la pacotille».

Je relève page 146 un bon aphorisme, «... que des privilégiés à l'esprit tordu aiment fricoter avec la pègre est un fait vieux comme l'espèce humaine», et sur la même page un vibrant éloge de la France et notamment de la France chrétienne, voilà qui est devenu rare.

On aimerait voir paraître un second volume.

Lundi 10 décembre 2007. A la médiathèque de Talence, ambiance municipale feutrée.

Faisant quelques recherches dans leur catalogue sur écran, je remarque qu'ils ont des ouvrages d'un certain nombre de Camus (Albert, Bruno, David, Dominique, Francis, Jean-Yves, Marcel, Mario, Michel, Patrick...) mais aucun de Renaud. Il apparaît bien à deux reprises, mais dans le premier cas c'est seulement comme traducteur, dans le second comme préfacier. Pas de pot... A moins que cette absence ne soit intentionnelle...

Je note aussi qu'on a catalogué le livre de Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs*, en remplaçant le dernier mot du titre par «cochons», je me demande si c'est par étourderie ou par pudeur idiote.

J'ai emprunté ce livre et j'ai failli le lire, on m'en avait parlé, il est intéressant mais me tombe des mains.

Mardi 11 décembre 2007. J'apprends qu'un homme de lettres de jadis, vers le début du vingtième siècle, avait intitulé une anthologie de poésies du joli nom de *Poèmeraie*. Un démon me demande si l'on aurait intitulé une anthologie de poésies licencieuses, *Poèmeraie du cul*. Hm, bon, parlons d'autre chose.

Mercredi 12 décembre 2007. Je ne sais si des experts se sont penchés sur ce que j'appellerais les «dénominations déférentes», comment dire autrement, j'entends par là les mots par lesquels on marque du respect envers son interlocuteur («Monsieur, Madame», etc.). Quand j'y pense, je me dis que ces noms, dont l'origine remonte sans doute à l'antiquité, peuvent être répartis en quelques catégories, selon les qualités distinctives qui les ont inspirés, et que ces catégories se retrouvent d'une langue à l'autre (en tout cas dans les langues latines, qui me sont plus familières).

La première de ces qualités est peut-être le fait d'être le plus ancien (en latin senior) et donc le plus vénérable, d'où seigneur, monseigneur, sieur, monsieur, sire, messire, sir, señor, etc. Il semble que ce soit aussi le sens de l'allemand Herr (der Ältere).

Une autre de ces qualités est de posséder une maison (en latin domus), d'en être le maître ou la maîtresse, par opposition, j'imagine, aux humbles et aux jeunes qui y sont seulement hébergés, ou qui ne possèdent que des abris plus précaires : de là viennent dom, don, dona, doña, dame, madame, etc.

J'observe en passant qu'en français, le couple de Monsieur et Madame, qui semble aller de soi, situe donc la respectabilité masculine principalement dans le grand âge et la féminine dans le fait d'être maîtresse de maison.

Une troisième de ces qualités tient au fait de posséder un cheval, à la différence de celui qui n'a qu'un âne, ou qui va à pied : d'où chevalier, caballero, etc.

L'autre jour, j'ai cherché l'étymologie des mots anglais lord et lady. J'aurais juré que le lord était lored, celui qui a du lore, c'est-à-dire celui que sa connaissance rend savant ou sage. Il paraît qu'en fait ces deux mots désignent eux aussi le maître et la maîtresse de maison, avec de compliquées histoires de pain et de je ne sais quoi.

Jeudi 13 décembre 2007. Un seul passage m'a paru incongru, dans le *Petit journal lusitan* de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, celui où l'auteur déplore que la circoncision ne se soit pas installée dans les mœurs portugaises après les cinq siècles de colonisation arabe au Moyen Age. A part ça j'ai trouvé ce petit livre très agréable à lire, et peut-être l'est-il plus pour quelqu'un qui connaît déjà quelque peu la culture en question. Ce journal a été tenu de septembre à novembre 2000 au cours de séjours au Portugal, dans les îles de l'Atlantique et au Brésil. L'auteur, journaliste au *Monde*, a visité ces pays en tant que touriste professionnel, pour ainsi dire, et en rapporte un témoignage didactique, personnel sans être introspectif, et enrichi de remarques historiques, si bien que l'ouvrage peut quasiment servir de guide culturel, d'autant qu'on a pris soin de le doter d'un index. (Collection Motifs, au Rocher, 2007).

Dimanche 16 décembre 2007. Renseignements généraux sur Jim Goad, le petit blanc à la grande gueule.

Dans la famille Unpop, c'est l'écrivain. Un écrivain turbulent, quelque peu abrupt, venu de l'underground, doté d'un sens de l'humour très particulier, fasciné par les questions taboues de la race et du sexe. Il se plaît visiblement à bousculer son lecteur en tenant les propos qui dérangent, comme quand il avoue sa haine pour sa mère, s'interroge sur la sexualité de ses défunts parents, doute méthodiquement de l'égalité des races, évoque une amante qui chiait quand elle jouissait, ou se prononce pour la stérilisation des illettrés. Son écriture est ferme, franche, précise, volontiers provocante, parfois grossière, assez subtile. Il fut épiléptique et il est toujours gaucher ("J'écris, je lance, je frappe et je me branle de la main gauche") mais de droite. Ses propos sulfureux, et quelques scandales publics, lui ont fait une réputation.

James Thaddeus Goad est né le 12 juin 1961 dans une famille modeste de Clifton Heights, dans la banlieue de Philadelphie, où il a passé son enfance. Son père était un plombier, alcoolique violent. Son frère aîné est mort poignardé à Paris en 1969, son père et sa mère ont été emportés par la maladie pendant sa jeunesse. Jim fut entretenu un temps par sa sœur, dont l'amant le frappait. Il a fait toute sa scolarité dans des écoles catholiques. C'était un bon élève, qui passait à 12 ans des concours d'orthographe.

En 1986, il obtient un diplôme de journalisme à la Temple University de Philadelphie, et rencontre à New York la belle Debbie, qu'il épouse peu après à Las Vegas ("Vegas, la ville qui non seulement vous suce l'âme, mais qui avale"). Ils vont s'installer à Los Angeles (y repassant des années plus tard, il en dira "Los Angeles peut être un bel endroit, quand vous savez que vous allez en partir dans deux jours"). Il écrit en freelance pour des revues comme *Playboy*, où paraît en 1989 son premier article "professionnel".

De 1991 à 1994, alors que Jim travaille dans une imprimerie, il publie avec Debbie les quatre numéros de la revue *Answer me!* ("Réponds-moi!"). Il affirmera plus tard qu'il fournissait lui-même 95 % du travail et récrivait les textes de Debbie. La revue contient principalement des interviews de personnalités culturelles marginales, les versions intégrales d'articles de Jim que la presse avait publiés tronqués, et des listes comme les top 100 plus grands tueurs en série de tous les temps, ou les top 100 plus beaux suicides. Le succès public est tel que le tirage atteint 13 000 exemplaires au troisième numéro. Goad y gagnera la renommée de roi des "zines" mais lui, méprisant le milieu du fanzinat, déclarera en tirer autant de fierté que s'il avait gagné une médaille aux Jeux para-olympiques. En 1994, les éditions AK Press, à Edinburgh, publient un recueil des trois premiers numéros de la revue (qui sera repris en

2006 par Scapegoat Publishing, à Baltimore). En octobre 1994, la police trouve un extrait de *Answer me!* n° 2 dans la camionnette d'un certain Francisco Martin Duran, qui vient de tirer une trentaine de coups de feu sur la Maison Blanche. Un autre scandale éclate quand trois adolescents néo-nazis anglais, deux filles et un garçon, traversant les USA, se suicident collectivement, l'une des filles envoyant ses économies à Goad, qui les renverra, consterné, aux parents.

Fin 1994, les Goad déménagent à Portland, dans l'Oregon, où Jim se consacre à l'écriture et à l'édition. Il restera longtemps attaché à cette ville ("Je reviens toujours à Portland, comme une femme battue qui croit que ça va changer"). En 1995, des féministes déclenchent un procès pour obscénité contre le propriétaire et le gérant d'un kiosque où était en vente le n° 4 (spécial "Viol") d'*Answer me!* (ils bénéficieront d'un non-lieu en janvier 1996).

En 1997 paraît chez Simon & Schuster, à New York, le premier livre de Jim, *The redneck manifesto*, dans lequel il dénonce la diabolisation des petits blancs, victimes d'un racisme social (*redneck*, soit "cou rouge", désigne les péquenauds). La même année, Jim engage une liaison avec l'ex-strip-teaseuse Ann "Sky" Ryan et divorce de Debbie, atteinte d'un cancer aux ovaires. Le 31 mai 1998, il est arrêté après avoir frappé Sky, qui selon lui l'avait cherché. Elle a le nez cassé et reçoit 26 points de suture. Il sera incarcéré au pénitencier de Salem, dans l'Oregon. En l'an 2000, Debbie meurt de sa maladie en août, Jim est relâché en octobre. L'année suivante, il participe à la tournée Angry White Male Tour et commence à diversifier ses activités (chanteur, animateur de radio, acteur de cinéma).

En 2002 paraît chez Feral House, à Los Angeles, son autobiographie écrite en prison, *Shit magnet* ("L'aimant à merde", celui qui attire les emmerdements). L'ouvrage est sous-titré "L'aptitude miraculeuse d'un homme à absorber la culpabilité du monde".

En 2003, il crée son site internet, qui présente des textes, des photos, des chansons, des interviews de lui, un salon de discussion. Il y a aussi une chronique qu'il refuse d'appeler un blog mais qui n'est rien d'autre, intitulée *Notes from Undergoad* (peut-être par allusion aux *Notes from the underground* de Dostoïevski), dans lequel ses contributions sont abondantes, quasi quotidiennes, jusqu'à l'automne 2004, plus espacées ensuite. En 2004 paraît chez Fantagraphics (à Seattle), *Trucker fags in denial*, une histoire de camionneurs homosexuels sadiques, mise en dessins par Jim Blanchard.

L'été 2005, il traverse les Etats-Unis et va s'établir sur la côte Est. En 2007 paraît chez Feral House son recueil d'articles *The gigantic book of sex*. Il vivait dernièrement à Atlanta, ("Atlanta, la ville trop occupée pour haïr Jim Goad"), en Georgie.

Nombre de déclarations de Jim Goad, dans ses textes, ses notes et ses entretiens, permettent d'esquisser un portrait contrasté du personnage, selon ses goûts et ses dégoûts.

Il n'aime pas l'alcool, c'est "pour les demeurés" (Bukowski "battait des femmes, lui aussi, mais moi au moins je ne bois pas") mais admet avoir eu l'expérience de l'acide, du crack et de l'héroïne, qu'il ne glorifie pas. Il n'aime pas Bukowski ("l'homme le plus laid et l'écrivain le plus merdeux"), ni les hommes en short ou à queue de cheval, ni les hippies et les punks, ni le jazz ("si je n'avais plus que 5 minutes à vivre, je déterrerais Miles Davis pour l'étrangler"), ni Mona Lisa ("une pute moche"), ni Bruce Springsteen, qu'il imagine se masturbant sans cesse, ni Quentin Tarantino ("un imposteur"), ni Jim Morrison ("très mauvais poète"), ni aller au cinéma.

Mais alors qu'aime Goad ? Lui-même, tout d'abord. C'est un Narcisse de première catégorie, qui se voue un culte à lui-même, capable par exemple d'expliquer que s'il n'est plus intervenu sur son site depuis deux jours, c'est parce qu'il est trop occupé à se photographier la queue avec son nouveau téléphone portable. Il s'amuse à en rajouter mais ne dédaigne pas de se présenter parfois sous des jours désavantageux. Il aime bien le café, les voyages (il déclare en septembre 2003 avoir visité 48 états et 14 pays), la musique country et rockabilly, l'acteur Jack Nicholson (surtout dans *Five easy pieces*), la bizuteuse Lynndie England, la ministre Condoleezza Rice.

Interrogé (par David Nolte en 1999) sur ses goûts littéraires, Goad cite les journalistes Tom Wolfe et Hunter Thompson, les classiques Dickens, Dostoïevski, Kafka, Machiavel et les Upanishads, les essayistes Norman Mailer et HL Mencken, ses amis Peter Sotos et Adam Parfrey, le *Manifeste* de Unabomber. Parmi les écrivains noirs, il mentionne ironiquement le poète antisémite LeRoi

Jones, le violeur militant Eldridge Cleaver, et le proxénète Iceberg Slim, idole des rappeurs.

Il confie, dans un auto-interview : "Ce que j'écris, c'est en partie sérieux, en partie de la blague, en partie les deux à la fois". Ah, Seigneur, encore un ambigu. Déjà ce nom de Goad, comme un hybride bizarre de Good et de Bad...

Mardi 18 décembre 2007. Lu récemment le mince ouvrage de Valery Larbaud, *Pages de journal : Londres, 1919*, publié par les éditions des Cendres en 1994. Un petit livre intéressant sans être passionnant, charmant sans être irrésistible, clairement préfacé, savamment annoté, bien édité, avec en particulier quelques fragments manuscrits en fac-similé soigneusement insérés dans le texte. Larbaud, paraît-il, tenait un journal en anglais pour éviter les indiscretions, et pour les mêmes raisons s'était mis à le tenir en français pendant ces quelques journées passées à Londres, à enquêter sur un écrivain qu'il avait traduit, et à courtiser une indigène.

Les connaisseurs de Valery Larbaud sont à peu près les seuls à savoir que son prénom doit s'écrire sans accent. Il fait allusion à ce problème dans ces pages, quand il rapporte avoir vu son nom mentionné dans le *Times Literary Supplement*, «naturellement avec l'accent sur le e de mon prénom». J'avais été mis dans la confiance, jadis, par le Maître de Mimizan, qui m'avait d'ailleurs offert un exemplaire de *Sous l'invocation de saint Jérôme*. Mais je crois n'avoir jamais su à quoi tenait cette bizarrerie graphique, ni si, de ce fait, on devait prononcer Valry.

Mercredi 26 décembre 2007. Affaires en cours.

Une sorte d'orage social, qui menaçait depuis quelques mois, a fini par me tomber sur la tête ces derniers temps. Les maîtres qui m'emploient depuis quatorze ans au moyen de contrats plus ou moins intéressants selon les époques, ne veulent peut-être pas me virer, mais ont décidé de me montrer assez clairement où était la porte, en me proposant à partir de janvier un nouveau contrat aux termes duquel je passerais de l'austérité à l'indigence. Je ferais alors aussi bien d'aller chômer pour de bon dans ma retraite charentaise. Cela ne serait peut-être pas la pire des solutions, mais ce n'est pas le genre de décision que l'on prend à la légère. Je médite mélancoliquement les termes de la question, je m'en ouvre à un représentant du personnel, qui obtient que l'on surseye à la décision. Entre temps une collègue, jugeant ma situation indigne, se fend d'un communiqué qu'elle diffuse assez largement à qui de droit, plusieurs personnes prennent publiquement ma défense, au grand dam de la direction de l'établissement, qui fait savoir sa vive désapprobation, et soudain... les vacances, c'est-à-dire le néant. Si bien que je n'ai plus de nouvelles de personne et que je ne sais toujours pas si je reprends le travail en janvier, ni à quelles conditions. Mais après tout je suis accoutumé à ce genre d'indécision, et comme aurait dit mon pauvre père, tout ça vaut mieux que de se casser une jambe.

Là-dessus, samedi 22, pour tâcher de combler le néant des vacances, je pars en fin de matinée avec mon fils en Dordogne, chez ma mère, où je dois leur tenir compagnie jusqu'à Noël, avant de gagner seul la Charente. Nous avons prévu de passer par mon bois et d'y rester quelques heures dans l'après-midi, avant de rentrer à Bergerac. Mais le destin met des obstacles. Des papiers, que le jeune homme n'a pas eus plus tôt, nous font prendre la route avec trois quarts d'heure de retard. Voulant regagner du temps, je prends la route de Libourne, au lieu de celle de Branne comme d'habitude, mais ne la connaissant pas, je rate la sortie et nous faisons des détours. Enfin, arrivés à Sansou, nous trouvons l'accès vers mon terrain barré par un arbre mort tombé en travers du chemin. Il n'a presque plus d'écorce mais je pense que c'est un frêne. Nous l'examinons quelques minutes, il bouge à peine, nous y renonçons. Depuis quand est-il là, quand quelqu'un prendra-t-il l'initiative de venir le tronçonner, nous ne savons. Un animal a pondu dessus de petites crottes rougeâtres. Nous prenons juste le temps d'aller à pied répandre deux sacs de coquilles d'huître, pour continuer d'empiercer le passage, et déposer quelques arbustes en pot (quatre buis et un fusain) que je compte planter. Je ne veux pas laisser plus longtemps la voiture pleine de bagages sans surveillance.

Le lendemain matin, dimanche 23, j'emmène ma mère pratiquer sa distraction favorite, à savoir faire des courses dans un supermarché, et l'après-midi je

sors Junior se promener au soleil : barrage de Tuilières, campagne de la rive sud, pépinières de Desmartis, barrage de Bergerac. Oui, les barrages nous attirent.

Avant-hier lundi 24, je passe toute la matinée à traduire, à essayer de traduire les *Douze nocturnes de Hollande*, de Cecília Meireles, qui m'ensorcellent de nouveau. J'en avais publié au moins deux en français, je crois, dans mes *Lettres documentaires*, il y a quelques années, j'en avais d'autres en chantier, j'ai emporté le dossier, je reprends ces textes, je les affine, j'espère que j'en aurai percé le secret quand la version sera finie, si j'y arrive. Quelques aspects funèbres me repoussent, comme cette histoire, dans le dernier poème, du noyé qui flotte sans pourrir dans les canaux d'Amsterdam, malgré quoi le pouvoir magnétique de cette œuvre mystérieuse m'envoûte et j'y reviens.

L'après-midi, après avoir déposé Sam dans une piscine publique où il veut nager, je pars me battre avec l'arbre mort. J'y passe plus d'une heure, l'issue reste incertaine presque jusqu'à la fin. Il est inutile d'y appliquer directement ma force musculaire insuffisante, il faut la patience et la ruse. D'abord je toilette le corps, je le débarrasse du lierre, des ronces, des bouts d'écorce à moitié arrachés, qui gênent les mouvements. Je coupe les extrémités, assez fines pour ma scie. Je finis de hacher les racines pourries, par où l'animal tient encore à peine au talus, à environ 1 m 50 au-dessus du sentier. Je finis par faire tomber entièrement le tronc sur le sol sans me faire écraser, mais il me faut encore le faire pivoter pour le pousser sur le bord. J'y parviens laborieusement, par petits à-coups de 10 centimètres, en utilisant un bout de branche, puis un autre, comme leviers. Quand je peux enfin aller jusqu'à mon bois en voiture, il est trop tard pour y faire grand chose. Je n'allume pas de feu, je fais une tournée d'inspection, je réfléchis à ce que je pourrai faire quand j'en aurai le temps. Je retourne voir, sur un grand frêne affaissé, le bizarre triangle de bois, creux au milieu, qui s'est formé entre trois branches. J'emporterai cette sculpture naturelle chez moi quand j'aurai décidé où exactement scier. Un peu en aval de la cabane, j'aperçois une belle bûche échouée au bord du ruisseau. J'irais bien la récupérer mais à cet endroit la rive est un à-pic de presque deux mètres et quand on est en chaussures de ville, on n'y va pas. On remonte dans sa voiture et on va réveillonner en famille.

Hier, Noël, rude journée. Je pars tôt le matin, seul, dans mon bois. J'allume un bon feu, que je vais alimenter toute la journée. Je coupe les plus belles branches mortes, que je charge dans la voiture: frêne, érable, un petit tronc d'aubépine, et même un bout de saule. Avec un grappin et une corde, je descends dans le ruisseau récupérer la bûche vue la veille. Je m'aperçois qu'elle est déjà allée au feu, elle est noircie sur trois faces. D'où vient-elle, pourquoi l'a-t-on jetée à l'eau en partie brûlée ? En tout cas, c'est une belle pièce de bois lourd, je la mets à égoutter sous la cabane. J'arrange un décimètre de mon sentier de ronde, dont je bloque le sol avec du feutre. Je plante trois de mes pieds de buis. Je finis de démonter un bûcher que j'avais décidé de supprimer. Je monte déposer une boule de graisse pour les oiseaux dans une mangeoire que les intempéries n'ont pas encore détruite. A un moment, levant la tête, je découvre qu'il y a, en haut d'un des plus grands aulnes de la rive, une grosse boule marron, d'au moins 50 cm de diamètre. C'est probablement un grand nid d'abeilles, peut-être en ruine, car je découvre par terre des débris de rayons (PS : j'apprendrai + tard qu'il s'agissait d'un nid de frelons asiatiques, peut-être responsables de la disparition des abeilles constatée le 20 V 2006). Après 5 heures, je plie bagage, direction La Croix-Comtesse. J'emporte entre autres la bizarre bûche demi brûlée, dans un sac poubelle à sa taille et aussi noir qu'elle. Vers la fin du trajet, après 8 heures du soir, alors qu'il fait déjà bien nuit et que je regrette de n'avoir plus de pain, je tombe providentiellement sur une boulangerie encore ouverte, à Asnières-la-Giraud. Le temps de me garer, la boulangère tire déjà le rideau. Je lui achète in extremis un beau pain doré, à la mie très blanche, au prix singulier de 1 euro et 1 centime. Plus tard dans la soirée, une fois le feu bien lancé dans la cheminée, j'y ajoute la bûche noire, qui n'a pas bien fini de sécher. Elle pétille mystérieusement, et envoie par moments de fines étincelles qui m'inquiètent. Mais enfin elle brûle, cette bûche diabolique, pendant que je mords mon pain miraculeux en ouvrant le courrier.

Aujourd'hui rien, je me repose, j'internettoie, je robe-de-chambrise. Dehors il fait gris et humide. J'ai fait une sortie dans le jardin. Je voulais

nourrir les poissons, impossible, le bassin est gelé. J'ai glissé le doigt entre le bord et la plaque de glace, elle est épaisse comme mes deux premières phalanges. Dans la salle à manger, il faisait 4° quand je suis arrivé hier soir, 8 quand je suis allé me coucher vers minuit. Aujourd'hui on monte à des 12 ou 13, tous les espoirs sont permis.

Jeudi 27 décembre 2007. "Mon épïcentre de la semaine dernière aura été jeudi - une journée assez morne, juste pimentée par un chili avarié qui est passé comme un onze septembre à la Moneda." J'aime bien lire les blogs d'agents secrets. Mais évidemment c'est un privilège, il faut être pistonné, et là, je ne peux pas grand chose pour vous, il faut vous débrouiller... Ou alors si vous raquez...

Vendredi 28 décembre 2007. Bestioles de saison.

Un rouge-gorge m'a tenu compagnie toute la journée, mardi, dans le bois. Par moments j'étais surpris qu'il vienne si près, dans les trois quatre mètres, même quand j'avais des activités pas du tout discrètes, comme faire du feu ou scier des branches. Un compagnon correct, avec ses petits yeux ronds sérieux. Il y en a aussi un dans le jardin, ici. D'une certaine façon, c'est le même.

Je suis allé faire mon marché à Brioux, hier matin. Sur la route d'Aulnay, j'ai vu trois chouettes, bousillées par des voitures. Je tournais à la Villedieu. Au retour, en arrivant près de La Croix, j'ai aperçu un ragondin dans un fossé. C'est nouveau, ici. Le Brésil nous gagne.

Hier soir, en vidant le fond d'un seau d'eau du jardin dans l'évier de la cuisine, je trouve encore un triton. Il restait immobile affalé sur la grille d'évacuation, peut-être mort. Je me suis dit que je reviendrais voir un moment après et je l'ai oublié pendant deux heures. En allant préparer de l'eau pour un café (je suis comme ma grand-mère, je prends un café pour faire passer mon somnifère), je l'ai trouvé qui avait réussi à grimper sur le bord de l'évier. Il était donc bien vivant, et capable d'escalader une paroi lisse de presque 20 centimètres. Il ne bougeait plus, je lui faisais peur, sa petite gorge battait. Je l'ai mis dans une boîte en plastique et je suis allé le relâcher dans le jardin.